

mémoire du Kurdistan

Préface de
MAXIME RODINSON

*recueil de la tradition littéraire
orale et écrite établi par
JOYCE BLAU*

EDITIONS FINDAKLY

*à la mémoire
d'Henri Curiel*

*mémoire
du
Kurdistan*

JOYCE BLAU

Maître-Assistante à l'Institut National
des Langues et Civilisations Orientales (Sorbonne-Nouvelle)

PRÉFACE



Ce livre veut introduire – modestement – à la connaissance de la littérature kurde. On ne voit pas beaucoup d'autres ouvrages à citer qui puissent concourir à un pareil objectif. Pourtant rien de plus louable que ce projet. La littérature kurde a ses beautés esthétiques et son intérêt humain. Elle mérite d'être connue mieux qu'elle ne l'est. Le peuple qui l'a produite, le peuple des Kurdes, est lui aussi peu connu dans sa profondeur. C'est qu'il a été peu heureux dans ses tentatives pour obtenir ce que d'autres peuples ont gagné avec plus ou moins de peine : un cadre institu-

tionnel où il puisse jouir d'une autonomie de décision, ne plus être gouverné par d'autres. Il mérite pourtant, autant que ces peuples devenus indépendants, une telle maîtrise de son destin. Mais l'histoire n'est pas déterminée par les mérites et les démérites, les qualités et les défauts, la légitimité ou non des droits et des aspirations. Les rapports de force dominent la politique internationale aujourd'hui comme toujours. On a surtout perfectionné l'habillage des faux semblants.

Joyce Blau appartient à la lignée des Don Quichottes. Elle s'est prise d'amour pour les Kurdes, pour les causes kurdes, pour la langue kurde, pour les lettres kurdes. Les malheurs de ce peuple, son isolement politique, le peu de solidité des amitiés qui lui furent offertes et retirées selon l'opportunité ont été pour elle des raisons supplémentaires de s'attacher à tout ce qui touche aux Kurdes et à leur culture. Elle enseigne leur langue et leur histoire depuis quinze ans maintenant.

La langue et la littérature kurdes ont naturellement partagé l'effacement relatif du peuple kurde dans l'histoire devant les peuples voisins plus nombreux, plus puissants, favorisés par les conjonctures. C'est une illusion idéaliste que de croire qu'un homme ou un peuple ont, sur la grande scène du monde, une destinée correspondante à la valeur qu'ils recèlent en leur sein. Bien des facteurs interviennent qui n'ont rien à faire avec celle-ci.

Citons un grand linguiste qui, outre ses préoccupations générales, cultivait particulièrement le domaine des langues et littératures celtiques. « La portée d'une langue, écrivait en 1921 Joseph Vendryes, tient au nombre et au degré d'éducation de ceux qui la pratiquent. Voilà pourquoi les langues celtiques ont moins de valeur que les langues romanes ou germaniques. Cependant, pendant plusieurs siècles, l'irlandais et le gallois ont servi à traduire de fort belles pensées poétiques, les plus originales peut-être de tout le Moyen âge. Et l'on peut regretter que Dafydd ab Gwilym n'ait pas écrit en italien comme Dante, ou en allemand comme Wolfram von Eschenbach : plus de gens aujourd'hui pourraient goûter ses poésies. Mais quoi ! le jour où l'on n'apprendra plus le grec dans les écoles, sur quoi reposera la gloire d'Homère et de Platon ? La corneille est aussi mélodieuse que le rossignol quand il n'y a plus personne pour écouter » (1).

Il n'y a pas que le degré d'éducation et le nombre, ou plutôt ce dernier intervient surtout comme facteur (entre autres) de force politique. Les Kurdes se sont trouvés entre plusieurs peuples qui, tour à tour ou ensemble, ont pu se placer – par leur poids démographique et pour d'autres raisons – dans une position de force supérieure : les Turcs, les Persans du plateau iranien, les Arabes.

La situation géographique a sans doute joué un grand rôle : les Kurdes ont été pris entre plusieurs centres de diffusion du pouvoir dont la disposition facilitait les conquêtes de ceux qui les occupaient.

Quand ils ont pu obtenir une certaine primauté, du temps de Saladin, de ses prédécesseurs et de sa dynastie, on était à une époque où l'appartenance ethnique s'effaçait au maximum devant l'affiliation communautaire religieuse. Les Ayyoubides formaient une dynastie musulmane d'origine kurde. Assurément, les souverains favorisaient l'implantation ici et là de leurs frères d'ethnie. Mais on ne pouvait parler d'un État kurde. Les Turcs avaient, eux, des réserves inépuisables de population qui pouvaient faire considérer – avec des limitations cependant – un État musulman dominé par une dynastie turque comme assurant un certain pouvoir collectif aux Turcs. Il en était encore ainsi plus ou moins des Iraniens. La masse des arabisés, jointe au prestige de l'Empire et de la communauté religieuse, autrefois fondés par le Prophète arabe, reproduisait, encore avec d'autres qualifications, cette situation. Quand le temps fut venu, au XIX^e siècle, de l'écllosion des nationalismes de type moderne, la puissance (même en décadence) et l'étendue de l'Empire ottoman, la massive densité des peuples de langue arabe, la tradition millénaire et l'orgueil historique de l'État persan donnaient des avantages incommensurables aux trois peuples incarnant ces facteurs. Les nationalismes sont tout sauf « partageux ». Entre les trois géants, les Kurdes avaient un handicap décisif.

Sur le plan culturel aussi, il n'y avait pas que le reflet du facteur politique. Si les littératures turques avaient peu de « répondant », la littérature arabe et la littérature persane jouissaient d'un capital culturel remontant au haut Moyen âge ou à l'Antiquité qu'il était difficile de concurrencer. Du côté arabe, le Coran pesait d'un poids qui rendait « impuissants » (on peut ici vraiment parler d'*i'jâz* dans un sens non théologique) les efforts des écrivains d'autres langues. Les Persans pourtant jouissaient d'un énorme avantage avec la gloire des Sassanides – même si la littérature d'époque pré-musulmane était en bonne partie oubliée ou bien discréditée par le zoroastrisme –, gloire relayée par l'épopée et par la tradition étatique qui s'en réclamait hautement. Encore sur ces points, les Kurdes ne pouvaient avancer rien de comparable.

De très nombreux individus d'origine kurde s'assimilaient, devenaient Arabes, Turcs, Persans (le processus se poursuit activement aujourd'hui). On comprend que beaucoup de ceux qu'un

don littéraire taquinait aient choisi de rechercher en persan ou en arabe, voire en turc, cette gloire à laquelle, consciemment ou non, ouvertement ou non, tout écrivain aspire.

Et pourtant, il y eut et il y a une littérature kurde. Les conditions auxquelles on vient de faire allusion ont pendant longtemps limité son champ à quelques genres ou à des aspects donnés de ces genres. La masse a été une littérature populaire à plusieurs niveaux. Les connaisseurs y découvrent aisément de vrais bijoux avec cette touche de fraîcheur, de spontanéité qu'on ne repère que dans les œuvres de ce type. Même la « littérature populaire des professionnels », comme dit Joyce Blau, participe de cette atmosphère, culminant dans l'épopée qui, de l'Iliade au Kalévala, a produit tant d'admirables chefs-d'œuvre. Le « Mame Alan » kurde n'est pas indigne de ces glorieux modèles.

La littérature écrite d'époque classique est une version régionale, locale, des littératures islamiques. Mise à part la glorification du peuple kurde (qui a ses parallèles ailleurs), on retrouve en kurde ce que d'autres (parfois des Kurdes) écrivaient en arabe, en persan, dans les diverses langues turques, en albanais, etc. Mais le talent fleurit aussi bien ici que là, sauvant de la banalité l'expression de thèmes universels. On peut sans doute en dire à peu près autant de la littérature moderne sur laquelle viennent refluer les grands courants de la littérature universelle.

Joyce Blau a cherché à faire connaître cette littérature – et le monde kurde qui la supporte – par le moyen de cette anthologie. Une anthologie ne remplace jamais la lecture directe et complète des œuvres. C'est un substitut pour ceux (les plus nombreux toujours) à qui cette option est impossible. C'est donc un choix. Tout choix comporte un risque ; il est personnel, subjectif, il est fatal que s'y reflète la personnalité de celui qui choisit. Mais le moyen de faire autrement ? Une connaissance assez profonde de la littérature kurde me manque pour avancer, en face des choix faits par Joyce Blau, des alternatives valables. A parcourir ces morceaux choisis, il me semble que le lecteur se voit offrir un panorama substantiel, une lecture intéressante, un choix représentatif à sa manière. Espérons que ce ne sera pour lui qu'une introduction et qu'il y puisera le goût de connaître mieux, plus largement, cette littérature riche et variée.

Maxime Rodinson

(1) J. Vendryes, « Le langage, Introduction linguistique à l'histoire », Paris, la Renaissance du Livre, 1921 (« L'Évolution de l'Humanité », III), p 407

AVANT-PROPOS

Les Kurdes habitent l'immense région montagneuse, en forme de croissant, qui s'étire des chaînes du Taurus, en Turquie, à celles du Zagros, en Iran, appelée Kurdistan par les géographes, les spécialistes et par les nationalistes kurdes. Ce pays d'un seul tenant où vivent quinze à vingt millions de Kurdes n'a pas de statut légal ni diplomatique. Il a été partagé, après la Première guerre mondiale, entre la Turquie, l'Iran, l'Irak, la Syrie, sans parler d'une très nombreuse diaspora dont la plus importante est en URSS.

Les Kurdes ont produit depuis des siècles une littérature riche et variée. Mal connue, elle mérite de sortir de l'obscurité où elle est actuellement plongée. Ce petit ouvrage n'a pas une telle ambition, il se propose tout simplement d'en donner un aperçu.

La langue des Kurdes, le kurde, appartient au groupe linguistique irano-aryen de la grande famille des langues indo-européennes. A l'instar des langues parlées sur un vaste territoire sans pôle d'attraction, le kurde représente un ensemble de dialectes qui ont donné naissance à trois langues littéraires écrites dans trois alphabets : latin, arabo-persan et cyrillique. Ce phénomène est souvent considéré comme négatif par les nationalistes kurdes, mais on peut aussi bien considérer qu'il constitue une richesse pour le patrimoine culturel des Kurdes.

La littérature orale est prédominante chez les Kurdes. L'analphabétisme presque généralisé dans le Kurdistan a engendré ce phénomène. Cette situation dominante de la littérature orale est accompagnée de la prédominance de la poésie sur la prose. « Tout Kurde, homme et femme, est poète » remarquait déjà au siècle dernier l'écrivain et pédagogue arménien Katchatur Abovian. On est, en effet, frappé par l'abondance de la production littéraire féminine. Si la vigueur de l'expression et les sentiments patriotiques manifestés diffèrent peu de la poésie masculine, certains thèmes par contre sont particuliers aux femmes. Lisez « Kharabo », « Notre Maison », « Ritchko »... Hommes et femmes parlent de l'amour, des combats, de la vie pastorale... Le sentiment national est fréquemment marqué, de même qu'une référence constante à la terre kurde. Celle-ci est minutieusement décrite : les noms de montagnes, de rivières, de régions, des villes, ceux des tribus grandes et petites, abondent dans le texte.

L'anthologie que nous présentons souffre d'arbitraire : c'est souvent le cas pour ce genre d'ouvrage. Le choix était particulièrement difficile dans l'immense foisonnement de la littérature orale kurde, l'une des plus riches au monde, dans laquelle le grand écrivain kurde Yachar Kemal et tant d'autres, moins connus du public français, ont puisé leur inspiration. Il était difficile également de faire un choix parmi les centaines d'auteurs qui ont écrit en kurde. Un ouvrage antérieur au nôtre « Anthologie de la poésie populaire kurde » a déjà publié quelques-unes des plus belles poésies kurdes, prises pour la plupart dans la revue kurde Hawar « l'Appel », remarquablement traduites ou retraduites. Nous n'avons pas cru devoir priver nos lecteurs de certaines d'entre elles. De même, nous avons largement puisé, avec l'aimable autorisation des éditions Berger-Levrault dans un recueil de Proverbes Kurdes devenu introuvable.

Pour éclaircir, au moyen de notes, le sens de tous les termes, de toutes les expressions se rapportant à la géographie du pays des Kurdes, à leur histoire, à leurs coutumes, il aurait fallu un nombre considérable de pages supplémentaires. Nous nous sommes contentée de notes, en nombre limité, elles aussi choisies de façon assez arbitraire, nous le confessons.

Malgré toutes ces limites, nous espérons que cette anthologie aidera à comprendre et à aimer le peuple kurde.

Joyce BLAU
Juin 1984

PREMIÈRE PARTIE



LA LITTÉRATURE ORALE

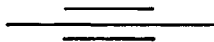


Nous avons dit l'importance de la littérature orale chez le peuple kurde. Un éminent iranisant russe, O. Viltchevski, a même parlé de l'hypertrophie du folklore kurde. On ne saurait accepter la nuance péjorative de ce mot, mais il indique bien l'abondance de ce type d'expression littéraire dans la culture kurde.

D'où vient cette richesse ? De la structure tribale. Chacune des nombreuses tribus kurdes constitue une source de folklore. Le nomadisme (1) la mettait à même de nouer des contacts plus intenses avec ses voisins kurdes, et aussi avec les peuples de la région : Persans, Arabes, Turcs, Arméniens, Géorgiens,... et d'intégrer ainsi de nouveaux thèmes.

A la suite des invasions mongoles, le mode de vie tribal se renforça. Les destructions opérées alors ont été telles que la vie économique des cités se restreignit considérablement. Pour survivre, les citadins durent quitter les villes. Les champs avaient été également dévastés et ne pouvaient assurer leur subsistance, si bien que de nombreux Kurdes urbanisés furent contraints de se retribaliser pour survivre. Dans ce processus de renomadisation, les citadins apportèrent à la vie tribale des éléments de culture qui existaient dans les florissantes cités kurdes, enrichissant ainsi le patrimoine culturel tribal.

Il y a deux formes de littérature orale : la littérature populaire que l'ensemble des Kurdes maîtrise et celle qui est véhiculée par un petit nombre de professionnels ou de personnes particulièrement douées. La différence réside essentiellement dans la dimension des œuvres. En effet, si tout le monde à peu près est capable d'énoncer un proverbe, de raconter une courte histoire, de réciter quelques vers ou de chanter une petite chanson, il faut, au contraire, avoir des dispositions particulières pour se souvenir des longs récits en vers ou en prose, et les redire. Nous présenterons des textes appartenant à ces deux formes de la littérature orale kurde.



(1) La sédentarisation des tribus kurdes est à l'heure actuelle presque complète. La nomadisation ne subsiste que sous forme de transhumance. Mais les liens tribaux se défont plus lentement. On en trouve d'importants vestiges même parmi les Kurdes urbanisés.

A – LA LITTÉRATURE ORALE POPULAIRE

Nous avons dit qu'elle était connue de l'ensemble des Kurdes. Les genres en sont très nombreux et chacun d'eux est très riche. Les textes présentés donneront au moins une idée de leur variété. Tout d'abord des proverbes, suivis de petits contes en prose. Poésies et chansons ensuite qui sont, chez les Kurdes, inséparables. Il nous a paru intéressant de présenter aussi une prière yézidie : le yézidisme est en effet une expression religieuse de la kurdicité ; enfin, on lira deux éloges, celui d'une fiancée et celui d'un fiancé : leur intéressant contenu sociologique n'exclut pas une expression très poétique.

② Les proverbes ②

Le proverbe est le genre folklorique le plus concis. Les proverbes kurdes sont innombrables. Un grand poète kurde contemporain, Pîremêrd, en a recueilli plus de six mille. Cette forme littéraire kurde a été traduite dans de nombreuses langues étrangères : français, anglais, russe, italien, hébreu, arménien, etc. Dénnotant un sens aigu de l'observation, ils émaillent toutes les conversations et constituent aussi des abrégés de sagesse pratique.

Les proverbes choisis ici sont tirés de sources variées qu'il est inutile d'énumérer entièrement. Les plus importantes, en langue française, sont les œuvres de K. Bedir-Khan, Th. Bois et R. Lescot (cf. bibliographie).

Ces proverbes sont versifiés et assonancés lorsqu'ils dépassent la phrase simple. Ils sont tirés de l'environnement naturel et de la vie sociale des Kurdes.

La vie montagnarde

Tant que tu ne seras pas devant la montée,
Tu ignoreras combien la descente est agréable.

Les roches les plus dures n'exercent de pression que sur place.

Une fois que le rocher commence à glisser, il lui est difficile de s'arrêter.

L'eau

Lorsque l'eau se trouve à l'étroit, elle fait du bruit.

La vie artisanale

Qui fait des jarres sait leur mettre des anses.
(Qui peut le plus peut le moins)

Le chef

L'Agha a besoin du bouvier et de l'aiguille à tapis.
(On a souvent besoin d'un plus petit que soi)

La chasse

On ne peut attraper à la fois le sommeil et la perdrix.
(Il faut se lever tôt pour aller chasser la perdrix)

La vie pastorale :

— —

Les bergers

Si tu veux faire de ton fils un Kurde, fais-en un berger,
Mais ramène-le à la maison avant qu'il ne devienne bête.

Avec le loup, il mange de la viande,
Avec le propriétaire du mouton, il prend le deuil.

Les bêtes

Brebis et chèvres s'accouplent en secret et mettent bas en public.
(Les actes importants se préparent en secret).

Le droit du bélier sans défense tombe devant le bélier à corne.

Tant que le monde sera monde, le loup guettera la chèvre.

Séparé de son troupeau, le mouton est la proie des loups.

L'honneur, la guerre, l'amitié

Il vaut mieux perdre ses biens que son honneur.

La guerre vaut mieux que l'inaction.

Si Dieu est notre allié, notre sabre peut être en bois.

Lorsque deux amis sont loyaux l'un envers l'autre, Dieu est le troisième. (Dieu les aidera).

C'est peu de mille amis, c'est trop d'un ennemi.

(Certains proverbes sont de portée plus générale :)

Chacun est l'hôte de ses œuvres.

Sache et parle. (Ne parle que de ce que tu connais).

Qui ne connaît pas la peine ne jouit pas de l'aubaine.

Il n'a pas de pain, il réclame des pieds de mouton à la gelée.

La femme et la famille

Les jeunes filles sont des lieux de pèlerinage.
(Elles sont très entourées).

L'homme est une rivière, la femme un lac.

Seules une pioche et une pelle séparent un homme de sa femme.
(Celles qui vont creuser la tombe).

L'homme est au cellier, la femme court répondre à l'alarme.
(Se dit d'un ménage dans lequel la femme domine le mari).

Que mon mari soit jeune et ma chemise de coton.
S'il est vieux, qu'au moins ma chemise soit rouge.
(Pour les Kurdes, le rouge, le jaune et le vert sont les plus belles couleurs).

Derrière chaque chevelure blonde, il y a une moustache rousse.
(La chevelure blonde pour les femmes et les moustaches rousses pour les hommes constituent des attraits physiques).

La vieille ne pouvait penser qu'elle se marierait,
Une fois mariée, elle réclama dot et douaire.
(Les gens auxquels arrive une bonne fortune inespérée se montrent insatiables).

Maison qui a de l'argent pour richesse peut être ruinée,
Maison qui a des fils pour richesse ne peut pas l'être.

Pour terminer, voici un proverbe particulièrement pittoresque qui exprime l'opinion féminine sur ce qui est agréable durant les différentes saisons :

Au printemps, du mouton,
En automne, du raisin,
En hiver, moi.



Enfin, quelques énigmes :

Un château blanc sans porte – L'œuf.

C'est une caverne pleine de brebis blanches, un chien rouge se tient près de l'entrée – La bouche.

Le palais est de chair, l'escalier de fer – Le cheval et l'étrier.

Il y a quelque chose qui parcourt une distance de mille pas et qui n'a pas d'ombre – La voix.

Pas plus grosse qu'un grain de maïs, elle donne la maîtrise du monde – La prunelle de l'œil.

☉ Les contes en prose ☉

Ils sont très variés. Les contes d'animaux – les fables – contiennent souvent des principes moraux. Les Kurdes y excellent. Les animaux sont ceux qu'on rencontre ou rencontrait dans le Kurdistan : lions, ours, loups. Les renards apparaissent fréquemment. Les serpents ont droit à une grande considération. Les coqs, les ânes, les tortues, les souris, les hérissons, les hiboux, les grues, les sansonnets, les perdrix, les pies, etc. De nombreux contes sont satiriques et raillent les valeurs établies ainsi que les hommes en place et même, ce qui est plus fréquent qu'on ne croit en pays d'Islam, les membres du « clergé » : les chaykhs et les mollahs sont souvent visés.

D'autres contes narrent des épisodes de luttes tribales, de guerres, de chasses, etc, sans oublier les récits merveilleux où les divinités de tous genres, de types humain ou animal, jouent un rôle néfaste ou propice.

COMMENT NAQUIT LE POUVOIR DE L'ÉTAT

Il y a de cela bien longtemps tous les hommes vivaient réunis dans une grande ville au bord d'une rivière. Un roi et son vizir, que l'on avait choisis pour leur sagesse, administraient la communauté. La tâche était d'ailleurs facile. Les gens mangeaient les fruits de leurs jardins, buvaient l'eau du fleuve, ne travaillaient guère et mouraient très vieux, pauvres de souvenirs. On pensait peu et la discorde était inconnue.

Une nuit le vizir eut un songe. Il demanda audience à son maître et s'étant prosterné devant lui, il lui dit :

– Sire, j'ai rêvé que le fleuve montait roulant des eaux noires. Le peuple y buvait et perdait aussitôt la raison. Que signifie cette chose étrange ?

Le roi qui connaissait la magie consulta son grimoire. Le prodige devait s'accomplir au bout de trois lunes.

– Creusons donc, dit le ministre, une citerne profonde contenant assez d'eau pour suffire aux besoins de Votre Majesté et de son serviteur jusqu'à la fin de nos jours. Gardant ainsi l'esprit lucide, vous veillerez, Sire, comme par le passé, au bonheur de vos sujets.

– Vizir, répondit le Prince, ton avis me paraît bon. Creusons la citerne.

Lorsque les trois lunes se furent écoulées, le fleuve grossit soudain, charriant un flot noir. Ceux qui buvaient de son eau, bêtes et gens, perdaient aussitôt la raison. Quelques heures plus tard, la ville entière était peuplée de fous. Les animaux qui le matin encore parlaient, demeuraient stupides et muets. Quant aux hommes, ils sentaient peu à peu leur langue se délier. Certains ayant bu davantage que les autres haranguaient les badauds aux carrefours, puis la gorge sèche retournaient boire, et plus ils buvaient plus ils discouraient. On inventait des mots nouveaux, on se battait pour les mots les plus sonores que l'on appelait des idées.

Alertés par le tumulte, le roi et son vizir montèrent sur la terrasse du palais. Ils restèrent plusieurs jours et plusieurs nuits à contempler le désordre. Ne sachant que faire ils pleuraient.

– Sire, dit enfin le vizir, Votre Majesté devrait leur parler, leur faire comprendre...

– C'est que je ne trouve rien à leur dire, répondit le roi.

Un valet l'entendit et courut avertir la foule :

– Le roi ne trouve rien à nous dire. Le roi est un sot.

– Le roi ne trouve rien à nous dire. Le roi est un sot, répétait la foule. Qu'il aille boire au fleuve. Qu'il y puise, comme nous,

l'éloquence et la raison. Nous ne voulons pas d'un roi fou. Qu'il boive, sans quoi, nous le tuons.

– Sire, dit le vizir, il faut aller boire. Ils seraient bien capables de vous tuer. Je continuerai seul à user de la citerne et Votre Majesté n'aura qu'à suivre mes conseils. C'est bien assez d'une cervelle saine pour toute une race de déments.

– Allons-y, soupira le roi.

Alors, acclamé par le peuple en délire, le roi prit le chemin du fleuve et s'étant couché à plat ventre sur la berge il s'abreuva longuement.

Comme il était naguère le plus sage il devint aussi le plus fou. Il fit des lois, battit monnaie, établit des impôts, leva des troupes et pendit son vizir.

Et depuis, le monde est monde.

Trad. R. Lescot

UNE CHASSE AU LION AVEC UN BÂTON

Au temps de Bedir Khan (1) un lion s'était aventuré dans la région de Djézireh (2) et dévorait moutons et gros bétail. L'Émir du Botan, après avoir vainement tenté de l'attraper, fit savoir par un crieur public qu'il récompenserait celui qui parviendrait à tuer le lion.

Un kotcher (nomade) de la tribu des Garisi, attiré par l'appât du gain d'un medjidi (3) vint à Djézireh, sans armes, le malheureux ! mais avec un bâton. Dès qu'il arriva sur les lieux fréquentés par le lion, l'animal se montra. Avant que le lion n'ait eu le temps de l'assaillir notre homme lui assena entre les deux yeux un grand coup de son bâton. La bête tomba inanimée aux pieds du nomade, comme un renard. L'homme crut alors qu'il avait tué le chien de l'Émir et, de peur de tomber aux mains des serviteurs de celui-ci, il s'éloigna de la ville...

Or, voici qu'un habitant du Botan très malin passa par là. Lorsqu'il vit le cadavre du lion il lui appliqua son fusil sur l'oreille et tira. Puis il mit la dépouille sur son âne et la porta chez l'Émir à Birdja Balak (4). On avertit aussitôt l'Émir qui, avant de récompenser l'homme, l'interrogea et s'aperçut vite que ce n'était pas lui qui avait tué le lion. Il fit donc savoir par des crieurs publics qu'il désirait connaître le véritable auteur de la mort du lion.

Pendant ce temps, le nomade racontait son histoire à un boutiquier et, croyant qu'il avait tué le chien du Prince, il brodait

légèrement. C'est alors qu'ils entendirent la voix du crieur public. Le boutiquier demanda plus de précisions au nomade sur la façon dont il avait tué le chien et lui dit :

– Ce n'est pas le chien de l'Émir, c'est le lion que tu as tué ! Cours vite chercher ta récompense !

Le nomade alla au château et dès qu'il eut vu la dépouille du lion il dit à ceux qui l'entouraient :

– Vraiment, s'il n'avait pas cette blessure à la tête, je pourrais dire que c'est moi qui l'ai tué avec mon bâton.

On fit un rapport à l'Émir qui convoqua le nomade. Dès qu'il l'eût vu si bien bâti, le prince fut convaincu qu'il était bien capable de tuer un lion avec un bâton. Et le dialogue suivant s'engagea :

– C'est toi qui as tué le lion ?

– Seigneur, s'il n'avait pas cette blessure à la tête, je dirais que c'est moi.

– Comment l'as-tu tué ?

– Seigneur, supposons que tu sois le lion et moi, eh bien ! quand il a voulu se jeter sur moi, j'ai levé ainsi mon bâton et l'ai frappé ainsi entre les deux yeux. (Si les serviteurs n'avaient pas retenu la main du nomade, celui-ci aurait frappé l'Émir entre les deux yeux).

– Parfait, dit l'Émir, c'est toi qui a tué le lion. Parle ! Que veux-tu que je te donne ?

– Seigneur, je ne manque de rien, je n'ai besoin que de mon medjidi pour payer mon tribut à l'Émir !

– A partir d'aujourd'hui je t'exempte de la taxe. Que veux-tu de plus ?

– Émir, j'ai un fusil, j'ai des moutons, j'ai des provisions, je ne veux rien d'autre.

Comme il ne pouvait décider le nomade à lui réclamer quelque chose, l'Émir donna à ses serviteurs l'ordre de le conduire au soukh, d'acheter des vêtements pour lui et pour ses enfants et de lui donner un sabre et un fusil d'argent damasquiné.

Cela prouve que le Kurde n'aime pas demander. Il ne se vante pas non plus de tout acte de courage qu'il pourrait accomplir. Pour les Kurdes, rien ne paraît impossible, tout est naturel.

(1) Émir du Botan (région méridionale du Kurdistan de Turquie). Il a dirigé le soulèvement national le plus important de la première moitié du XIX^e siècle.

(2) Région et ville de la Haute-Mésopotamie.

(3) Monnaie turque

(4) Le « Château Bigarré » résidence des Émirs du Botan, célèbre dans le folklore kurde, c'est là que s'aimèrent Mem et Zin.

UN PARDON GÉNÉREUX

Au Kurdistan occidental, dans le Vilayet de Malatia, réside la tribu des Bêzikan. Plus de la moitié de cette tribu habite la rive sud de l'Euphrate et on les appelle les Bêzikan Omakhadj. Comme l'Euphrate coupe la tribu en deux, chaque partie a ses chefs propres et souvent des rivalités s'élèvent entre les deux familles des aghas.

Le clan de Yussif Agha fait partie des chefs des Bêzikan du nord et comprend tous les hommes courageux de la tribu. Cette famille avait eu autrefois comme chef un homme incomparable dans toute la contrée. Il s'appelait Hamê. Son père Qadir Agha avait eu trois fils : Hamê, Emir, Mistefa. Le plus jeune fils, Mistefa, était le préféré du père et il n'était guère inférieur en adresse à son aîné.

Un jour que Mistefa, pour passer l'Euphrate, était monté sur un bac, il rencontra Seyyid Weqas de la famille des chefs des Bêzikan Omakhadj. Comme il y avait eu auparavant une altercation entre les deux familles, ils ne tardèrent pas à se quereller à bord du bateau et ils sortirent leurs pistolets. Une balle de Seyyid Weqas atteignit Mistefa à la poitrine, Mistefa s'effondra ; il était mort. Avant qu'on ait eu le temps de donner l'alarme, Seyyid Weqas traversa l'Euphrate à la nage et rentra chez lui.

Qadir Agha vint chercher le cadavre de son fils et, de toutes les parts, les amis et les connaissances se dirigèrent vers Semsat au domicile de l'Agha, pour les condoléances.

Rentré dans sa maison, Seyyid Weqas avait tellement peur de Hamê qu'il perdit tout sommeil et finit par s'enfuir de chez lui. La bravoure de Hamê avait une telle renommée que Seyyid Weqas, ayant perdu tout espoir de s'échapper, se dirigea, au bout de quatre jours d'errance vers la résidence de Qadir Agha pour implorer son pardon.

Il était midi, l'heure du repas des hôtes. Dans la salle à manger Qadir Agha s'occupait du repas tandis qu'à la cuisine Hamê surveillait le transport de la vaisselle. C'est alors que Seyyid Weqas fit son apparition devant la maison. Personne ne l'y avait amené que lui-même, que sa résolution d'implorer sa grâce.

Les serviteurs, dans la salle des hôtes, avaient averti Qadir Agha et alerté Hamê dans la cuisine. Aussitôt père et fils ne pensèrent plus qu'à leurs intentions respectives. Qadir Agha se disait : « Hamê est fanatique, pourvu qu'il n'aille pas lancer des injures à Seyyid Weqas ou même le frapper ». De son côté, Hamê savait que par affection paternelle, Qadir Agha ne pardonnerait pas le sang versé de son fils et qu'ainsi la famille de Yussif Agha perdrait son renom de générosité et de miséricorde.

C'est dans le hall central de la maison que le père et le fils se croisèrent et de leurs lèvres sortirent en même temps ces paroles : « Seyyid Weqas est ici et demande grâce, nous devons lui pardonner ! »

Lorsqu'ils connurent ainsi leur pensée réciproque, Qadir Agha qui jusqu'alors avait retenu ses pleurs laissa couler deux larmes sur ses joues. Voyant cela Hamê dit à son père :

– Père, est-il si pénible de pardonner le sang de ton fils ? Est-ce pour cela que tu pleures ?

A cela Qadir Agha répondit avec fermeté :

– Non, Hamê, pardonner le sang de mon fils n'est pas tellement difficile. C'est en te voyant si généreux que ma joie a éclaté en larmes. Je me réjouis de savoir que ma race n'est pas éteinte.

﴿ Les poésies ﴾

Liée au conte, proche de lui par le contenu mais d'une variété encore plus grande, la poésie occupe une large place dans le folklore kurde. Pour les Kurdes, l'expression poétique est, en quelque sorte, naturelle.

Les poésies sont innombrables. On y retrouve en vers tous les thèmes cités pour les contes et aussi des poésies de saisons, des épithalames, des lamentations funéraires, des poèmes d'amour, de lutte et de chevalerie, etc.

Plainte contre la lune

L'amant sur le toit de sa maison, brûlant du désir d'aller retrouver secrètement son amie, se lamente car la lune inonde les terrasses de clarté :

O mon Dieu, protège-moi de la pleine lune !
Ni la lune ne se couche, ni le monde ne s'endort.
Si je me lève, on me voit.
Si je m'assieds, c'est mon cœur qui s'inquiète.

A la fontaine

Puissé-je être l'eau de la cruche que tu portes sur l'épaule !
Et goutte à goutte m'écouler entre tes seins !
Que tarisse la fontaine d'où ta voix est absente !
Que l'eau n'y jaillisse pas !

Rêve

Hier soir, je t'ai vu en rêve.
Rêve n'est pas mensonge !
Je te serrais dans mes bras.

La rose

Tu es ma rose. A quoi bon les autres roses ?
L'univers brûle pour cette rose que tu es.

Interrogation

Si tu ne me désires pas que signifient ces regards,
Ces messages gracieux du matin et du soir ?

Séparation

(Eloigné de la terrasse de son amante, l'amoureux chante la nuit :)

Toujours des toits ! Pourquoi nous séparent-ils ?
Pourquoi l'amant est-il séparé de l'amante ?
Pourquoi devons-nous souffrir ?

Épitaphe

(Note : Le martyr de la foi n'a pas à subir le Jugement Dernier)

Écrivez sur la stèle de ma tombe :
« J'ai été le martyr de l'amour.
Laissez-moi en paix ! »

Trad. M. Mokri

ÉTOURDIE

Le nom de ma légère est doux comme du sucre comme du
cherbet (1),
Ma consolation je ne t'abandonnerai pas.
Je te mènerai à la chambre au-dessus du portail en pierres,
Je fermerai les fenêtres du sanctuaire
Je mettrai ma bouche sur les grains de beauté de ta nuque
Jusqu'à la prière de midi je ne lâcherai pas ma consolation.

Lê êman lê êman ! Ô étourdie, grâce !
Cette Djazika la légère fille de Nouhou
S'empara de mon esprit il y a un an et plus.
Ma légère est souple comme un jeune arbre
Fine et pleine de promesses
Ses nattes traînent sur le sol.
Je dépêcherai au bazar de Mardine-la-Brûlée
Je ferai acheter pour la folle qui est chez elle
Une paire de souliers chacun pour deux pièces d'or.
Dès qu'une danse se déroulera dans notre village
Je les mettrai aux pieds de mon étourdie bien-aimée.
Chaque fois que mon étourdie mon arbrisseau fin et aimable
S'en ira dans la danse qu'on s'en aperçoive dans l'assistance.
Lê êman, lê êman !

O chéri ! Je ne suis pas légère
Je ne suis ni petite ni grande.
Me voilà avec mon collier de corail
Ma plaque d'or comme broche
Mon pendentif qui tintinnabule
Je prise cher ma tête en face des braves galants d'alentour
Mais pour un beau jouvenceau vers le soir
Je ne penserai pas à l'argent.

Lê êman lê êman ! O étourdie, grâce !
O ma légère ne t'assieds pas au soleil !
Que tes joues couleur de rose ne soient pas rougies par ses
rayons.
J'enverrai au marché de Mossoul
J'y commanderai pour la taille de ma belle
Une ceinture du poids de soixante-six dirhems.
Dès qu'une danse se déroule dans notre village
Je la mettrai à la taille de ma bien-aimée
Chaque fois que mon étourdie mon arbrisseau fin et aimable
S'en ira dans la danse, qu'on s'en aperçoive dans l'assistance.
Lê êman, lê êman !

Trad. B. Nikitine

(1) Boisson sucrée

LA FLEUR D'OR (1)

– Holà ! Maître Hanna, fais-moi une « fleur d'or » ;
Mais ne la tords pas avec les pinces,
Ne la pose pas sur l'enclume,
Ne la frappe pas avec le marteau,
Et par Dieu, tu n'auras pas à t'en repentir !

– Je te ferai ta « fleur d'or »,
Sans la tordre avec les pinces,
Sans la poser sur l'enclume,
Sans la frapper avec le marteau,
Et par Dieu, je n'aurai pas à m'en repentir
Si tu me donnes une paire de baisers !

– Soit ! Estime mes baisers pour rien si tu me donnes en échange :
Sept troupeaux de brebis,
Sept troupeaux de chèvres au poil frisé,
Sept champs de culture,
Sept moulins,
Sept pressoirs que font tourner les ânes,
Sept coupes de lait d'oiseau...
C'est bon marché, c'est pour rien !...»

Trad. Th. Bois

(1) La « fleur d'or » est un ornement que les femmes kurdes mettent à la narine gauche.

Ô CAVALIER, CAVALIER !

Ô Cavalier, Cavalier !

La montagne est trop haute, je ne t'aperçois plus.

Mes mains voudraient cueillir des bouquets de rose, de basilic, de narcisses,

Elles n'ont pas la force d'en rompre les tiges.

Malheur à moi, malheur à mon père !

Après avoir connu les yeux d'Ismailé Hadjo

Je n'accepterai plus ici-bas l'hommage d'aucun cœur.

Ô Cavalier, Cavalier !

Mes mains n'ont pas encore touché l'eau froide ou l'eau chaude,

J'ai vu passer les Tsiganes

Je me suis fait dire la bonne aventure

Et j'ai appris la triste nouvelle.

On m'a dit : « Ils ont pris, fillette, le noble cher à ton cœur,

Ils ont mis les menottes aux poignets d'Ismailé Hadjo,

Ils l'ont conduit au poste de Diyarbekir ».

Ô Cavalier, Cavalier !

Cavalier, je ne suis plus ici, ni ailleurs.

Je suis un lambeau de nuage noir au-dessus de la mer,

Je suis la pluie fine dans le vent,

Je suis l'amante d'Ismailé Hadjo, pair d'Abdel Qader, cavalier de la pouliche alezane.

Ô Cavalier, Cavalier !

J'entendis que chantait le coq de minuit

Ismailé Hadjo, le noble, cher à mon cœur,

Descendit dans la grande cour, harnacha la pouliche grise,

Se mit en selle et partit pour les pays lointains.

Je gagnai la terrasse du château et l'appelai par trois fois.

Ô Cavalier, Cavalier !

Que brûle notre village maudit

La route le longe !

Vint à passer un bataillon de jeunes guerriers du Kurdistan,

Je leur dis : « Bon voyage, les gars où donc allez-vous ?

– Nous allons à la ville de Mush, on s'y bat ».

Trad. Kendal

NOTRE MAISON...

Notre maison est tout au loin
Notre maison est au-delà des autres maisons
Et, dans cette solitude, lorsque la fille a frappé
Le jeune homme a dit : « Fille folle !
Quand tu m'as frappé
J'ai cru que mon étoile dans le ciel avait coulé
Que mon arbre tendre dans le Paradis avait laissé tomber ses
feuilles,
Et toute ma vie devant moi a soudain fondu. »
Notre maison est au-delà des autres maisons
La fille a frappé
Et dans cette solitude, la fille a dit :
« Jeune homme fou, viens par ici.
Quand je t'ai frappé
L'étoile dans le ciel a brillé beaucoup plus fort
Et ton arbre dans le Paradis a donné des fleurs,
Et je t'ai donné une vie qui dépassera le siècle.
Viens ! Vois ! Sur la route du Paradis le gazon a poussé.
Viens, jeune fou, emmène-moi vers les hautes montagnes
Je t'ai dit à cœur ouvert
Si mon amoureux est jeune
Qu'importe s'il est vêtu de coton épais !
Pourquoi vas-tu à gauche, pourquoi vas-tu à droite ?
Regarde les manches larges qui couvrent mes bras blancs
Ornés de bracelets d'argent pur,
Mes doigts pleins de bagues précieuses, d'or et de diamants
Regarde ma ceinture brodée de perles
Regarde ma gorge et sa finesse
Il te faudra toute la nuit pour contempler toutes ces merveilles
Et si cette dot ne te suffit pas
De surcroît, je te donnerai mon cœur ! »

Ô MA BELLE

Ô ma belle ! Je veux m'en aller vers la plaine
Il faut que je parte avec un bon augure et que je revienne sain et
sauf
Ô mon amour ! Abandonne-moi ta gorge
Que je m'y promène, pauvre esclave de Dieu, avant de rompre le
jeûne.
Ô ma belle ! Te voilà avec tes boucles d'oreilles à chaînettes
Les poignées de sequins qui tombent sur ton front si blanc avec
tes cheveux longs
Qu'il reste entendu entre nous
Que tant que tu vivras tu n'abandonneras pas ces atours parfaits.
Ô ma belle ! Lève-toi
Fais-moi la grâce des baisers : un pour chaque jour.
Le Jugement Dernier est loin aujourd'hui
A quoi bon mourir ?
Ma belle tu es matinale
La voix de ma belle parvient de la source,
Les parfums de cardamome de cannelle et de camphre traînent
après d'elle
Aujourd'hui le Jugement Dernier est loin
Si l'on meurt on ne s'en souviendra pas... [du péché que nous
aurons commis].

Trad. B. Nikitine

LA GRUE

Lo wey lo !

Ô Grue ! Tu es la grue des déserts du Yémen
Pour l'amour de Dieu
Pourquoi t'es-tu séparée de ton peuple et de ton vol ?
Ainsi tu es restée solitaire
Tu as construit ton nid
Sur les Alpagnes de Chereffeddine
Dans la plaine des Mille-Lacs
Sur les tours du château des aïeux de Siyabend.
Sur les murs d'enceinte de ce bastion,
La fille appelait : « Ô bien-aimé
Que la maison de ton père brûle !
Une nuit à minuit et toutes les autres nuits
Viens adorer ma poitrine et mes seins
Doux et blancs, ronds et tendres
Afin que très lentement glissent sur toi
Les gouttes de sueur de ma gorge ».

Lo wey lo !

Ô Grue ! Tu es la grue de la plaine de Much
Pour l'amour de Dieu
Pourquoi t'es-tu séparée de ton peuple et de ton vol ?
Ainsi tu es restée solitaire
Tu as construit ton nid
Sur les Alpagnes de Chereffeddine
Dans la plaine des Mille-Lacs
Au sommet de la tour de guet.
L'année passée à cette saison
Ma douce beauté était une vierge parmi les vierges
Elle était au foyer de son père.
Cette année-ci je m'abandonne au songe...
Mes trois boucles rousses aux couleurs d'orange amère
Sont penchées sur l'osier de ce malheureux berceau.

Lo wey lo !

Ô Grue ! Tu es la grue de la plaine de Van.

Pour l'amour de Dieu

Pourquoi t'es-tu séparée de ton peuple et de ton vol ?

Ainsi tu es restée solitaire

Tu as construit ton nid

Sur les Alpagnes de Chereffeddine

Dans la plaine des Mille-Lacs.

Au pays du Kurdistan

Près de cette triste cabane une fille appelait :

« Lo, lo, jeune garçon !

Les malheurs de la Syrie et d'Alep ont pris place au foyer
paternel

Une nuit à minuit et toutes les autres nuits

Viens poser tes lèvres sur mon cou

Doux et blanc, rond et tendre

Enfonce un instant ta bouche

Sous le lin qui couvre mes seins. »

POMME

Ô pomme, ô pomme, pomme !
Elle a au bord de sa lèvre, un grain de beauté
Pomme orgueilleuse qui ne m'adresse pas la parole !
Ô pomme que j'ai vue devant la fontaine
Le soleil brillait sur sa poitrine.
J'ai voulu lui prendre la main
Mais... comme la pomme orgueilleuse
Ses rubans se mêlaient à ses cheveux.
Elle était comme un arbre au printemps,
Douce et mûre comme un fruit d'automne
Elle ne savait que faire souffrir !
J'ai vu une pomme devant un mur
Elle secouait sa tête pour faire tinter ses boucles d'oreilles,
Je lui ai dit : « Donne-moi la main ! »
Non ! Elle ne savait que faire souffrir !
Je l'ai vu devant les maisons,
Elle marchait toute seule.
J'ai voulu lui attraper les nattes, je suis tombé...
J'ai brisé mon cœur.
Elle n'a pas daigné me regarder.

LA BATAILLE

Delana, beau Delana,
Devant nos tentes, la bataille ! Derrière nos tentes, la proscription.

La bataille que livrent « fakirs » yézidis aux « soufis » musulmans
Est plus belle à voir que les combats des boucs et des béliers.

Delana Batcho couvert de broussailles,
Quelques guerriers du clan de Zoro se sont groupés sur le tertre
de Qaratcheri,
Ils ont frappé Hasarê Djibo et Bimbaê Miro, Mitcho du clan de
Chaykh Isa.
Ils ont arraché à la maison de mon père la semence de vingt-cinq
braves aux lances meurtrières.

Delana Batcho face à la falaise,
Le bouclier que Hasarê Djibo porte au bras est trop lourd, il a
glissé sur son poignet.
La bataille que livrent les « fakirs » yézidis aux « soufis » musulmans
Est plus belle à voir que la danse et la ronde.

Ô Delana
Devant nos tentes, la bataille ! Derrière nos tentes, la proscription.
L'avant-garde de la tribu des Ezid Khan a gagné les collines du
Botan.

Delana Batcho.
Le cheval de Bêthcharê Zoro renâcle sur le pré.
Ils ont frappé Hasarê Djibo, Bimbaê Miro,
Ils ont arraché à la maison de mon père la semence de vingt-cinq
chaykhs à la tête chevelue.

BERCEUSE

Dors, bonheur de mon cœur et de mes yeux,
Ta maman veille sur toi !
Afin de grandir bien vite, mon Bedir Khan,
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
Ne reste pas éveillé, cela ne te vaut rien maintenant !
Sache que ton berceau est pour toi un trésor !
Ne reste pas sans sommeil, car la fin serait pénible !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
Tu es joli comme tourterelle et agnelet !
Les anges mêmes sont en extase devant toi !
Ta race est sans souillure. Ta mère soit ton sacrifice !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
Le monde qui tourne est plein de haine contre nous !
Nous n'avons pas de chance, notre cœur est blessé !
Nous n'avons plus pour abri que le coin de la maison !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
Ni biens, ni santé, ni repos !
La calamité nous a tout pris !
Bien dur est à supporter le mal de l'exil !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
La roue du destin est comme le vent.
Si elle ne tourne pas maintenant, Dieu est miséricordieux !
Viendra le jour du bonheur, Dieu est généreux !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
Ne dis pas trop : « En quel état sommes-nous ? »
Ne t'impatiente pas, ne te lamente pas ainsi !
Le secours et la grâce de Dieu sont nos compagnons !
Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !

Trad. B. Nikitine

LE PRINTEMPS (1)

Agréable devient le printemps près du Seqlan !
Bleue devient la fleur du trèfle celle de la prairie fleurie !
Si j'avais été brebis
Durant les trois nuits et les quarante jours du kanun (2) dans la
neige et la tourmente
J'aurais blotti ma tête sous ton manteau, ô Pasteur !

Mon cœur est rempli de passion !
Dans notre maison on se dispose à traire.
Personne n'a vu durant le cours des siècles
Que l'Émir devienne pasteur de brebis !

Mon cœur est rempli de passion !
L'un de mes yeux est une lune, l'autre est une étoile !
L'un de mes seins est une mosquée, l'autre est une église !
Deux sources ont jailli de ma poitrine et de mes seins :
L'une est le Russor, l'autre le Spipel (3)
Tout malade qui depuis sept ans ne s'est pas levé
S'il en boit une gorgée, de jour en jour, ira mieux.

Je te donnerai Banê Bamês (4) avec son tapis de feuilles mortes
Je te donnerai le Seqlan avec son moulin.
Je te donnerai le soukh sombre de Djezireh avec ses pièces
d'étoffe !

Ô mon Émir que le feu brûle Banê Bamês et son tapis de feuilles
mortes !
Que l'avalanche ensevelisse le Seqlan avec son moulin !
Que Dieu détruise le soukh sombre de Djezireh avec ses pièces
d'étoffe !

Allons mon garçon, nos familles sont parties pour le pâturage
d'été
Là où la neige sera bientôt fondue
Nos campements sont devenus des abris pour les Khans durant
la chaleur de l'été et des refuges pour les brebis et les
agneaux malades.
Que la puissance de mon Émir s'accroisse !

Trad. R. Lescot

- (1) La scène se situe non loin de la ville de Djezireh, près de la rivière de Seqlan
- (2) Les « trois nuits » sont les plus longues de l'année, les « quarante jours », les plus froids ; le kanun, les deux mois correspondant à Décembre et Janvier.
- (3) Russor, le « ruisseau rouge » et Spipel, les « ondes blanches » sont deux ruisseaux du Botan, région du Kurdistan de Turquie
- (4) Banê Bamès est une forêt.

RITCHKO

I

Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un vieil arbre qui a trop d'écorce.
Je ne peux pas chérir un homme à barbe ;
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas chérir un homme à barbe.

II

Ritchko, porte ses ruines sur son visage,
Il a tenu l'étrier de mon cheval
Les gens en étaient ébahis.
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

III

Ritchko a la prétention de m'épouser
J'ai mis un mors à sa bouche et il m'obéit.
Les voisins nous observent.
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

IV

Portez Ritchko sur l'aire,
Jetez sur son dos la selle d'une jument !
Et ne me le ramenez pas avant l'été.
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

V

On n'est pas toujours insensible,
Le cœur a besoin d'amour...
Maintenant, Ritchko, lève-toi, et va-t-en !
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

VI

Son amour tient du feu et des aiguilles,
Il fait dans les cœurs des blessures cruelles ;
Oh ! mes gaillards, ne tuez pas Ritchko !
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

VII

Ritchko de retour d'Adana.
Exhibe à sa ceinture un poignard de Damas,
D'une courbe sans pareille.
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne veux pas aimer un homme à barbe.

VIII

Emmenez Ritchko à la rivière,
Lavez sa tête avec l'eau et la cendre,
Et que son corps trempe dans la lessive !
Pour l'amour de Dieu, je te le dis, je ne t'aime pas,
Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

Trad. L. Paul-Margueritte et K. Bedir Khan

﴿ Les éloges ﴾

Les deux « Éloges » qui suivent donnent une idée des valeurs domestiques et morales de la société kurde. Ils sont proclamés par la vieille femme qui joue le rôle de marieuse.

L'ÉLOGE DE LA JEUNE FILLE

Mon Dieu ! ma langue s'embrouille quand je veux dire la vérité.
Crois-moi
Je connais une jeune fille qui est un miroir sans défaut,
Ses yeux sont grands et ardents comme des coupes de bronze
éclatant,
Ses cils piquent le cœur comme des flèches,
Son nez est régulier comme un roseau,
Ses lèvres sont des pétales de rose,
Le tour de sa bouche est doux comme du sucre,
Ses dents sont des coquillages,
Son front est comme un miroir étincelant au loin,
Sa gorge est de cristal, on voit l'eau quand elle boit,
Son cou est celui d'une antilope,
Le lobe de son oreille brille comme du verre,
Ses joues sont enflammées comme des grenades,
Ses tresses sont des écheveaux de soie,
Ses sourcils sont noirs comme du jais,
Sa poitrine est blanche et lisse comme du marbre,
Ses seins sont, dans la main, de jeunes fruits parfumés,
Ses ongles sont comme de la nacre,
Sa silhouette est celle d'une gazelle,
Sa taille est celle d'un cyprès qui marche avec grâce,
Les rondeurs de ses reins sont douces comme la queue d'un
agneau blanc (1),
Son visage luit comme la pleine lune,
Elle enroule sur sa tête de grands fichus,
Elle a croisé sur son turban des la-sar-gil (2)
De tout son cœur, non, de cent cœurs, on devient amoureux
d'elle,

Elle porte une paire de pendants d'oreilles,
 L'aile de son nez ornée d'un anneau,
 Elle a suspendu sur ses bandeaux le ban-zolfi (3) d'or,
 Elle porte une longue robe qui balaie la terre,
 Elle a mis un châle sur ses épaules,
 Quand on la regarde sur sa terrasse, elle est semblable à la gazelle
 dressée sur la falaise qui appelle le mâle.
 Maintenant, je vais te dire ses qualités :
 Elle s'éveille dès que le coq bat des ailes,
 Elle baratte le dugh (4) dans l'outre pour faire du beurre,
 Elle recueille le beurre,
 Elle le met dans le pot à beurre,
 Elle fait bouillir le dugh, obtient ainsi le shiraz (5), qui, laissé
 dans une outre et salé, devient le solka (6) et elle transforme
 une autre partie du dugh en caillebotte.
 Elle traite ses vaches,
 Elle balaie sa maison,
 Alors elle pétrit la pâte pour faire des petits pains appelés fatera,
 Elle cuit ce pain pour le petit déjeuner et le dispose avec le beurre
 devant l'invité,
 Elle accomplit toutes ces opérations avant le lever du soleil,
 Après le petit déjeuner, elle se met à préparer pour le déjeuner la
 pâte de pain appelée « halata »,
 Ensuite elle file la laine à l'aide de son fuseau,
 Elle va chercher de l'eau,
 Quand à midi le troupeau revient dans le village, elle se met à
 traire les bêtes et fait du yaourt avec du lait,
 Alors elle recommence à faire du pain pour le dîner, et se met à
 filer jusqu'au soir.
 Deux heures chaque soir, elle a coutume de dévider la laine.
 Elle teint cette laine qui tissée servira à faire des tapis.
 Quelle jeune fille active et habile ! Si tu demandes sa main, tu
 possèderas un coin de paradis.
 C'est une parfaite hôtesse. Qu'une ou vingt personnes viennent à
 la maison, elle ne veut pas les laisser partir avant de les avoir
 désaltérées et rassasiées de par sa généreuse hospitalité et elle
 ne perd pas la tête et les renvoie satisfaites.
 Elle est sage. Elle préserve son honneur et sa chasteté,
 Elle est vertueuse et réservée,
 Devant elle tout est pudeur,
 Elle marche avec grâce comme Kahraman, la Chinoise (7),
 Son corps est bien proportionné, ni gros ni maigre,
 Elle sait composer des cartons de tapis,

Elle tisse des tapis,
 Elle confectionne des tentes kurdes, des hur (8), des cordes et des
 davar (9),
 Elle tanne les peaux, en fait des outres, des kona, des hiza (10),
 Elle coud des vêtements,
 Elle sait apprêter sa coiffure,
 Elle farde ses yeux avec du kohl,
 Elle s'habille bien,
 Elle est généreuse, bonne ménagère,
 Là où elle vivra, elle apportera l'abondance,
 Elle parle à tous avec égards,
 Sa fraîcheur est extrême,
 Si tu veux te marier, épouse-la,
 Je te donne de bons conseils, ne la laisse pas.
 Je prends Dieu à témoin que toi aussi tu es digne d'elle.

- (1) Les moutons du Kurdistan ont une large queue qui leur sert de réserve de graisse
- (2) Ornaments d'or que l'on fixe sur le turban
- (3) Ornement fixé sur les cheveux près des tempes
- (4) Sorte de laitage
- (5) Sorte de fromage blanc à grumeaux
- (6) Sorte de fromage sec demi-sel
- (7) Célèbre héroïne de légendes kurdes et goranies, connue pour sa beauté, sa taille élevée, la grâce et la noblesse de sa démarche.
- (8) Sac de laine très épaisse pour le blé et la farine
- (9) Grande pièce tissée de poil de chèvre noir
- (10) Kon sorte d'outre dont la peau est mince Hiz outre pour l'huile de mouton

L'ÉLOGE DU JEUNE HOMME

S'il existe au monde un jeune homme valeureux, c'est bien celui-là.

Sa taille est de deux gaz (1). Il a des moustaches noires, luisantes comme le silex.

Ses yeux sont clairs, son nez fin et délicat.

Sa bouche est pleine de charme. Ses dents brillent comme des grains de riz.

Il a dans ses larges poignets la force du lion.

Ses poils noirs et lustrés s'enroulent jusqu'au haut de ses bras.

Il a la poitrine large comme celle de Rostam le héros.

Les poils de sa poitrine sont touffus comme la forêt et tout enchevêtrés.

Il a les cuisses fortes comme les jambes de l'éléphant.

Quand il marche, il parcourt cent vingt kilomètres en un seul jour.

Quand il gravit une pente, il bondit comme le cerf.

Sa force égale celle des héros antiques. En tout il a le physique de Rostam le héros.

Quand il soulève un fardeau de cinquante man (2) on dirait qu'il soulève une plume.

A lui tout seul il réussit à vaincre cinq adversaires. Dans la bataille, son fusil à l'épaule, il ne craint pas vingt ennemis.

Sous le tir des armes à feu il ne recule pas d'une semelle.

Il se ferait couper en morceaux au fond de la tranchée plutôt que de fuir devant l'ennemi. Jamais il ne bat en retraite.

S'il n'a pas d'armes un gourdin lui suffirait pour abattre vingt personnes.

Il a un cheval comme Rakhsh, le cheval de Rostam, qui a des sabots aussi larges que des assiettes. Ce cheval ouvre la bouche si largement pour hennir qu'un berger vêtu de sa cape y entrerait tout entier et il est si effrayant que le plus audacieux perd courage.

Quand son maître serre les éperons contre ses flancs il gravit les montagnes aussi légèrement que le cerf.

A la descente, la bride lâchée, il pénètre le sol de ses larges sabots pour prévenir sa chute. Son dos est plat comme un lit.

La selle sur son dos est faite de peau de léopard frangée de soie.

Le sar-shakhal (3) d'argent est si beau que le guerrier étonné de sa splendeur n'a pas assez d'yeux pour le regarder.

Ce jeune homme porte les cartouchières croisées sur ses épaules. Son sabre à fourreau d'argent est si bien aiguisé qu'il fend en deux une pièce de monnaie.

Il ceint sa taille de sept châles. Il porte un gilet de soie et une salta (4) de Diarbekir (5) ; son pistolet est accroché à un baudrier garni de pompons de soie.

Sa chemise a les manches si longues qu'elles balaient le sol quand il touche la crinière de son cheval.

Il enroule sur sa tête galwani, mashki et tchafta (6) si fièrement que sa sœur elle-même sera folle de lui.

Pour la générosité et la bravoure, il n'a pas son pareil.

Quand se couche le soleil, son fusil à la main il n'a peur de personne.

Quoi qu'il arrive il se tire des difficultés.

Chaque année il sème au moins dix kharwar (7) et il laboure seul son champ avec une paire de bœufs. Il moissonne. Il transporte les javelles.

Il les fait battre par sa paire de bœufs. Il sépare la paille des grains avec son râteau. Il engrange le grain. Il met les pailles au pailler.

Je te parlerai maintenant de son hospitalité.

Cent cavaliers en visite chez lui sont comme un seul hôte et jamais on ne le voit la mine renfrognée. Il est souriant, plein de complaisance et sacrifiant toujours à l'hospitalité. L'invité qu'il reçoit se trouve si bien qu'il ne veut plus quitter sa maison et s'y installe.

Dans sa salle de réception, il parle avec éloquence et amabilité à chacun.

Il met toute son énergie à atteindre le but qu'il s'est fixé. Chacun pour régler ses affaires réclame son aide et ses lumières.

Si Dieu le veut, si l'ange du destin l'inscrit dans son livre, et que ce jeune homme soit pour toi, ton lot sera d'avoir une vie paisible et le pain quotidien assuré. Tu as le front large, la chance est avec toi, inchallah !

Trad. M. Mokri

(1) Mesure de longueur équivalant à 1,04 m.

(2) Poids de trois kg

(3) Ornement frontal du cheval

(4) Sorte de jupe ouverte devant en usage dans certaines tribus kurdes du sud.

(5) Région et ville du Kurdistan de Turquie d'où l'on importait autrefois des étoffes.

(6) Différentes sortes de châles pour la tête.

(7) 333 kg environ.

☪ UNE PRIERE YÉZIDIE ☪

Face à l'islam sunnite traditionnel auquel appartient la majorité des Kurdes, la religiosité kurde a développé des aspects spécifiques, soit à travers des confréries, soit à travers de nombreuses hérésies.

Parmi ces dernières, la secte des Yézidis – connue sous l'appellation inexacte d' « Adorateurs du Diable » – est la plus célèbre. Pour comprendre le texte qui suit, il faut savoir que les Yézidis adorent un Dieu (Khoda) Unique et Infini, mais celui-ci ne s'intéresse pas directement aux affaires des hommes, il le fait à travers sept Anges. De ces Anges, le meilleur et le plus puissant est le fameux Ange-Paon, Tawus-e Melek, à qui les Yézidis adressent leurs prières. C'est une de ces prières que nous présentons ici. Certaines obscurités sont liées à l'ésotérisme de la foi yézidie.

HYMNE À TAWUS-E MELEK (L'ANGE-PAON)

J'ai existé, j'existe et jusqu'à la fin j'existerai.

Tous ceux qui sont soumis à mon pouvoir et tous ceux qui m'admirent et tous ceux qui sont dans la détresse s'adressent à moi.

Quand je le juge bon, je ne m'en détourne pas. Je m'intéresse à la marche et à la destinée de toutes les créatures et de leurs affaires.

Je peux aussi devenir comme ils le désirent. Je suis le dénominateur de tous les temps. Je suis le Président de ce monde et de tous les Présidents quels qu'ils soient. Avec justice, je leur permets de se développer selon leur nature. Ceux qui veulent me résister s'en repentent et s'affligent. Les Rois de cette terre ne peuvent se mêler de mes affaires. Les livres sacrés sont entre les mains des étrangers (1).

Même quand les prophètes écrivent contre moi, qu'importe ! On a outrepassé leur limite et on a changé leur vérité. Chacun d'eux a essayé de détruire l'effort de son prédécesseur car chacun prétend qu'il a raison, mais le juste et le faux sont connus. Ils s'épuisent par des expériences et ils me calomnient. Ceux qui ne veulent pas écouter ma parole s'en repentent. Tous les dirigeants et tous ceux qui font régner l'ordre sont mes mandataires. Ceux qui deviennent mes vassaux, je les éveille et je les instruis. Ceux qui se conduisent avec moi selon ma doctrine jouissent du bonheur et de l'abondance.

*
* * *

Je donne la récompense et je punis d'après l'intelligence et la connaissance de chacun. De mes propres mains, j'ai séparé ce qui est sur la terre de ce qui est en-dessous. Je n'accepte pas l'approbation d'autrui. Au point de vue religieux, je n'empêche pas de faire le bien. Déjà le Soukh est sous mes ordres. Je confie les affaires aux gens qui me sont connus pour leur expérience. A mon gré, je donne à qui je veux, des récompenses et des cadeaux. A ceux en qui j'ai confiance et à mes confidents, j'apparais sous différentes formes. D'après le temps et les circonstances j'ôte et je donne.

Mon courroux est autant pour le riche que pour le pauvre, pour le malheureux et pour l'heureux. Personne ne peut m'interdire un acte, personne n'a ce pouvoir. Je donne la douleur et la souffrance à ceux qui veulent me résister.

Ceux qui me connaissent ne peuvent jamais mourir dans la tristesse. Je ne permets à personne de rester au monde plus longtemps que je ne l'ai décidé mais quand je le veux, je l'y envoie une seconde fois. Par la métempsychose, je les envoie même une troisième fois.

*
* *

Je révèle sans Livre. Bien qu'absent, je montre la voie du bien et la voie juste à mes disciples et à mes amis. Ce que j'enseigne est toujours adapté aux temps et aux circonstances. Dans l'Audela, ceux qui agissent contre ma volonté et mes ordres, je les poursuis.

L'homme ne connaît pas les profondeurs des choses et par erreur il perd ses droits. Tous les animaux de la terre et de l'eau, tous les oiseaux de l'air, tous les poissons sont sous mes ordres et sous ma domination.

Les trésors qui sont cachés dans les entrailles de la terre me sont connus. Je les donne à l'un ou à l'autre. J'opère les miracles et des actes extraordinaires en faveur de ceux qui me connaissent et qui m'acceptent. Être contre moi et parler contre moi provoque le malheur, mais eux ne connaissent pas ma somptuosité et la richesse que j'ai entre les mains. Le retard et la progression des révolutions du monde sont entre mes mains. C'est connu depuis une antiquité très reculée.

*
* *

Je ne donne mes droits à aucun autre, ni au Roi des quatre saisons, ni aux quatre Principaux. Dans les livres étrangers on voit quelquefois des choses conformes à ma science et à ma façon d'agir.

Je suis adversaire des Trois Choses (2) et je suis en courroux contre les Trois Noms (3). Ceux qui conservent mes secrets voient accomplir mes promesses. Ceux qui à cause de moi tombent dans le malheur, je les récompense dans un des autres mondes. Ceux qui m'acceptent sont ceints d'une corde (4) pour qu'ils se défendent si un profane dit quelque chose qui est contre mes doctrines.

Devant les étrangers ne dites pas mon nom, n'expliquez pas mes qualités, ne me louez pas. Peut-être que sans que vous le sachiez, ils commettent des erreurs.

*
* * *

Soyez hospitaliers à ma personne et à mon symbole parce que cela me rappellera à vous et vous rappellera ce que vous avez oublié de ma doctrine. Obéissez à tous ceux qui me servent et écoutez leurs ordres. Ils sont issus de moi, ils ont ma vocation et avec la science de l'invisible ils vous voient.

- (1) Ceux qui ne sont pas Yezidis
- (2) L'Islam, le Christianisme, le Judaïsme
- (3) Moïse, Jésus, Mohammed
- (4) Cette corde le sépare du monde extérieur

☪ Les chansons populaires ☪

Le Kurde chante toujours et partout et il danse souvent. Durant les fêtes familiales : les naissances, les circoncisions et surtout les mariages; lors des célébrations saisonnières : celles des pasteurs, lâchage des béliers, départs pour l'alpage, premiers agnelages ; celles des cultivateurs, grande fête annuelle, Nuroj, qui célèbre le renouveau de la nature au printemps... Toutes ces fêtes sont l'occasion de chansons et de danses (et d'agapes naturellement).

Durant les fêtes et durant le travail, dans le cours de la journée, pour toutes les occasions on trouve des chansons : chansons devant le rouet, chansons de moissonneurs, épithalames qui accompagnent la jeune épousée dans sa nouvelle demeure, ou chansons funéraires qui accompagnent le défunt dans son « dernier voyage », berceuses, lori. Les chansons kurdes sont innombrables.

LAYLA

Laylanê, Ô Laylanê ! Ô Laylanê !
Laylanê, Ô Laylanê ! Ta gorge est mon élixir !

Laylanê, comme ceci, comme cela ! Ô Laylanê !
Halhalê (1) parmi les maïs ! Ta gorge est mon élixir !

Tu es la coupe entre les mains des braves ! Ô Laylanê !
Tu es la coupe entre les mains des braves ! Ta gorge est mon
élixir !

Laylanê, pourquoi ? Pourquoi ? Ô Laylanê !
Halhalê parmi les blés ! Ta gorge est mon élixir !

Tu es la coupe entre les mains des princes ! Ô Laylanê !
Tu es la coupe entre les mains des princes ! Ta gorge est mon
élixir !

Trad. R. Lescot

(1) Interjection d'exultation

CHANT DE LA DÉLAISSÉE

Amie, amie, ô blanche !

Que fais-tu sur ce mont, toi qui, rousse et bien peignée
Abandonnes ta chevelure au vent ?
J'ai jeté ma bouche au foyer de ta gorge,
Mes lèvres ont glissé, elles sont tombées à la naissance
De deux seins où le lait n'est pas encore passé.

Amie, amie, ô blanche !

Ô village détruit de la haute montagne !
Patience et paix du cœur sans toi n'existent plus !
Nos cavaliers sont montés à cheval, dans le matin
Leur avant-garde atteint les monts Avdalaziz (1),
Leur arrière-garde est restée au pied du Qawqêb (1).

Puissé-je être un bouquet entre les bouquets
Et tomber entre les mains de mon bien-aimé !
Qu'il me respire et me place entre ses noires moustaches.
O mon aimé ! Laisse ma main. Les démons et les médissants
Et les calomniateurs sont nombreux dans notre village,
Ils souilleront ma réputation et la tienne.

Amie, amie, ô blanche !

La chaleur de l'été est tombée sur nous.
L'ardeur du jour a brûlé, a brûlé.
J'ai vu la troupe des jeunes gazelles,
Elles se sont rassemblées sur la plaine basse,
Et moi je suis restée vierge au foyer de mon père !
Le monde de la ruine s'est tourné vers ma tête
Après le détour de minuit,
Le bois du berceau, dans ma tête
Est devenu un lourd fardeau, un désir obsédant.

Amie, amie, ô blanche !

La chaleur de l'été est tombée sur nous
Elle est pareille à un brouillard brûlant.
J'ai vu la troupe des jeunes gazelles d'un an,
Elles têtaient leurs mères,
Mais je suis restée vierge au foyer de mon père.
Après le détour de minuit
Songeant au troupeau de gazelles
Je me lamente en laissant ma tête vaciller.

Trad. P. Rondot

(1) Au Kurdistan de Syrie (la Djézireh syrienne).

CHANT D'ENLÈVEMENT

Ô amie ! Maryam, ô amie !

Accoude-toi à ce talus,
Tourne le dos à ce vieillard,
Aborde un garçon de quatorze ans !
Au détour de minuit
Qu'il vienne, cavalier sur la parure de ta poitrine et de tes seins
Jusqu'à la pointe de l'aube
Qu'il te retourne d'un côté et de l'autre !

Ô amie ! Maryam, ô amie !

Ton père est un mécréant, ta mère est cruelle.
Lève-toi, pour que le vent des pâturages d'été et du haut pays
Frappe ta taille élancée,
Pour que les trois boucles rousses, bien peignées
Se répandent sur les pommettes éclatantes de ton visage,
Pour que tu deviennes la gazelle de la pointe du troupeau,
Pour que tu sois un pigeon bleu irisé
A la pointe du vol et sur le faite de la maison,
Pour que la cordelette dorée de Mandali
Fasse trois tours à ta ceinture.
Que le jour de la joie et des noces,
Tu tombes entre les mains de jeunes étrangers,
C'est le vœu de ton cœur,
Mais ce n'est pas celui du mien.
Allons ! donne-moi donc la main !
Nous nous jetterons dans les fossés et les canaux
Pour gagner Damas la ville bénie
Nous échapperons aux ragots et aux bavardages.
Oui, c'est le souci de mon esprit.

Pendant la quarantaine la plus froide de l'hiver
La neige demeure sur le seuil de la maison de mon père.
Ô cœur, maison détruite ! Demeure ici.
Lève-toi, Maryam, lève-toi !
Dans la maison de ton père sont réunis
Des hommes jeunes et des adolescents
Ils font circuler des tasses de café sucré
Et boivent des tasses de sirop.

Où es-tu ? Donne-moi la main.
Nous tournerons le dos au monde
Nous irons vers la Qibla.
A la fin, la mort, maison détruite ! viendra sur nous deux
Fille, si tu ne viens pas
Mes péchés et ceux de ma mère et ceux de mon père
Se poseront sur ta nuque
Jusqu'au grand jour de la balance.

Amie, amie ! j'ai vu
Notre visage comme un soleil se lever de ce côté.
J'ai vu la lumière illuminer
Le faite de la citadelle de Mardine des quatre côtés.
Puisse le Dieu grand
Comblé mon désir et celui de Maryam qui est à moi,
Légitimement sur sa poitrine et sur son sein.

Trad. P. Rondot

DE TOUT MON CŒUR

Si l'éclat des étoiles avait un sens,
Si je pouvais lui donner un sens,
Tu n'aurais qu'à regarder les étoiles la nuit
Pour savoir combien je t'aime.

Si le murmure du vent avait un sens,
Si je pouvais lui donner un sens,
Tu n'aurais qu'à écouter le vent la nuit
Pour savoir combien je t'aime.

Si le clapotis de la pluie avait un sens,
Si je pouvais lui donner un sens,
Tu n'aurais qu'à écouter la pluie tomber
Pour savoir combien je t'aime.

Mais si tu m'aimais vraiment autant que je t'aime,
Tu n'aurais pas besoin de l'éclat des étoiles,
Du murmure du vent, du clapotis de l'eau
Pour savoir combien je t'aime.

Car chaque battement de ton cœur
serait un battement du mien,
Chacune de tes respirations
serait aussi ma respiration,
Chaque clignement de tes yeux
serait un clignement des miens
Et chacun de tes soupirs
serait aussi mon soupir.

∞ CHANTS D'AUTOMNE ∞

Ces chants sont fréquents dans le folklore kurde. Ils débutent par un rappel du paysage d'automne et se poursuivent dans un cadre mélancolique : approche de l'hiver, départ du pâturage d'été, moment des adieux...

LA JEUNE FILLE

Voici l'automne et je ne suis pas prête pour l'hiver.
Les hauts sommets sont couverts de nuages
Les basses plaines demandent à être arrosées par la pluie.
Que ne puis-je être la compagne de mon ami à la taille svelte
Depuis Tarbaka Chekha jusqu'à Dariyan.
Voici l'automne et je ne suis pas prête pour l'hiver.
Les cimes sont couvertes, les nuages masquent le pic de Dêrabun.
Ami, pauvre ami, malheureux ami, pourquoi n'as-tu rien dit
durant le campement d'été ?
Aujourd'hui l'automne est venu, voici le moment des adieux, les
tentes vont se disperser.
Je suis choyée mais je ne sais plus pour qui faire la coquette,
Je reste debout au sommet de la montagne, je hurle comme une
louve,
Je tends les mains vers Dieu.
Le méchant a frappé du bâton mes poignets ornés de bracelets
d'or (1),
Je ne sais plus pour qui nouer ce lourd turban noir.
Si mon bien-aimé était venu du haut pays il me faudrait lui
envoyer un heureux message.
Mon cœur est triste, il est plein de mélancolie.
Des cavaliers de la maison de mon père sont sortis en groupe,
Ils laissent flotter les rênes jusque sur leurs bottes.

(1) Ce vers doit être pris au sens figuré la jeune fille se plaint non de la brutalité de son amoureux mais de la manière dont il l'a abandonnée

LE JEUNE HOMME

Ah ! Si je pouvais être le maître de cette maison, la maison de ma
belle aux yeux noirs, aux boucles fines, la bonne ménagère !
J'admire la grâce de ce vallon. Les peupliers et leurs rejets agitent
leurs cimes, les troncs frémissent.

Hélas ! Hélas ! Que meurent les garçons aux belles boucles !
Les jolies femmes ne sont pas pour eux,
Elles dorment contre la poitrine de vieillards dégoûtants et chas-
sieux, de vieillards chenus.

Le cri d'alarme a retenti dans les maisons.
Il y a deux Émirs et deux Aghas de clans différents (1)
Mamakê, que ne suis-je un esclave mis en vente par le courtier à
l'entrée du souk : ces khazan (2) coûtent cher !
Je regarde cette ville : la ville est grande à mes yeux.
Ses murailles sont hautes et son porche de fer
Si tu demandes où est la clef des seins jumeaux : serrure et clef
sont dans ma main.

Trad. R. Lescot

(1) Ce vers renferme sans doute une allusion à une guerre de tribus

(2) Bijoux d'or en forme de fleur que les femmes portent à la narine. (Le jeune homme demande à être vendu comme esclave de façon à pouvoir en offrir un à sa bien-aimée avec l'argent qu'il pourrait ainsi se procurer)

L'HYMNE DES PESHMARGA (1)

Nous sommes les intrépides partisans,
Les héros de la nation
Et des lions le jour de l'épreuve !

Pour l'indépendance du Kurdistan,
Nous sacrifions nos biens et nos vies !

Si l'ennemi impie met les pieds sur notre terre,
Nous transformons en brasier les arbres, les pierres et le sol,
Nous l'écrasons promptement
Et nous les chassons de notre pays
Pour former le Grand Kurdistan !

Beaucoup d'ambitieux ont tenté d'exterminer notre peuple
De labourer la terre du Kurdistan avec leurs bombes et leurs
armes
Mais ils sont tombés dans nos montagnes !

Nous sommes un exemple pour les générations futures
Et notre pays est la tombe des agresseurs !

(1) Peshmarga est le nom que se donnent les partisans kurdes qui luttent dans les montagnes du Kurdistan, pour la reconnaissance de leurs droits à l'autonomie administrative et culturelle.

B – LA LITTÉRATURE ORALE DES PROFESSIONNELS

Elle a longtemps constitué pour les tribus l'essentiel de ce qu'on pourrait appeler leur « vie culturelle ». Elle jouit encore d'un grand attrait et constitue un spectacle très apprécié. Il existe deux catégories de professionnels :

– les tchirokbêj (conteurs) narrent de longs récits qui peuvent durer plusieurs heures, généralement en prose mais contenant fréquemment des passages versifiés qui sont souvent psalmodiés. A l'heure actuelle, ces conteurs sont le plus souvent des personnes âgées qui exercent un autre métier pour pouvoir subsister.

– les dangbêj (chanteurs) ont une mémoire fabuleuse qui leur permet de réciter de longs poèmes entrecoupés de chants, de lamentations, de récits en prose. Comme les conteurs, ils sont totalement illettrés. Ils étaient formés dans des écoles entretenues soit par les seigneurs féodaux qui gouvernaient les États Kurdes, soit par des « agha suprêmes » (chefs de confédérations tribales). Ces écoles ont toutes cessé d'exister et, comme les tchirokbêj, les dangbêj sont sur le point de disparaître. Chaque fois que l'un d'eux meurt, il emporte avec lui une partie de l'héritage culturel des Kurdes.

Les œuvres que récitent les professionnels sont, nous l'avons dit, fort longues. Des extraits auraient été peu significatifs. Seul le premier texte que nous présentons est une partie (le début) d'un long poème. Pour les autres textes, nous avons choisi les plus courtes parmi les multiples versions existantes. On pourra ainsi s'en faire une idée plus précise qu'à travers des extraits.

LA NAISSANCE DE MAMÊ ALAN

Mamê Alan est une épopée nationale que le poète Ahmadê Khani a mise en vers classiques au XVII^e siècle. Il existe plusieurs versions de cette épopée : nous donnons le début de celle qui a été recueillie et traduite par Roger Lescot et qui compte près de quatre mille vers. Il faut relever que le dernier paragraphe du passage cité est en prose.

La Cité d'Occident est immense et merveilleuse,
Elle est sise sur sept montagnes.
Elle compte trois cent soixante-six portes.
De chaque porte dépendent trois cent soixante-six provinces.
Chaque province comprend trois cent soixante-six cantons,
Et tout le pays est tenu par Ali Beg, Amar Beg et Amas Beg, les
trois frères.
Ils possèdent des écuries pleines de juments du Nadjd, des trains
de chameaux, des troupeaux de brebis.
Il faut quarante-cinq chevaux de bât pour porter les clefs de leurs
coffres d'or.
Ils possèdent des richesses et des trésors inestimables.
Ils possèdent souks et bazars.

Un jour, vint la Fête des Sacrifices. Les neveux faisaient visite à
leurs oncles paternels.
Et maternels.

Ali Beg, Amar Beg et Almas Beg sortirent sur leur balcon.
Ils se regardèrent les uns les autres, et se mirent à pleurer.
Ils disaient : « Nous sommes trois frères,
Nous avons soixante ans, bientôt soixante-cinq,
Le Seigneur nous a donné des biens sans nombre,
Mais nous restons privés de descendance et de postérité.
Un jour, nous poserons nos têtes au royaume de la Miséricorde,
dans la terre du tombeau.
Le Seigneur a créé la mort pour nous, pauvres pécheurs.
Nos richesses sont considérables, elles resteront à nos héritiers ».

Les trois frères se levèrent et marchèrent.
Ils se dirigèrent vers leurs palais, leurs logis somptueux.
Ils ouvrirent la porte des trésors merveilleux
Et répandirent l'argent en haut des rues, en bas des passages,
A l'intention des pauvres et des besogneux.
Ils égorgèrent des offrandes et des victimes,
Pour les malheureux et les orphelins.
Puis ils gagnèrent le quartier des Qoraychites,
Et demandèrent la fille de l'Émir pour Ali Beg, suivant l'usage
des compagnons,
Pour dot, ils donnèrent douze piastres et demi.
Au bout de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes,
Le Seigneur fit naître un enfant à cette femme, et répandit sur
son visage trois gouttes de lumière.
Ce fut, dans la ville d'Occident, comme un jour de Jugement,
lorsque (toutes) les créatures se dresseront sur pied.
Les mollahs escaladèrent les minarets,
Les cires et les lampes brillèrent dans les mosquées.
Les mollahs récitaient takbirs (1) et prières.
Leur voix était pareille à celle de la mésange et du rossignol.

Un jour qu'Ali Beg tenait conseil, ses courtisans lui dirent : « Donnons un nom à ton fils. » Il répondit : « Compères, je ne puis, il a un vieil aïeul, avant de voir ce dernier, je ne saurais donner le nom à l'enfant ». Le conseil continua. Les uns disaient : « Nous l'appellerons Arif ». Les autres : « Non, par Dieu, Amar ». D'autres : « Non, par Dieu, Falamarz ! » D'autres : « Non, vraiment, Wisef ! » D'autres, enfin : « Non, en vérité, Brahim ! » Soudain, il virent entrer un vieillard :

- Salut, vaste assemblée !
- Salut, cher vieillard !
- Que voulez-vous à cet enfant ? Appelez-le Mamê Alan, neveu du Chaykh des Qoraychites, neveu de Amar Beg et d'Almas Beg, sultans des Kurdes !

Et soudain, le vieillard disparut, l'enfant garda pour nom Mamê Alan.

(1) Louanges

CHAYKH SOLIMAN AUX-PIEDS-ORNÉS-DE-GRELOTS

On raconte qu'il y avait autrefois, dans la tribu des Zibari, un homme qui était vraiment très bien. Il s'appelait Soliman. Son occupation habituelle était le vol, le pillage. Un jour, à Akkra (1), il accomplit un larcin d'envergure. L'évidence était contre lui et le gouvernement l'arrêta. En utilisant tous les moyens en son pouvoir, il s'évada de prison et se mit à réfléchir : « Bon, je vais aller à Bagdad, je m'installerai quelque temps près du Marqad Khawsi (2), j'y ferai pénitence et ainsi j'en retirerai de la considération. Si par la suite je commets un vol, personne ne me soupçonnera ».

Il se leva, revêtit des vêtements de derviche, mit sur son épaule un tambourin et une écuelle et prit le chemin de Bagdad. Il se dirigea vers le tombeau du célèbre Chaykh Abd al-Qadir al-Gaylani, qu'on appelle Khawsi à Bagdad. Là, il s'installa. Il s'adonna à la piété. Il vivait nuit et jour dans un coin de la Mosquée, il n'en sortait guère. Les gens qui venaient visiter la ziyarat (3) de Khawsi l'honoraient fort. Ils lui demandaient :

- Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Soliman, le derviche, répondait-il, l'esclave de Dieu.

- Mais non, Dieu me pardonne ! Que nous dis-tu ? disaient les gens. Tu es la couronne de notre tête à tous !

Les gens ajoutaient :

- Nous espérons bien que de temps en temps vous nous honorez de votre visite pour que tout le monde puisse jouir de Votre Haute et Illustre Présence, Maître de Gloire et de Bénédiction !

Et lui répondait :

- Misérable pécheur, je suis bien indigne de cela ! D'ailleurs, il y a un autre motif qui m'interdit de sortir !

- Lequel donc ?

– Voici ! Sur tous les chemins, il y a une multitude de fourmis. Par Dieu, je crains de fouler du pied ces pauvres créatures et qu'elles en meurent. J'en serais ainsi coupable !

Et les gens l'estimaient davantage et disaient :

– Même au temps du Khawsi en personne, on n'a pas vu une telle justice, une telle conduite.

Ils ajoutaient :

– Qu'à cela ne tienne ! Nous te porterons sur le dos et il faudra bien que tu nous fasses l'honneur de venir chez nous !

Et lui de répondre :

– Je n'accepte jamais d'être porté sur le dos de quelqu'un. Mais pour vous faire plaisir, je pourrais venir d'une autre manière. Apportez-moi deux grelots que je coudrai à la pointe de mes souliers afin qu'au bruit les fourmis s'enfuient et ainsi mon pied ne les touchera pas.

Et tous de s'exclamer :

– Gloire à Dieu ! Quelle pensée profonde !

Et ils l'appréciaient davantage.

Enfin, il cousit les grelots à ses souliers et chaque jour l'un des grands de Bagdad l'invitait et le recevait royalement. Il acquit ainsi une grande renommée dans la ville de Bagdad sous le nom devenu célèbre de Chaykh Soliman aux-pieds-ornés-de-grelots ! Il trouva aussi de nombreux disciples et de compagnons.

Lorsqu'il vit que tous les habitants l'honoraient et que personne ne pouvait plus le soupçonner de mal, il dit à quelques personnalités importantes :

– Je voudrais que vous me construisiez une maison hors de la ville. Je m'installerai là avec quelques derviches pauvres et nous y servirons Dieu. En ville il y a du bruit, le cœur de l'homme est distrait et l'on ne peut se livrer à l'exercice du zikr (4) de Dieu.

– Sur nos yeux et sur nos têtes ! Tout ordre que son Éminence le Chaykh voudra bien nous donner nous sommes, corps et biens, prêts à l'exécuter !

On lui bâtit donc une grande maison. Il s'y installa avec quelques derviches qu'il aimait et par tous les moyens dont il disposait, il amena les derviches à sa façon de voir.

Un jour, sous prétexte de le visiter, ils vinrent au tombeau de Khawsi et y passèrent la nuit. Ils creusèrent sous le mur où se trouvait le trésor du sanctuaire et en retirèrent environ un million de livres, tant en or qu'en pierres précieuses. Ils y restèrent deux jours de plus, puis ils rentrèrent chez eux. Chaykh Soliman et trois ou quatre derviches prirent pour eux-mêmes une bonne quantité d'or et de pierres précieuses et ils dirent aux autres derviches :

– Prenez vous aussi votre part et tout ce que nous ne pouvons pas emporter, enfouissons-le dans un endroit éloigné. Dans quelques années nous reviendrons sous d'autres habits et une autre apparence, nous le retirerons puis nous partirons. Et maintenant, ajouta-t-il, dispersons-nous. Que chacun retourne en son pays sinon nous serons certainement découverts et nous ne pourrions pas échapper aux mains des autorités.

Ils partirent donc et se dispersèrent.

Quelques jours plus tard le préposé et les sacristains du sanctuaire eurent vent de l'affaire et avertirent le gouvernement. Mais sans profit car personne ne savait où les derviches étaient allés. Comme des loups chacun avait regagné sa montagne et s'était réfugié en quelque trou.

Le Chaykh Soliman revint dans sa patrie et s'y installa. Il fit pénitence. Il acheta des terrains, des brebis, du bétail et devint un homme riche.

Aujourd'hui encore sa famille demeure au pays de Zibar dans le village de Périss. Elle est encore riche et le chef de famille s'appelle Mollah Hadji. Mais à cette époque l'influence du gouvernement était nulle au Kurdistan et personne n'était capable de reprendre ses biens des mains des Kurdes. Ce qui était parti était bien parti.

Par la suite, les gens disaient à Chaykh Soliman :

– Malédiction ! C'est là un grand péché que tu as commis et le Khawsi de Bagdad pourrait bien te punir !

Lui répondait :

– Pas du tout ! J'ai fait une bonne œuvre, étant donné que les richesses sont nécessaires aux vivants et que les morts n'en n'ont que faire. Si ce sanctuaire est authentique, le Khawsi ne me fera aucun mal puisque c'est grâce à ses richesses que j'ai renoncé au vol. Mais s'il est faux, il est bien incapable de me nuire. Ainsi donc je n'ai rien à craindre !

Trad. B. Nikitine

(1) Ville du Kurdistan d'Irak.

(2) Mausolée du fondateur de la confrérie gaylani.

(3) Lieu de pèlerinage.

(4) Action de prononcer solennellement et en chœur les noms et les attributs de Dieu.

LE VIZIR INTELLIGENT

Un jeune orphelin quitta son petit village et se dirigea vers la ville du Souverain de son pays. Parvenu à la ville, il se rendit directement devant la porte du palais du Souverain pour lui demander à manger. Le Souverain lui-même le vit, l'examina attentivement et s'aperçut que c'était un garçon capable. Il l'appela et lui dit :

– Mon fils, viens, apporte-moi cette marmite-là !

Le gars lui répliqua :

– Je ne t'apporterai pas cette marmite, mais je veux que tu me la donnes !

Le Prince lui répéta plusieurs fois : « Mon fils, apporte-moi la marmite ». Et chaque fois, le gars répondait : « Je veux que tu me la donnes ! ».

Finalement, le Roi ordonna à ses soldats d'expulser le gamin de ces lieux et de le laisser aller dans un endroit éloigné, à condition qu'il sorte de la ville. Les soldats le lâchèrent, le gars s'enfuit à travers la ville et s'y cacha plusieurs jours.

Puis il s'assagit et se mit à réfléchir sur ce qu'il pourrait faire... Une idée lui vint. Il se ferait le chef des gars de la ville ! Les gars se réunirent, il leur raconta certaines choses et ils furent tout réjouis. C'est ainsi que l'orphelin imposa sa souveraineté sur la jeunesse et, tout comme le gouvernement du Roi, il exigeait d'eux respect et tribut à chaque nouvelle lune. Par la suite, quelques jeunes ne versèrent plus le tribut. Pour eux il dressa donc une potence et dit :

– Quiconque ne paiera pas son tribut, je le pendrai, je l'accrocherai à cette corde, là sur ce trépid !

Vint la fin de la lune. Tout le monde paya son tribut, sauf un seul qui ne s'en acquitta pas. L'Enfant-Roi le fit appeler et lui dit :

– Pourquoi n'as-tu pas payé le tribut ?

Le gars répondit :

– Je ne le paierai pas !

L'Enfant-Roi dit à tous les gars :

– Mes enfants, attrapez-le moi, mettez-lui la corde au cou et qu'on le pend !

D'eux-mêmes, les jeunes gens n'auraient pas agi sans son ordre. Mais ils lui passèrent la corde au cou et serrèrent ; le gars s'agita quelque temps mais en vain. Finalement le malheureux mourut.

Ceux qui avaient élevé le garçon vinrent et demandèrent aux jeunes gens : « Qui a tué notre enfant ? » Ils répondirent : « Votre enfant, c'est le Roi qui l'a tué ! » Les soldats arrivèrent à leur tour, firent leur enquête, se saisirent de l'Enfant-Roi et le livrèrent aux mains de leur Souverain à qui ils racontèrent toute l'histoire.

– Coupe-lui la tête, dit le Souverain au bourreau, avant qu'il ne nous joue quelque autre tour. Alors le garçon dit :

– J'ai quelque chose à déclarer.

– Qu'est-ce que tu as à dire ? répliqua le Roi.

– Voici. Si tu as réclamé à un individu, une fois, deux fois, trois fois le tribut et s'il refuse de payer, est-ce que tu ne vas pas le mettre à mort ?

– Si fait, dit le Roi.

– Eh bien moi qui étais le Souverain des jeunes gens, je leur réclamais le tribut. L'un d'eux s'est révolté contre moi et ne m'a pas payé. Alors je l'ai pendu !

Le Roi réfléchit longuement et voyant que le jeune gars était avisé, il renonça à le tuer et lui dit :

– Tu seras mon palefrenier.

– J'accepte bien volontiers, répondit le jeune homme.

Dès lors il donnait continuellement du fourrage au cheval du Roi, l'étrillait, lui faisait sa litière.

Mais le Roi avait deux vizirs et tous deux étaient vexés à cause du jeune homme et souhaitaient en être débarrassés le plus tôt possible, avant que le malheur ne tombât sur leur tête, car le jeune homme était intelligent et le Roi l'aimait.

Le vizir de droite dit donc à sa fille :

– Je voudrais que cette nuit tu ailles chez le palefrenier du Roi, que tu lui portes un bon repas et que tu lui dises : « Si tu tues le cheval du Roi, je t'épouserai », et qu'il mange le repas.

La jeune fille prit le repas et partit. Elle passa chez le palefrenier. C'était une salle obscure et sombre, sans éclairage. La fille salua le jeune homme, déposa le repas devant lui et dit :

– Je t'ai apporté ce bon repas pour que tu le manges.

Le gars mit la main au plat et mangea. Lorsqu'il eut terminé, la fille lui dit :

– Je suis venue chez toi pour une affaire. Je voudrais que tu égorges ce cheval, afin que je t'épouse.

Le jeune homme réfléchit un bon moment, puis il dit :

– Si le Roi me dit : « C'est par faim que tu as égorgé le cheval ? » Je n'ai pas faim. S'il me dit : « C'est par manque que tu l'as égorgé ? » Il y a de tout et l'argent est abondant. De plus le Roi pourrait m'en apporter un autre. Non, par Dieu, je ne ferai pas cela !

La jeune fille eut beau faire, le jeune homme ne consentit point. Finalement, elle retourna chez son père et lui raconta ce qui s'était passé. Le vizir vit donc que c'était inutile et il en fit part au vizir de gauche.

Celui-ci envoya donc sa fille et, une fois encore, le jeune homme n'égorgea pas le cheval.

De nouveau, le vizir de droite envoya sa fille. Cette fois, le gars agacé consentit. Il égorga le cheval et sur-le-champ épousa la fille. Le lendemain, le Roi eut vent de l'affaire. Il convoqua le gars et lui dit : « Pourquoi as-tu égorgé mon cheval ? Je vais te couper la tête ! »

Le jeune homme raconta au Roi ce qui lui était arrivé et dit :

– La troisième fois, je ne me suis plus contenu, j'ai égorgé le cheval et épousé la fille sur-le-champ !

Le Roi réfléchit un court instant, envoya chercher ses deux ministres, leur coupa la tête et fit du jeune homme son ministre de droite. Il désigna quelqu'un d'autre comme son vizir de gauche.

Un jour, le Roi et ses deux ministres se promenaient de nuit à travers la ville. Ils allèrent à la maison d'une jeune demoiselle d'une grande famille très jolie et noble. Car depuis longtemps déjà la jeune fille avait envoyé une invitation au Roi et à ses deux ministres. Le Roi et ses deux vizirs passaient devant la maison de la demoiselle et alors le Roi entra d'abord chez elle ; il vit alors la demoiselle assise derrière le rideau, une grande marmite posée au milieu et dedans, un agneau farci et doré. La jeune fille dit au Roi : « Veuillez souper ». Le Roi s'assit, mangea, dit quelques mots à la demoiselle, lui demanda congé et se retira, afin que les vizirs puissent se mettre à table. Le Roi envoya d'abord son vizir de gauche. C'était un ministre très sot. Il arriva, salua la fille, s'assit tout de suite, s'empara du repas, dévora tout l'agneau et retourna chez le Roi.

Alors, ce fut au tour du vizir de droite d'entrer dans la chambre de la demoiselle. Il la vit derrière le rideau, la salua, lui demanda de ses nouvelles et attendit. La jeune fille lui dit alors : « Veuillez souper ». On lui apporta à lui aussi un agneau farci. Le vizir s'assit, prit la tête qu'il coupa ; il trancha de même les quatre pattes, mit le tout derrière la marmite et soupa. Après qu'il eût mangé, la fille lui dit : « Je te prie de ne pas partir », car

elle avait vu ce qu'avait fait le vizir. Finalement, elle lui dit : « Je t'en prie, viens toi aussi derrière le rideau ».

Le vizir passa de l'autre côté et vit une magnifique jeune fille assise sur son trône. Aussitôt, le vizir alla s'asseoir près d'elle. Ils rirent et plaisantèrent ensemble. Ils restèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'ils aient terminé ce qu'ils avaient à faire. Car la jeune fille avait vu ce qu'avait fait le vizir et savait ce que cela signifiait, à savoir : « Qu'on lui coupe la tête, qu'on lui coupe les jambes, il ne dirait jamais à personne les secrets de son cœur ! » Après avoir ainsi reposé son cœur chez la jeune fille, le vizir prit congé d'elle et retourna chez le Roi.

Le Roi s'était beaucoup ennuyé, car il l'avait longtemps attendu. Il l'interrogea donc et lui dit :

– Je suis allé chez la fille, j'y suis resté un moment, puis je suis sorti. Le vizir de gauche y est allé aussi et a fait de même. Toi, tu y es allé et tu y es resté un temps infiniment long. Dis-moi la vérité. Qu'est-ce que tu y as fait ?

– Mais rien, répliqua le vizir. Ce que vous avez fait, moi aussi je l'ai fait et rien d'autre !

Le Roi eut beau faire pour que son vizir lui dise la vérité, le vizir ne dit rien. Alors le Roi l'abandonna et l'expulsa de la ville.

Un temps passa de la sorte. Puis le Roi réclama le retour de son vizir révoqué, afin de savoir ce qu'il avait fait en cette fameuse nuit. Et le Roi se disait : « Je ne sais où il est parti, mais j'ai un moyen de le savoir ». Il dit à ses soldats : « Allez me chercher des rameaux de saule ». Ils en apportèrent par charges entières et se mirent à couper chaque rameau aux deux extrémités, si bien qu'on ne distinguait plus la tête de l'autre bout. Il dit aux soldats :

– Distribuez ces rameaux aux gens et dites-leur que celui qui est capable de montrer au Roi la tête du rameau et son autre bout en recevra une grande récompense.

Tous les gens examinèrent ces rameaux, mais personne ne pouvait distinguer la tête de la queue.

Le vizir que le Roi avait congédié, ce jeune homme intelligent, était allé chez un brave homme et s'y était installé. Les soldats avaient donné aussi un rameau au propriétaire de la maison et, revenu chez lui, notre homme avait examiné le rameau, mais n'avait rien distingué. Le vizir caché lui dit alors :

– Qu'est ce que tu examines donc ?

L'autre lui raconta de quoi il s'agissait. Le gars lui dit donc :

– Va me chercher un baquet plein d'eau : ce n'est pas difficile.

L'homme apporta un baquet d'eau qu'il déposa devant. Le vizir jeta le rameau dans l'eau. Un bout alla vers le fond, l'autre

resta à la surface.

– Le bout qui va vers le fond, c'est le pied ; le côté qui est à la surface, c'est la tête. Va dire cela au Roi et recevoir ton cadeau.

L'homme alla chez le Roi et vit que personne encore n'avait pu distinguer la tête de l'autre bout des rameaux. Il demanda un baquet et manifesta son art. Le Roi reconnut aussitôt que c'était là affaire de son vizir. Il dit au bonhomme :

– Dis-moi la vérité. Qui t'a appris cela ?

L'homme avoua :

– Il y a quelque temps, un type s'est échappé du gouvernement et réfugié chez moi. C'est lui qui m'a appris cela.

Sur l'ordre du Roi, l'homme alla quérir le vizir, reçut son cadeau et rentra chez lui.

Le Roi dit alors au vizir :

– Je veux que tu me dises la vérité. Qu'as-tu fait chez la fille, cette fameuse nuit ?

Le vizir n'avoua pas. Le Roi le pressait, mais le vizir ne faisait que répéter : « Je n'ai rien fait, j'ai soupé et suis revenu chez toi ». Voyant que tout était inutile, le Roi ordonna à son bourreau de pendre son vizir le lendemain aux yeux de tout le peuple. Le lendemain, le Roi maintint sa décision. Il interrogea une fois encore le jeune homme qui, une fois de plus, répondit : « Je n'ai rien fait ! »

On dressa la potence, on y introduisit la corde et on amena le vizir devant pour le pendre aux yeux du peuple, car les gens s'étaient rassemblés autour de la potence.

Soudain, la jeune fille sortit du milieu de la foule, s'approcha du vizir, se tint près de lui et jeta une grenade sur le sol. Les grains de la grenade s'éparpillèrent sur le sol. Le jeune homme en comprit la signification, à savoir que s'il avoue au Roi ce qu'il a fait chez la fille en cette fameuse nuit, elle ne se fâchera pas. Alors le gars se tourna vers le Roi et demanda l'autorisation de parler. Le Roi ordonna de retirer la corde de son cou. Le jeune homme s'approcha du Roi et lui avoua tout. Le Roi s'en réjouit fort. Il pardonna au jeune homme et de nouveau, il l'institua son vizir de droite.

SIYAHMAD ET SHAMSI

Ce conte, connu aussi sous le nom de Siyaband u Khadjê, est très populaire. On en possède au moins douze versions. Celle qui suit est la plus concise.

*
* * *

Du temps de Timour Pacha Milli qui était iskanbachi (1), chargé d'accompagner les familles de sa tribu quand elles quittaient en été le désert pour se rendre aux pâturages de Bingöl, parut un jeune homme de la tribu des Silivan de Diyarbekir, plein d'esprit, joli garçon et brave, mais sans profession et sans fortune ; son nom était Siyahmad. Ce jeune homme arriva et entra au service de Timour Pacha Milli où il resta quelque temps. Le pacha avait une belle fille de seize à dix-sept ans du nom de Shamsi. Elle était très belle et réunissait toutes les qualités d'une jeune beauté. Siyahmad Silivi et Shamsi fille du Pacha Timour Milli, se plurent réciproquement et s'éprirent l'un de l'autre. Leur amour allait croissant de jour en jour. Siyahmad comprenait bien que Timour Pacha ne lui donnerait jamais sa fille de son propre gré, car il n'était qu'un simple Kurde et son domestique, tandis que Timour était en même temps iskanbachi et Pacha. Cependant, le feu de leur amour ne s'éteignait pas. Siyahmad dit un jour à Shamsi :

– Jusqu'à quand souffrirons-nous de notre malheureux amour ? Nous n'aurons jamais l'esprit en repos. Il faut que je t'enlève. De cette manière, ou nous nous sauverons ou bien ceux qui se mettront à notre poursuite nous tueront. Ainsi finira notre amour.

Bref, Siyahmad et Shamsi étaient d'accord et n'attendaient que le moment favorable pour fuir. Arriva l'époque où Timour Pacha devait lever le camp. On charge les bagages et l'on quitte les pâturages de Bingöl pour retourner dans le désert. Siyahmad et Shamsi montent tous les deux à cheval et restent à l'arrière-garde des bagages, et ils réussissent ainsi à s'enfuir dans la direction de Mush en prenant le chemin du Khelat. Timour Pacha étant arrivé au gîte avec son camp, à la nuit tombante, on s'aperçoit de l'absence de Shamsi et de Siyahmad Silivi. Tout le monde se met à crier que les deux personnes manquaient. Timour Pacha désigne aussitôt cinq cents cavaliers et les envoie en arrière, sur les traces laissées par les bêtes de somme. Les cavaliers courent toute la nuit et arrivent à la pointe du jour à Bingöl. Ils s'informent de côté et d'autre. A la fin, un vieillard resté en arrière leur apprend qu'il a vu Siyahmad et Shamsi rester à l'arrière-garde, puis, tenant chacun une lance à la main, prendre ensuite le chemin du Khelat à une vitesse extrême. Les cavaliers ayant reçu cette information lancèrent leurs chevaux pour atteindre les fuyards.

Que devenaient cependant Siyahmad et Shamsi ? Ils galopèrent toute la nuit et le lendemain encore ils firent vingt heures de chemin et arrivèrent au pied de la montagne Khelat, à l'endroit appelé Sipan. Là ils se jugèrent en sécurité et descendirent de cheval près de la montagne. Sur ces entrefaites, par la volonté de Dieu, plusieurs cerfs vinrent devant eux. Siyahmad décharge son fusil sur un cerf et le blesse, mais l'animal ne tombe pas et s'enfuit. Siyahmad met aussitôt son fusil à l'épaule et court sur la piste de l'animal blessé qui se jette sur un rocher escarpé suspendu au-dessus d'un précipice profond, chancelle et s'abat. Siyahmad l'atteint et tire son couteau pour l'achever. Le cerf en se débattant donna un coup de corne à Siyahmad et le fit rouler du haut du rocher. Au pied de ce rocher, il y avait un arbre desséché dont le sommet formait une pointe aiguë. En tombant sa poitrine porta juste sur cet arbre dont la cime tranchante lui perça le corps de part en part et il mourut à l'instant même. Shamsi ignorant son sort resta quelque temps près des chevaux mais, voyant que Siyahmad tardait à venir, elle suivit ses traces, trouva le cerf mort, puis du haut du rocher elle jeta un coup d'œil au fond du précipice et aperçut Siyahmad sur le sommet de l'arbre. Elle crut d'abord qu'il n'avait aucun mal et l'appela par son nom deux ou trois fois : « Siyahmad ! Siyahmad ! » Elle ne tarda pas à comprendre qu'il était mort. Shamsi se mit à pleurer et à se désespérer. Ensuite, elle se précipita du haut du rocher sur le corps de

Siyahmad et périt également.

Les cavaliers qui étaient à leur poursuite arrivèrent au lieu où étaient leurs chevaux. Bientôt ils trouvèrent les corps de ces malheureux. Shamsi pouvait encore parler, elle raconta tout et, deux ou trois heures après, elle expira.

Ils furent tous les deux enterrés dans le même lieu qui encore aujourd'hui est un lieu de pèlerinage. La sœur de Siyahmad composa en leur honneur plusieurs chansons qu'on chante encore aujourd'hui. Les Kurdes dans leurs réunions se plaisent à raconter cette histoire et à chanter des couplets qui sont si touchants qu'ils font pleurer même les hommes sur la fin tragique des amants infortunés.

Trad. A. Jaba

(1) Chef de village

ISA DELA

Le personnage de Isa Dela, originaire de la ville de Amadiya, dans le Kurdistan d'Irak, est très connu dans le folklore kurde. C'est un homme plein de sagesse dont le comportement et les paroles paraissent étranges, mais prennent ensuite un sens nouveau et pertinent.

Le texte qui suit est une partie d'un long récit.

*
* *
*

Le temps passa. Isa avait grandi et le voilà bientôt adulte.

Un jour, le prince lui dit :

– Isa, voici une lettre. Tu dois la porter du côté de Zibar. C'est une lettre secrète. Remets-la à l'agha un tel et apporte-moi la réponse. Va maintenant et fais ce que je te dis.

On raconte que Isa avait mis la lettre dans son sac, pris son bâton, mis ses chaussures et qu'il était parti en direction de Zibar. Il traversa le village de Shivahalwa et vit un vieillard qui montait péniblement un chemin escarpé. Sa barbe était longue. Le vieillard se rangea du côté de la rivière Sopna pour laisser le passage à Isa et le salua :

– Passe, mon fils. Tu es fort, tu es jeune.

– Pas du tout. Je ne ferai pas écran. Pas du tout. Tu dois passer devant moi et je resterai derrière toi, répondit Isa en le saluant.

- Ne fais pas cela, dit le vieillard.

- Sur ta tête, je ne passerai pas.

Le Soufi marcha alors devant et ils arrivèrent ainsi au village de Ribishi, en terrain plat.

- Comment t'appelles-tu ? demanda Isa.

- Je m'appelle Mistafa, répondit le vieillard. Et quel est ton nom ?

- Je m'appelle Isa. Et il ajouta : Écoute, Mistafa, ou tu montes sur mon dos, ou je monte sur le tien.

- Mais mon fils, dit Mistafa, par Dieu, je ne suis pas capable de te porter, et je ne monterai pas non plus sur ton dos.

- Bon, marchons alors, dit Isa.

Ils allèrent au village de Darka Fatê. On creusait là une tombe. Quelqu'un était devant l'eau de toilette du défunt. On allait enterrer le cadavre.

- Par Dieu, dit Isa, allons voir.

Ils restèrent là jusqu'à ce que la tombe fut creusée, l'homme enterré et la cérémonie terminée. Isa se dirigea vers le chevet de la tombe et il dit :

- Je voudrais bien savoir, ô homme, si tu es mort ou si tu te relèvera.

- Maudit ! Non, il est mort et il est parti. Allons, allons nous-en, dit le vieillard.

On raconte qu'ils sont allés à Dêrêluk. On vannait sur l'aire, on chargeait et on emportait les charges.

- Ô blé ! dit Isa. Je voudrais bien savoir si ton maître t'a déjà mangé ou s'il va te manger.

- Que ta maison soit prospère, dit Mistafa. Non, ils l'ont emporté et ils le transformeront en blé concassé fin et gros et ils le mangeront.

- Allons, viens, dit Isa.

Isa devait être l'hôte du Soufi Mistafa à Hasinbakra. Ils traversèrent la ville et se dirigèrent vers la maison du Soufi Mistafa. Le Soufi avait une fille qui était cinq fois plus intelligente encore que Isa. Ils prirent leur dîner.

- Isa, dit Mistafa.

- Oui.

- Nous porterons ton lit à la mosquée.

Et on porta le lit à la mosquée. Le mollah appela à la prière du soir et à la prière de la nuit. Une fois de plus, Soufi Mistafa rentra chez lui, il prépara pour Isa un plateau rempli de raisins noirs qu'il porta et déposa auprès de lui. Ensuite Soufi Mistafa rentra.

- Père, dit sa fille.

- Oui.
- Quel genre d'hôte est arrivé chez nous ? demanda-t-elle.
- Par Dieu, ma fille, il est à moitié fou. Ce jeune homme n'a pas voulu se mettre en écran devant moi lorsque nous étions à l'endroit un tel. Lorsque nous étions arrivés au haut d'un terrain plat, il me demanda : « Comment t'appelles-tu ? » J'ai dit : « Je m'appelle un tel. » Je lui demandais à mon tour : « Comment t'appelles-tu ? » Et il me répondit : « Je m'appelle Isa ». Alors je lui dis : « Mistafa », et lui aussi me dit : « Isa ». Ensuite, il me dit : « Père, ou tu montes sur mon dos, ou je monte sur le tien ». Alors je lui répondis : « Fils, par Dieu, je ne pourrai pas te porter, et non plus je ne monterai sur ton dos. »
- Père, alors c'est bien ce qu'il t'a dit ? demanda la fille.
- Eh oui.
- Par Dieu, et tu penses qu'il est à moitié fou ! Isa a voulu dire : « ou tu me racontes une histoire ou je t'en raconte une pour que le chemin nous paraisse plus court ».
- Cela n'est encore rien, dit Soufi Mistafa. Au village de Darka Faté, nous avons enterré un mort. On lui avait mis par-dessus sept tailles d'homme de terre et de pierres. Isa a dit : « Je voudrais bien savoir si tu te relèveras ou si tu es bien mort. »
- Père, cela aussi est vrai. S'il a quelqu'un de sa famille qui prenne femme et qu'il ait un fils, on lui donnera son nom et ainsi il sera ressuscité. S'il n'a personne, alors il est bien mort et il est parti, bien parti et c'est la fin. Son nom ne sera pas relevé.
- Bon. J'accepte pour te faire plaisir. Mais voilà que nous arrivons à l'endroit un tel, il y avait du blé, etc. etc.
- Père, pour cela aussi voilà. Si l'homme est endetté, ou s'il est débiteur, par la tête de ton père, il peut s'en retourner avec sa fourche à vanner. Si par contre, il n'est ni endetté, ni débiteur, alors, il mangera son blé selon son cœur.
- Ah, par Dieu, dit Mistafa. Tu es exactement faite pour lui.
- Eh ! qu'il soit le bienvenu, dit la jeune fille.

KHARABO

Le poème exprime les sentiments d'une jeune femme abandonnée par l'homme qu'elle aime et qui est parti se marier ailleurs. Elle s'est elle-même mariée, mais ses sentiments restent toujours aussi passionnés. Elle aime et déteste à la fois l'infidèle qu'elle attend toujours. Elle le maudit, mais profère des imprécations contre ceux qui pourraient adresser des reproches à Kharabo.

*
* * *

Kharabo, Kharabo ! Tu es vraiment méchant,
Tu ne te laisses pas toucher par mes paroles.
Tes biens sont nombreux, puissent-ils causer ton tourment !
Tu es petit, tu n'arrives même pas à la parure d'argent qui couvre
mes seins.
Les nuits de Décembre et de Janvier sont longues, ne quitte pas
mon chevet.
Peut-être parviens-tu encore à vivre ? Chez mon père, je ne le
puis !

Kharabo ! Tu es vraiment méchant,
Tu es pire que ce monde maudit
Et pourtant tu vaux mieux que mes cousins !
La pointe de mes seins – pauvrette de Dieu ! est pareille aux rai-
sins de Tcheleke Aliye Ramo, lorsqu'ils sont bien mûrs sur
le cep.
La pointe de mes seins – pauvrette de Dieu ! est pareille au Châ-
teau des Moines qui domine Mehela Mechkina.

Kharabo ! Insensé, c'est l'été, le bel été !
Nous avons du pain d'orge, du petit-lait aigre ;
Nous avons, mon bien-aimé et moi, pour couverture et pour des-
sus de lit, un manteau de soie.

Puisse qui ne connaît le mal des cœurs, l'ignorer pour toujours :
Va me chercher un rasoir de barbier,
Je couperai la pointe de mes seins, j'en ferai le déjeuner des vieillards, le goûter des garçons.
Le faucon de mon cœur observe trois mois d'abstinence en plus du Ramadan, qu'il en mange le soir pour rompre son jeûne !

Kharabo ! Kharabo ! Insensé, tu as échangé ta brebis pour une chèvre,
Ta rose pour un lis,
Tu te précipites vers la mort et le gibet.
Avec mon Kharabo solitaire, à minuit, j'étais assise dans la rue, au pied des maisons,
Nous échangeons nos plaintes abandonnant tout reproche.
Les chouettes perchées sur les pierrailles, les chacals au bord des rivières baissaient tristement la tête, pleins de pitié pour nous.
Les morts du tombeau, enterrés depuis quinze cents ans, avaient enroulé leurs linceuls autour de leur crâne et s'étaient accroupis sur leurs sépulcres.
Ils baissaient tristement la tête, pleins de pitié pour moi et pour mon ami svelte.
Je t'aimais. Tu me détestais comme un ennemi,
Tu m'as guettée, caché derrière les maisons, pour me lâcher un coup de fusil. Tu m'as tuée.
Puis prenant ta maudite femme par la main, tu m'as laissée seule en pleine nuit.

Kharabo ! Insensé, j'ai appris que tu t'es marié, que tu as demandé la main d'une fille,
Si elle vaut mieux que moi, que Dieu consente à votre union !
Sinon, je ne te maudirai pas davantage : tu m'es inaccessible.
Mais fasse le Seigneur que ton corps se dissolve, et qu'il ne reste de toi qu'un tas d'ossements exposés en plein vent.
Puisses-tu devenir aveugle et tomber à ma merci.

Kharabo ! Insensé, j'ai appris que tu t'es marié, que tu as épousé une fille.
Si elle vaut mieux que moi, que Dieu consente à votre union !
Sinon, fasse le Seigneur que ton corps soit atteint d'un mal sans remède !
Je me lèverai de bon matin pour te traîner par la main jusqu'au cimetière.

Qui dira à mon Kharabo : « Tu es méchant » ?
Fasse le Seigneur que jamais sa maison ne retentisse aux cris des
enfants mâles !
Qu'il sème cent oltchaks (1) de blé rouge dans la basse plaine de
Mardine et qu'il n'en pousse que de l'ivraie,
Et que toutes les sauterelles d'antan s'attaquent au reste,
Qu'il mette durant un an sa récolte sur l'aire, qu'il batte, qu'il
vanne, et qu'il n'en tire que de la paille,
Sans une poignée de grain propre !

Mais qui dira à mon Kharabo : « Tu es bon, tu es brave » ?
Fasse le Seigneur qu'il sème une poignée de maïs derrière sa mai-
son,
Et qu'il en pousse cent oltchaks de blé rouge,
Que les grains restant sur l'aire lui suffisent pour demander en
mariage la fille d'un chaykh ou d'un agha,
Et qu'il me donne, ainsi qu'au faucon de mon cœur, l'aumône de
l'année ; nous en aurons assez pour notre noce !

J'ai vu le faucon de mon cœur charger ses bêtes et aller au mou-
lin des Hadji Chamdin.
– Explore la vallée d'un bout à l'autre, avec ses sept sommets, tu
n'y trouveras pas une seule source.
J'ai vu le meunier mesurer la farine du faucon de mon cœur,
Et en prélever sept boisseaux et demi.
Mes noces avec Kharabo le solitaire en resteront là pour cette
année.

Mon Kharabo s'est brouillé avec les gens du village et avec ses
proches.
Je l'ai vu s'en aller par le chemin des Oméris.
Je me suis dit : Je vais appeler les amis et les voisins,
Qu'ils partent chercher mon bien-aimé à grande liesse.
Que Dieu exauce les vœux des amoureux,
Même si la réalisation des miens et de ceux de mon Kharabo doit
attendre jusqu'au moment où nos nomades reviendront de
la plaine de Mûch pour se fixer au sol.

Kharabo, insensé et cruel,
Kharabo à la taille fine comme une jeune pousse de lentisque,
Mon cœur et celui de mon svelte-aimé endurent à eux deux tou-
tes les peines du monde.

La maison du père de ma belle est au tournant de cette ruelle.
Ô toi dont la démarche est gracieuse comme celle des oies et des
canards sauvages et des perdrix du désert,
Quiconque se marie selon le désir de son cœur, après avoir
contemplé celle qu'il aime, soustrait trois jours et trois nuits
au monde, au destin.

Kharabo, insensé ! Malheur à toi, malheur à ton cœur,
Malheur à la famille de tes dix-sept cents ancêtres, malheur à ton
amour, malheur à ta raison !
Moi, la jument de race que l'on attache au fond de l'écurie, tu
m'as délaissée pour cette rosse des Rachmala et des
Qabaliya (2).
Ne t'avais-je pas dit qu'au printemps il ne faut pas attacher les
bidets à la place des pur sang ?
Regarde l'aînée, épouse ensuite la cadette.
Fol ami, que faire ? Cette année, j'ai un mari, et toi, une femme !
Tu me causes des peines nombreuses, qui me déchirent le cœur.
Je ne pourrai les oublier jusqu'au [jour où je dormirai dans] la
terre du tombeau (sous) la stèle de pierre.

Les gens disaient : « Ta belle est brune et noireude ».
Amère aux autres, elle m'est douce.
Mets la tête à la lucarne du château,
Laisse la brise de Harab Dagh frôler tes boucles blondes et les
rabattre sur ta joue droite.
Je vais partir au loin, laisse-moi prendre un baiser au défilé de ta
gorge, à ton cou, pareil à celui des femmes de ta famille !
O jeune fille, fais qu'une fois en terre étrangère, je ne garde pas
au cœur le regret de n'avoir pu t'embrasser.
Et quand Azraïl descendra du ciel pour prendre mon âme,
Qu'il me donne douze coups de maillet en sus de mon compte
Pour me faire payer le baiser de ma belle !

Kharabo, Kharabo, Kharabo ! Malheur à moi, malheur à moi,
malheur à moi !
La mauvaise nouvelle vient de me parvenir,
Pauvre fille,
On m'a dit : « Celui que ton cœur aime est malade au loin,
malade à mourir ».
Je n'ose aller le voir par crainte de mes cousins.
Que ne puis-je, par la grâce de Dieu, m'asseoir un instant auprès
de mon Kharabo,

Nous nous acquitterions de notre dû de baisers, ce remède au mal d'amour !

Villageois, amis, voisins, pour l'amour de Dieu, la maison de mon Kharabo est un sanctuaire très saint, il faut me prendre par la main et m'y conduire.

Les arbres du jardin de mon père étaient tous parés de fleurs et de boutons,

Mon Kharabo a pris une perche et les a gaulés.

Je ne lui reproche rien, puisque quand on a une si belle amie,

Dans une montagne comme celle des Oméris,

On ne l'abandonne pas pour s'amouracher d'une bédouine de la basse plaine, aux lèvres tatouées !

Kharabo, tu es vraiment méchant,

Tu possèdes des biens nombreux, puissent-ils causer ton tourment !

Si tu étais un chaykh instruit des douze sciences,

Et si je portais dans ma poche cent de tes charmes,

Mon cœur n'aurait pas davantage confiance en toi !

Trad. R. Lescot

(1) Mesures.

(2) Tribus nomades qui vivent sous la tente noire.

LE DÉPART

Le mari quitte sa femme pour participer à l'insurrection nationale.

L'époux

O ma taille svelte, ma belle blanche, ma gracieuse blonde,
Si je t'abandonne à l'ombre de cet arbre
Où j'ai senti se poser sur moi ton premier regard,
Si je t'abandonne devant cette fontaine qui murmure
Pour envoyer de frais saluts au gazon,
Devant cette fontaine où tes yeux
Me sourient pour la première fois,
Si je t'abandonne près de cette source jaillissante
Où tu t'es assise à côté de moi pour la première fois,
C'est que mon cœur triste te dit :
« Lis dans mes yeux un serment
D'autant plus sincère que mes lèvres ne l'expriment pas.
Crois en cet homme dont le cœur est digne de ton amour,
Et digne de l'amour de son peuple ».

L'épouse

Pourquoi m'abandonnes-tu ?
Ne veux-tu pas entendre le premier cri de ton enfant ?
Si c'est à Dieu que je dois la vie
C'est à toi que je dois d'avoir un foyer,
C'est toi qui as mis le sourire de la femme
Sur mes lèvres vierges.
Ne t'en vas pas. Reste avec moi !
Je suis si jeune encore...
Les années ne m'ont pas appris
A me consoler dans la solitude.

L'époux

O ma taille svelte, ma gracieuse blonde,
Comme tu es éloquente !
Tes baisers me faisaient frissonner
Ils m'atteignaient au cœur
Tes mots me bouleversent.
A l'instant où j'ai besoin de tout mon courage
Tu rends plus amère notre séparation.
Comme la mort nous arrache à la vie
Mon devoir m'arrache à tes bras.
Calme le feu de ton amour
Ne m'afflige plus par ton chagrin
Qui rend le mien plus intolérable encore.
L'heure du sacrifice est venue.
A toi ma svelte, ma blanche, ma boucle dorée,
Ma tête bien peignée, bien parfumée...
Toi qui as su éveiller mon amour,
Fais naître dans mon âme une énergie invincible,
Prononce le mot que j'attends de ta bouche,
Grefte-le en moi
Et de toute ta confiance de femme amoureuse,
Embrasse-moi !

L'épouse

Sôme ! Sôme ! Écoute mes sanglots !
Sois sensible à mon désespoir !
Ne feins pas d'être sourd
Ne violente pas ton cœur.
Quand le soleil à l'horizon
Enverra son dernier rayon pâli
Mes voisins le soir fermeront leur porte.
Deux larmes alors jailliront de mes yeux
Rien ne pourra me consoler.
Je pleurerai peut-être ainsi
Jusqu'à l'âge où mes couleurs pâliront.
Plus tard ton enfant me quittera,
Je le supplierai en tremblant de rester avec moi
Car j'aurai connu la souffrance qu'on ne peut endurer deux fois
Et il s'étonnera que sa mère
Veuille l'empêcher de suivre le chemin qu'a pris son père.

L'époux

Oh ! Ma taille svelte, ma tendre blanche,
Il est triste que le printemps songe à l'automne
Et que l'été se souvienne de l'hiver.
Mais rassure-toi je reviendrai
Pour cueillir les raisins mûrs.
Si tous les guerriers mouraient on ne ferait plus de guerre.
Penche-toi vers moi, écoute encore une fois
Ce cœur qui ne bat que pour toi.
L'homme que tu aimes est heureux pour toujours.
Oh ! femme tendre aux boucles parfumées
Toi que je n'oublierai jamais
Sache que mon cœur te sera fidèle jusqu'à la mort,
Fidèle encore sous la pierre du tombeau.

Trad. Emir Kamuran Bedir Khan

DEUXIÈME PARTIE



LA LITTÉRATURE ÉCRITE



Peu de personnes connaissent l'existence de la littérature écrite et plus rares encore sont ceux qui en apprécient l'importance. Certes, les Kurdes ont souvent utilisé et utilisent aujourd'hui encore d'autres langues pour s'exprimer : l'arabe, le persan, le turc et fréquemment deux de ces langues ou toutes à la fois.

Par ailleurs, d'innombrables textes écrits ont disparu durant les incessants conflits qui ont ravagé le Kurdistan depuis plusieurs siècles. D'autres ne sont pas édités. L'activité des kurdologues soviétiques et de la récente section kurde de l'Académie Scientifique irakienne, dans le domaine de la publication, ont révélé et révèlent peu à peu des œuvres très importantes.

Indiquons deux traits majeurs de cette littérature. Le premier est l'influence que les littératures arabe, persane et turque ont exercé sur les formes d'expression littéraires des Kurdes. Le second est qu'elle puise fréquemment son inspiration dans la littérature orale. Pour ne citer que deux exemples : l'œuvre majeure de l'époque classique, « Mem o Zîn », d'Ahmadê Khani et l'œuvre du plus grand romancier contemporain, « Dim Dim » ou « l'Épopée du Khan-au-bras-d'or », Ereb Shemo, reprennent tous deux de célèbres épopées de la littérature orale.

La littérature kurde compte plusieurs centaines d'auteurs. On ne pourra en présenter que quelques-uns parmi les plus marquants. On les regroupera en deux époques : l'époque classique qui va du XVI^e au XIX^e siècle et l'époque moderne à partir du début du XX^e siècle.

A – L'ÉPOQUE CLASSIQUE

La datation des premiers textes kurdes est très incertaine. Les premières œuvres connues sont l'expression d'une surprenante maturité et une période antérieure a probablement existé dont nous ne savons rien.

Il semble que la littérature écrite se soit d'abord manifestée en liaison et en opposition avec la consolidation des empires turc et perse au début du XVI^e siècle, notamment dans la partie du Kurdistan rattachée à la Turquie. Au XVIII^e siècle va se développer une littérature gorani dans le massif montagneux et isolé de Hawraman (la langue gorani, qu'on appelait à l'époque kurde, diffère cependant de celui-ci de façon sensible). Au XIX^e siècle débute un véritable mouvement national kurde de type moderne. La langue et la littérature constituent une des formes les plus marquantes de la spécificité kurde et la production littéraire va connaître un grand essor.

MALAYÊ DJAZIRI (1570-1640)

Malayê Djaziri, de son vrai nom Chaykh Ahmad Nichani, né à Djezireh, au Kurdistan ottoman, est l'un des premiers et des plus célèbres auteurs kurdes. Son diwan (1), est constamment réédité. Il vient de l'être par l'Académie Scientifique Kurde de Bagdad, en 1977, et il demeure très populaire parmi les lettrés.

Malayê Djaziri puise son inspiration dans le soufisme qui a joué un grand rôle parmi les Kurdes et continue d'attirer, sous des formes d'ailleurs originales, beaucoup d'entre eux.

Malayê Djaziri a fortement subi l'influence du grand poète persan, Hâfez.

TON NOM

Ton Nom est inscrit au registre éternel
Ta plume de la Connaissance (divine) a tracé un signe dans le
Grand Livre.
Tout n'est que formes et lignes dans le cercle et les points de
l'Amour (mystique).
Ces figures sont des symboles parmi les hallucinations du néant.
La lettre Mim (2) a rendu le lever du soleil de l'Unité étincelant
comme un miroir.
Elle scintille et son éclat parti d'entre les Arabes va frapper la
coupe de Perse
Afin que nous puissions contempler les témoins des Noms Divins
sous tous leurs aspects.
Elle a enivré l'un de l'Eternel, à l'autre elle a livré la forme de
l'idole.
L'un est épris de la chevelure, à l'autre est apparu le grain de
beauté.
Elle a donné le miroir à Alexandre et la coupe à Djam.
Les âmes saintes désirent la nuit de ton Qadr (3).
Ta lumière est le flambeau qui éclaire la lampe du sanctuaire.
Afin de pouvoir, lorsque je te rencontrerai, trouver grâce à toi la
vie dans l'éternité.
J'ai livré par avance au néant l'essence de mon cœur et de mon
âme.
Les marchands de rubis (4) ont brisé le diamant dans leur main,
Cette tablette de diamant marquée par le Dessinateur,
Seigneur, comment mes lèvres pourraient-elles cesser de chanter
ta louange ?
Gloire à toi ! Je ne mettrai pas de terme aux cantiques que je
t'adresse.
Grâces soient rendues à Dieu qui, à son esclave, le Mala (5)
A dispensé l'élixir de peine et d'amour, sans dinar ni dirham (6).

(1) Diwan, recueil de poèmes.

(2) Lettre initiale du nom du prophète Mohammad

(3) Nuit de la Révélation

(4) Les rubis expriment les jouissances terrestres et le diamant l'amour mystique.

(5) Il s'agit de l'auteur lui-même.

(6) C'est-à-dire sans rétribution

LES FILS DES MAGES VENDEURS DE VIN

Les fils des Mages vendeurs de vin (1) chaque matin à l'aube,
viennent à la danse.

Les buveurs vidant coupe sur coupe restent près de la rivière.

Les tresses des unes répandant l'odeur de l'ambre, les autres sont
de douces brunes,

D'autres encore sont des bijoux pareils à Canopus du Firmament,
Certaines sont blondes à la chevelure abondante, elles ont des
visages de fées, des joues de perle.

Voyant que le monde allait de la sorte je perdis patience et
calme.

M'ayant ravi patience et calme elle me déchirait le foie (2).

Qui m'opprimait ainsi ? Elle me ravissait l'âme et le cœur.

Voici mon âme et mon cœur, voilà ma belle au visage de Hourî,

Voilà ma souveraine ! Je suis un mendiant (qui frappe) à sa porte.

Lorsqu'elle me vit quémänder l'amie me prit par la main,

Elle me conduisit à la danse. Ni danse ni musique ne s'interrom-
pirent.

Le grain de perle me dit : « Nous sommes tienne, et tu es nôtre,

En réalité, nous ne faisons qu'un, mais le problème est insoluble » (3).

Je bus le vin que me tendait sa main. Je m'éveillai seul et ivre.

Une goutte d'eau avait rejoint la mer mais la mer restait pareille.

N'écoute pas le vulgaire ne renonce pas au vin.

La plupart sont dans l'affliction la plupart sont frappés de cécité.

Toutes les lettres ont la même origine si tu les réduis à leur prin-
cipe.

Chaque lettre devient une ligne. Ôte la ligne, reste le point.

L'unité absolue Mala, est la lumière irradiant les cœurs.

C'est là une question difficile à comprendre et les mystiques res-
tent dans le doute.

Trad. R. Lescot

(1) Les fils des Mages sont les directeurs spirituels des soufis. Le vin qu'ils vendent est leur enseignement destiné à dispenser l'ivresse mystique. Les buveurs symbolisent les initiés.

(2) Le siège des sentiments.

(3) Dieu et le monde créé.

ہذا دیوان رئیس الشعراء شیخ احمد الجزری رحمہ اللہ

احمد
صحیح

اِسْتَيْتِيهِ مَكْتُوبٍ وَدِيُونٍ قَدِمَ دَا
حَرْنَكَ قَامِي عِلْمٌ بِتَقْوِيمِ رُقْمِ دَا

اشكال وخطن دَا اِنْ نَقَطَ عَشَقْن

اَنْ نَقَشَ وَمَثَلْنِ دَخِيَالِ اِلْتِمَامِ دَا

مِنْ مَطْلَعِ سِتْسَا اَحَدَا اَيْتِيهِ صِفْتِي كَر

الْمَعْرِعُوبِ بَرَقَ لِقَبَارِ عَجْمِ دَا

دَا اَشَاهِدُ سِتْسَا اَيْتِيهِ وَجْهَ بِنَانِ

يَا كَسْتِ صَدْرِي كَيْفِي نَقَشِ صَنْمِ دَا

يَا كَرْتِ بَرَقِي وَيَا كَالِ خَالِ بِنَانِ

اَيْتِيهِ بَسْكَدَرِ وَهَمْ جَامِ بِيحْمِ دَا

ارواحِ مقدس شبِ قدرِ اترت جو راز

نورانیہ و صباحِ دقندیلِ حرمِ دا

دا وقتِ لقا نے تہ سخی بینِ دہقا

بینِ نقدِ دل و جانِ دقنا نے بِسْمِ دا

یا قوتِ فروشانِ تکنا لِماسِ شگفتن

اَوْ صغہِ الماسِ کُتقاشِ قلمِ دا

یا ربِ زچہِ دولبِ بِنائے تو کشایم

سجائے کُلُّکِ لِنُحییٰ فِی سَائِلِکَ حَدا

بیتِ رخِدا نے کو بیدنیِ حوِملانے

اکیں رنجیِ عشقِ نہ دینا رو دِرمِ دا

علا

مَشاطُ حُسنِ ازلِ چکالِ زلفیِ تابِ دا

دا عشقِ ہلبیِ پیلِ پیلِ قلبیِ مہِ زلیِ کلابِ دا

حسنا

ALI TARMUKI (1590-1653)

Ali Tarmuki est l'un des plus remarquables poètes kurdes. Nous présentons deux petits textes et le début d'un troisième. On ne peut être insensible à sa passion pour sa langue. La lutte pour l'utilisation de celle-ci dans la littérature est une manifestation du patriotisme kurde à ses débuts.

LA CHANSON DE MA TERRE

Elles sont longues les routes des siècles
Elle est sans fin la vie des peuples.

J'ai trouvé des vestiges miraculeux
De ta langue si belle, ô mon peuple,
En contemplant le bleu
De tes eaux et de ton ciel pur.

Tant d'orages tant de cris,
Tant de mots inconnus à nos oreilles.
La nuit était longue et l'horizon gris
Mais comme il est merveilleux le réveil.

Souffle dans cette flûte
De ses rythmes doux tombent des perles
Plus belles que celles qui dorment dans la nuit des mers.
Sur les plateaux de cette terre
Mot kurde ! Toi seul n'es pas éphémère.

LE COLLIER DE RUBIS

Les mots kurdes sont des rubis, Pêrikhan !
Je t'en ferai un collier.
L'ivresse du vin passera
Et aussi ta jeunesse ma Pêrikhan (1) !
Et puis tu vieilliras tristement solitaire
Ce collier te rappellera mon amour.
Ta fille le portera plus tard.
Le printemps nouveau y reflétera des roses fraîches.
Ta fille aussi en fera sa parure.
Le collier de ces vers où j'imprime ton nom
Te rendra peut-être immortelle
Dans la mémoire des hommes.

Quand on ne pense qu'à l'amour,
L'amour devient détresse,
La mort apparaît redoutable,
Mais souvent on pense à la mort.
Sous les saules qui désignent
Le parcours du ruisseau,
Moi j'élève ma pensée vers Dieu.
Et dans mon cœur luit une clarté
Pareille à la lumière des cieux.

Comme un enfant sautillant.
Le sentier descend de la montagne
Accompagné par le ruisseau qui chante.
Ainsi gaiement s'écoule notre jeunesse.
Un peu d'ivresse, un peu de rire,
Puis on revient des monts du rêve,
Et l'azur se ternit.
On ne voit plus sourire les astres.
C'est infiniment triste.
Sans la vieillesse, j'admettrais la mort.

Trad. Emir Kamuran Bedır Khan

(1) Fée

LE DON DE LA POÉSIE

I

Rostam hier, vint se promener dans mon jardin
Aux premières clartés de l'aube.
« O héros de notre antique gloire,
Lui dis-je, verse sur moi l'eau sacrée
Puisée à la source des Immortels
Car je veux vivre encore
Lorsque sur mon tombeau
Le vent d'automne viendra souffler ».

II

Rostam sourit en me regardant,
Je crus qu'il se moquait.
« Poète, me dit-il d'une voix grave,
Tu possèdes un don précieux entre tous
L'émotion qui t'inspire
Un seul mot te fera vivre
Dans la mémoire des hommes
Plus longtemps que la gloire des combats ».

AHMADÊ KHANÎ (1650-1706)

Ahmadê Khanî est le plus grand poète de l'époque classique. Son œuvre majeure, « Mem o Zîn » d'où sont tirés les textes présentés, est un long poème de plus de 2500 dystiques. Khanî a mis en vers classiques l'épopée populaire kurde Mamê Alan. Les amours de Mam et de Zîn sont chargées d'un symbolisme national et les professions de foi patriotiques sont nombreuses.

Le début du poème est un long plaidoyer en faveur de l'émancipation du peuple kurde déchiré par des luttes intestines. A travers le souhait de la royauté, le poète émet le désir d'unification en un État kurde des dizaines de principautés qui existaient à l'époque et qui étaient soumises aux empires perse et turc.

SI NOUS AVIONS UN ROI (1)

[...]

La fortune nous deviendra-t-elle favorable ?
Nous réveillerons-nous un jour de notre sommeil ?

Des profondeurs du monde où il est caché
Qu'un Padichah se révèle à nous !

Notre art du sabre sera (alors) reconnu
La valeur de notre culture, appréciée.

Si nous avons un Roi
Plein de générosité et d'éloquence

Notre argent deviendrait de la monnaie frappée
Et ne resterait pas sans avoir cours, douteux.

Aussi pur et aussi fin qu'il puisse être
L'argent n'est cher que s'il est frappé.

Si nous avons un Padichah
Dieu lui donnerait un diadème digne de lui.

S'il pouvait être désigné pour un trône
Grâce à ce trône nous nous manifesterions.

S'il portait une couronne
Nous en tirerions une grande considération.

Il nous consolerait, orphelins que nous sommes
Il nous tirerait d'entre les mains des fourbes.

Ces Roums cesseraient de nous dominer
Nos terres d'être dévastées et asservies.

[Nous d'être] assujettis, réduits à la mendicité
Vaincus et dominés par les Turcs et les Tadjiks

Mais Dieu pour notre châtement
A placé au-dessus de nous ces Roums et ces Persans.

Si la dépendance à leur égard est une honte
Cette honte retombe sur les Seigneurs.

L'honneur n'appartient qu'aux Princes et aux Émirs
Que peuvent les poètes et les pauvres ?
[...]

VERTUS ET DIVISIONS DES KURDES

[...]
Pourquoi les Kurdes sont-ils restés démunis ?
Pour quelle raison en somme ont-ils été assujettis ?

Ils ont conquis par l'épée la Cité de la Renommée
Ils se sont emparés du Pays de la Noblesse.

Chacun de leurs hommes est un Hatem pour la générosité
Un Rostam au combat.

Réfléchis ! Du pays des Arabes à celui des Géorgiens
Les Kurdes se dressent comme des citadelles.

Ces Roums et ces Persans s'en font des remparts
Les Kurdes les entourent des quatre côtés.

Les deux camps ont fait du peuple kurde
Une cible pour la flèche du destin.

On dirait que [les Kurdes] sont les clés des frontières
Chaque tribu contient comme un barrage.

La mer des Roums et l'océan des Tadjiks
Lorsqu'ils se dressent, se rejoignent et s'affrontent.

Les Kurdes en sont éclaboussés de sang
Ils les séparent comme un fossé.

Générosité, magnanimité, noblesse,
Autorité, ardeur, courage,

Tout cela est la marque du peuple des Kurdes,
Ils s'appuient sur l'épée et sur la puissance du droit.

Autant ils tiennent au courage
Autant ils détestent les faveurs.

Leur fierté et leur noblesse
Font qu'ils refusent de porter le poids de la reconnaissance.

C'est pourquoi ils sont toujours divisés
Toujours en révolte, toujours en désaccord.

Si l'entente existait entre nous
Tous, nous nous soumettrions les uns aux autres.

Alors Roums, Arabes, Persans, tous
Nous serviraient comme des valets.

Nous porterions à leur apogée la Religion et l'État
Nous acquérions la Science et la Sagesse.

Dans tous ces domaines [les Kurdes] s'illustreraient
Ils seraient reconnus comme des parfaits !

[...]

JE SUIS KURDE

[...]

Si ce fruit n'est pas juteux
Il est kurde et c'est là l'important.

Si cet enfant n'est pas mignon
C'est l'aîné et il m'est très cher.

Si ce fruit n'est pas savoureux
Cet enfant. je le chéris.

La bien-aimée, ses vêtements, ses bijoux
Tout cela m'appartient et rien n'est emprunté.

[...]

Je suis un magnanier et non un orfèvre
Je me suis fait moi-même et personne ne m'a éduqué.

Je suis un Kurde des montagnes et des marches lointaines
Et ces quelques paroles (je les dis) à la kurde.

(1) Les sous-titres sont de la traductrice.

AHMAD BEK KOMASI (1795 – 1876)

Ahmad Bek Komasi est surtout connu pour une « Élégie » qu'il composa à l'occasion de la perte de sa femme. Elle est écrite en gorani.

DANS LE DÉSERT

Dans le désert pierreux du Tigre je répète : Ô Layla ! Ô ma Layla !

Tristesse et souffrances sont mes compagnes de voyage.
Les tourments m'oppressent sans arrêt.
Ainsi l'armée des chagrins m'a assailli
Elle a pillé la caravane de mes pensées.
Les pesants soucis de mon cœur affligé
Sont comme des morsures de serpents qui suppurent.
La nuit, mon chevet est souillé de sang.
Un infidèle même aurait pitié de moi.
Ma maison est déserte, ma peine est proche de la folie.
Mes pensées sont confuses comme d'une gazelle errante.
De nuit : larmes et lamentations. De jour, mes gémissements !

Et soudain l'angoisse me prend à cause de ta solitude.
Comment vas-tu, ô Reine des Croyants ?
Qui est ton confident, le matin et le soir ?
Dans cette sombre demeure, pleine d'épouvante et de danger
Quels sentiments éprouves-tu, ô ma gracieuse Layla ?
Comment te trouves-tu ? Es-tu tranquille ?
Jour et nuit, qui est ton compagnon ?
Dans ce froid de la pierre noire
Que sont devenus tes grains de beauté pareils à des turquoises ?
Au lieu des bras de ton infortuné Qays
Quelle sombre pierre te sert donc d'oreiller ?

[...]

Trad. Th. Bois

HAJI QADIR KOYI (1817-1897)

Poète révolutionnaire, Haji Qadir Koyi est l'un des poètes les plus remarquables du XIX^e siècle. Son œuvre principale est « Le livre de mon peuple », écrit en vers classiques et dans lequel il exprime l'aspiration du peuple kurde pour ses droits, son indépendance et sa liberté. Ses idées avancées lui valurent d'être persécuté par les Turcs qui détruisirent ses manuscrits et ce n'est qu'en 1925, à Bagdad, que le premier diwan de Haji Qadir vit le jour.

LE PRINTEMPS

J'ai dit à mon destin qui sommeillait :
Pour l'amour de Dieu lève-toi,
Cesse de dormir et viens !
Le printemps est dans toute sa vigueur,
Les montagnes et les prairies de la patrie
Sont émaillées de tulipes et de narcisses.
Formidables et majestueux les nuages se meuvent,
Et les pluies se préparent.
Les montagnes retentissent de cris sonores
Et les ruisseaux prolongent l'écho de ces clameurs.
La terre est ravinée par les torrents,
Et par les eaux des sources,
De la coupole du ciel, jaillissent les éclairs et la foudre.
Les bourgeons fêtent le vent,
Qui apporte les germes de l'espérance,
Au sommet des montagnes,
Les fleurs s'annoncent dans les boutons naissants.
De la coupe des narcisses et des jasmins
Fusent les rosiers fragiles
Qui égrènent en collier des perles blanches et rouges.
La rose est prête à répandre ses semences dorées,
La joie et le bonheur sourient
Comme les invités au festin des noces.
Habillées de pourpre, les fleurs
Se balancent harmonieuses.
Du rouge qui pare la joue d'une belle
La tulipe farde le gazon.
Sur la montagne éclosent les fleurs du grenadier
Les sources et les fontaines bouillonnent.

La forteresse argentée des montagnes
Brusquement est détruite,
Sous l'avalanche des mille fleurettes qui sur les pentes
Établissent leur campement comme des soldats.
Imitant la révolution de la lune et des astres,
Les oies et les canards sur les eaux du lac vont et viennent
Dans le doux murmure des eaux et des brises.
La végétation s'amollit et pâme,
Les cigognes et les grues, les dindons sauvages,
En suivant leurs trois guides s'avancent
En armée triangulaire.
Les perdrix volent et les milans crient.
Les bœufs sauvages, de leurs sabots,
Grattent le sol et mugissent.
Tous ces bruits font, dans la nature
Un concert harmonieux.
Au ciel, dans leurs palais vaporeux,
Les anges s'émerveillent.
La joie rythme leurs pas dansants.
Et lorsque devant une cabane,
Un grand feu élève ses flammes jusqu'aux branches
Les étoiles, tout en haut, palpitent de crainte,
Et Venus et Orion pâlisent !

PLUS TARD

Nous aussi, nous mourrons, mais que deviendrons-nous ?
Ce jour et cette nuit préparent l'avenir,
Demain dans les villes, on dressera des étalages,
Celui-ci vendra, celui-là achètera.
Celui-ci a perdu son père,
Il se déchire la poitrine.
Celui-là est heureux avec sa nouvelle bien-aimée
A laquelle il offre des roses.
Oh ! Sans doute le monde a construit
Un grand moulin pour nous moudre.
Il tourne ! Il tourne !
Une génération s'en va, une autre arrive,
Et nul ne sait quand prendra fin ce désordre infini,
Chacun de nous meurt sans rien savoir.
Alors cesse de te tourmenter.
Le pèlerin Haji de l'autre côté
N'en saura davantage.
Le destin nous met à la gorge
Un collier bigarré qu'on appelle nuit et jour.
Le soleil de notre vie bientôt s'éteindra.
Ayons la sagesse d'être sans désirs aux portes de la nuit.

Trad. K. Bedir Khan et L. Paul-Margueritte

CHAYKH REZA TALABANI (1835-1910)

Chaykh Reza appartient à la puissante famille des Talabani installée dans la province de Kirkouk. Sa poésie écrite en vers classiques est caractérisée par une satire acerbe contre ses ennemis et aussi contre les institutions établies et plus particulièrement les hommes de religion. Il n'évite pas toujours le cynisme et l'obscénité, mais il demeure encore l'un des poètes les plus populaires.

LE PAYS DES BABAN

Je me souviens du temps où Sulaimani était la capitale des Baban
Elle n'était ni soumise aux Persans, ni corvéable de la dynastie
d'Osman

Devant la porte du sérail, chaykhs, mollahs, ascètes se tenaient en
file
Circuit de la Kaaba pour qui avait affaire était la colline Saywan

A cause des troupes de soldats on n'avait point accès au Conseil
du Pacha
Le bruit de la fanfare et des timbales résonnait jusqu'aux salles de
Saturne

Hélas ! Pour ce temps, cette époque, cet âge, ce jour-là
Quand le Champ de Mars des fantasias était autour de la Source
aux Gazelles

Du coup d'un seul assaut il s'empara de Bagdad et la châtia
Le Salomon d'alors à vous dire vrai c'était le père de Sulaiman

Arabes ! Je ne nie pas votre excellence, vous êtes les élus,
Mais Saladin qui conquiert l'univers était de la race kurde des
Baban

Infinie miséricorde sur les tombeaux lumineux de la Maison des
Baban
Leur moindre libéralité était semblable à des averses d'Avril

Quand Abdallah Pacha mit en déroute l'armée du Wali de Senne
Reza alors âgé de cinq ou six ans était un gamin à l'école.

B – L'ÉPOQUE MODERNE

Au cours du XX^e siècle, le mouvement national kurde est allé en s'amplifiant, malgré les persécutions et la division du Kurdistan à la fin de la Première Guerre mondiale non plus entre deux mais cinq États. La période durant laquelle les auteurs qui s'exprimaient en kurde formaient une minorité, va faire place à une phase d'intense production littéraire dans toutes les parties du Kurdistan.

C'est en **Turquie**, pays qui ne reconnaît aux Kurdes aucun droit national ou culturel, que la création sera la moins importante. Les Kurdes écrivent en turc, le plus célèbre d'entre eux est Yashar Kemal, l'un des plus grands romanciers modernes de langue turque. Les Kurdes en Turquie ont cependant un éminent représentant de la littérature écrite en kurde dans la personne de Musa Antar.

En tête de la littérature kurde de Turquie, il faut citer les noms des émirs Djeladet Bedir Khan et Kamuran Bedir Khan. Moins pour leur propre production littéraire (encore que celle-ci ait été abondante) que pour le rôle décisif qu'ils ont joué dans la renaissance culturelle du kurde septentrional, sans compter leur rôle dans le mouvement national kurde dont il ne peut être question ici : établissement d'un alphabet latin pour le kurde septentrional, études grammaticales poussées, recueils de textes folkloriques, recherches historiques... Il n'est pas un domaine de la kurdologie qu'ils n'aient rénové, accompagnés dans cette tâche par une pléiade de brillants auteurs kurdes et épaulés par des orientalistes et kurdologues français éminents tels que Pierre Rondot, Roger Lescot, le Père Thomas Bois, etc. C'est dans le cadre des revues qu'ils ont éditées au Levant, sous mandat français, que l'essentiel de ce travail s'est poursuivi. Les frères Bedir Khan sont issus de l'illustre famille princière du Botan et leur aïeul a, au milieu du XIX^e siècle, organisé et dirigé une des plus importantes insurrections kurdes qui a marqué le début du mouvement national kurde.

Pour la **Syrie-Liban**, nous présenterons un poète du Kurdistan septentrional, un prosateur et un poème de l'un des émirs Bedir Khan.

En **Iran**, le mouvement national qui culminera avec l'éphémère République de Mahabad (1946) donnera naissance à des talents exceptionnels. Nous avons choisi parmi eux deux poètes « nationaux » et un nouvelliste.

En **Irak**, où ne vit que le sixième des Kurdes, mais où ils jouissent de certains droits, la production devient de plus en plus abondante au fur et à mesure de la conquête de ces droits. A partir des « Accords sur l'Autonomie », signés en 1970, les activités littéraires vont se développer de façon remarquable. Une Académie Scientifique Kurde, créée la même année, est devenue le centre – malgré son nom – d'activités littéraires très intenses : recherches sur la littérature orale, recueils de textes folkloriques, traductions, éditions et rééditions d'œuvres anciennes et modernes.

Enfin, en **URSS**, les activités littéraires des Kurdes, malgré leur petit nombre (environ 350 000) sont considérables dans tous les domaines : recueils folkloriques, éditions scientifiques de textes, poésies, romans. Nous avons choisi parmi eux un poète et un prosateur et romancier.



Turquie – Syrie – Liban – U.R.S.S.



Émir DJELADET BEDIR KHAN (1893-1951)

Licencié en droit de l'Université d'Istanbul, il prit part, en 1930, à une tentative de soulèvement kurde en Turquie. Fixé ensuite à Damas, il se voua à la littérature. Il fonda avec son frère cadet, l'émir Kamuran, la revue Hawar, « L'Appel » (57 numéros entre 1932 et 1943) autour de laquelle de nombreux lettrés kurdes s'étaient regroupés et auxquels se sont associés Roger Lescot et Pierre Rondot. La première tâche de Hawar édité en kurde et en français, fut de répandre l'alphabet kurde en caractères latins élaboré par l'émir Djeladet et plus adapté au génie de la langue que l'alphabet arabo-persan utilisé jusqu'alors. L'émir Djeladet collabora également à la revue Ronahi (1942-1945).

LA BERCEUSE DE LA MORT (1)

Khadjê

Siyaband ! Siyaband ! Parle !
Donne un signe de vie à ta femme !
Dans le brouillard on voit des larmes...
Mais qui aurait dit que le gibier tuerait le chasseur !
Dors, mon fils, dors...

Le mont Sipan est encore bouleversé couvert de fumée et de
brouillard
Siyaband ! Siyaband ! Parle donc !
Oh ! que je sois ton tombeau ! Je t'avais dit « Ne t'éloigne pas
de moi ».
Oui je l'ai dit mais tu n'as pas suivi mon conseil.

Le sommet du Sipan est dans l'orage, un terrible orage.
L'ouragan et la bourrasque sont en chemin, ils arrivent aussi.
Le cerf, le maudit, d'où est-il venu ?
Comment se fait-il qu'il ait eu raison de Siyaband ?
Dors, mon fils, dors...

Cœur et foie ont été brisés en mille morceaux.
Comme une flèche enfoncée dans les côtes,
Les cornes du cerf sont du fer, d'acier.
J'ai dit : « N'y va pas ! » Mais il ne m'a pas écouté...
Dors, mon fils, dors....

O Siyaband à la flèche dorée à l'arc argenté !
J'ai dit « Ne va pas vers les rochers ni vers les sources ! »
Si vraiment il te fallait un gibier
N'étais-je pas ton gibier et ta victime ?
Dors, mon fils, dors...

Siyaband ! Siyaband ! Qu'as-tu fait ?
Comment as-tu pu glisser du sommet ?
Pourquoi as-tu choisi ce ravin pour ton nid ?
N'est-ce pas dommage cet amour encore si frais éclos ?
Dors, mon fils, dors...

Le sommet du Sipan est plein d'épines, de chardons, de rochers.
La neige et la grêle sont les ennemis du chasseur.
J'ai dit : « Ne va pas, cher enfant, c'est le cerf ».
O Sipan ! Écroule-toi ! Effondre-toi !
Dors, mon fils, dors...

Tombe ! Disparais ! Effondre-toi ô montagne !
Et toi Siyaband lève-toi jeune marié !
Lève-toi ! Sans toi je n'en puis plus ! Lève-toi donc !
Je suis restée sans protecteur, orpheline ! Dresse-toi donc !
Dors, mon fils, dors...

Siyaband (du fond du précipice)

Ne pleure pas, ne pleure pas jeune fille ! Ma belle !
Laisse la mort venir comme une jeune mariée.
Qui a dit que la mort est amère ? Mais non !
Mes blessures ne me font point mal ;
Mais c'est toi qui es toujours dans mon cœur et j'ai peur.
Je te demande : « Est-ce que les cornes du cerf t'ont fait mal ? »
Ne pleure pas ! Ne pleure pas, jeune fille ! Ma belle !

Khadjê

Siyaband ! Siyaband ! Ne gémis pas.
Qui aurait pensé que cette sinistre fin était devant nous ?
Comment ne pas pleurer, ne pas verser de larmes
Chaudes et sanglantes sur ma poitrine... ?
Dors, mon fils, dors...

Tes gémissements sont profonds et tristes comme la mort.
Comment me retenir et ne pas crier
Alors que tes soupirs arrivent jusqu'à mon cœur ?
Les larmes tombent sur mes souffrances,
Dors, mon fils, dors...

Gémis, gémis Siyaband, gémis toujours !
Tu m'as laissée et tu t'es jeté dans l'abîme.
Tu savais que j'étais sans protecteur et sans soutien.
Comment faire pour cicatriser ma blessure ?
Dors, mon fils, dors...

Ô Sipan ! Ô rochers de Sipan ! Ne me faites pas obstacle !
Ouvrez-moi un chemin et menez-moi vers Siyaband !
Ô Sipan ! Un sentier, un passage,
Ouvre-les moi que je passe et que j'aïlle
Et que je devienne pour Siyaband une tombe et non plus une
épouse !

(1) La légende des amours malheureuses de Siyaband et Khadjê est l'une des plus connues du folklore kurde.

La lamentation présentée se situe à la fin du récit. Siyaband qui a enlevé Khadjê et a passé trois jours avec elle sur le mont Sipan est poussé dans un précipice par un cerf qu'il poursuivait : il meurt transpercé par les branches d'un arbre (cf. ci-dessus, une version folklorique en prose).

L'Émir KAMURAN BEDIR KHAN (1895-1978)

Après avoir quitté le Levant devenu indépendant à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'émir Kamuran s'est installé à Paris où il a longtemps enseigné la langue et la littérature kurdes à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (actuellement Institut National des Langues et Civilisations Orientales). Il a aussi fondé et dirigé le Centre d'Études Kurdes, dont le siège était à Paris. Il a participé à la traduction française de nombreux textes kurdes et a écrit de charmantes poésies kurdes en langue française. Nous avons choisi un texte récent de son dernier recueil de poésies et une description du pays Hawroman parue dans la revue Hawar.

CHANSON POPULAIRE KURDE

Je descends le sentier du haut des montagnes
Vers la plaine qui abrite ma cabane
Je m'éloigne pas à pas du ciel étoilé...
Je cours vers les lieux
Où l'on m'a chanté les premières berceuses
De mon enfance tourmentée...

Le ruisseau coule en mordant les pierres
Bousculant les poissons effrayés par leurs ombres
Les saules pleureurs se penchent et se reflètent
Dans les eaux qui serpentent.

De loin les cavaliers apparaissent splendides
Sur leurs chevaux racés hennissant à l'écho
De ce chant nostalgique de notre berger kurde
Qui emporte l'âme et vivifie l'espoir
De notre croyance pure et de nos ardents désirs...

Être libre et vivre librement dans ce pays enchanteur
C'est une rose qui s'épanouira un jour
Arrosée par le sang précieux de notre jeunesse
De nos enfants orphelins, de nos femmes martyres
Il y aura aussi un jour pour nous, Kurdes,
Joie, bonheur et raison de vivre !

LE SOLEIL NOIR – Coutumes du Pays des Kurdes

En escaladant les montagnes de Hawroman (au Sud du Kurdistan), on éprouve une sensation bizarre. On croit atteindre le ciel bleu et clair du pays, en suivant les pentes colorées et parfumées par des fleurs connues et inconnues qui grisent l'odorat et enchantent les yeux.

Mais la merveille de la nature s'accomplit à l'aurore, une heure et demie avant le lever du soleil sur la terre d'Asie ; des monts de Hawroman, on le voit enfoncé dans le velours de la nuit, comme un démon noir, dépassant de quatre à cinq fois sa grandeur.

Les Kurdes, habitués à ce spectacle, vous font suivre les mouvements et l'évolution grandiose de l'astre.

La nuit règne encore et, sous la voûte étoilée, silencieuse, la terre dort et donne l'impression d'un temple vide et chaque chose apparaît nonchalante et mystérieuse.

Malgré les notions précises de la science, on aime à croire que, la terre se reposant dans la tranquillité immense de la nuit, c'est le soleil qui avance.

L'astre qui, tout d'abord, est absolument noir, petit à petit évolue et prend une couleur de sépia très foncée pour passer à une teinte mauve-lilas et ces différentes couleurs, par des changements graduels, se fondent en un ton jaune vif.

Puis, la coloration prend une allure plus précise, le jaune devient rose comme une flamme naissante, un rouge très vif lui succède, pour faire place au globe d'un rouge ardent comme un énorme morceau de fer brûlant qui semble verser le feu dans l'espace.

Au loin, à l'horizon, sur des collines étincelantes, on aperçoit des bandes d'oiseaux pareils à des essaims bourdonnants d'abeilles. La densité de la nuit s'affaiblit, des brumes passent, des ombres et des nuages s'enfuient ; entre la terre et le ciel on voit se former un rond doré, comme une ceinture magique d'où sortent des reflets rouges, bleus, gris, mauves, jaunes et blancs, dans une limpidité qui laisse voir les étoiles.

Pendant une heure et demi, les yeux sont extasiés par ces jeux colorés et lumineux et se reposent en contemplant l'aurore qui naît dans la plaine. Comme une grande rose, l'astre s'épanouit dans le jardin du ciel, et la terre, pâlie, rit sous la lumière éblouissante, dont les diverses couleurs teintent le frisson des eaux.

MUSA ANTER (1920)

Chaykh Musa Anter est né dans un petit village de la province de Mardine. Il a publié un dictionnaire kurde-turc et des romans qui l'ont rendu célèbre. Il est aussi l'auteur de la seule véritable pièce de théâtre moderne de la littérature kurde. Écrite en prison où il a fait de longs et nombreux séjours, elle a paru en 1965 à Istanbul. La pièce intitulée « Brîna Resh » (1) a quatre actes. La scène suivante est extraite du dernier acte. La famille : Zino, la mère, et Biro, le père, ont réussi à faire de leurs fils Bedo, un médecin.

(1) Littéralement : la plaie noire. Il s'agit du bouton d'Alep qui est un chancre contagieux affectant surtout les enfants et qui constitue un véritable fléau dans le Kurdistan de Turquie.

CHEZ LE MÉDECIN

La scène se passe dans la cour centrale de l'habitation. Le déjeuner est terminé, Zino débarrasse la table, Biro termine sa cigarette, Bedo se dirige vers sa mère. A ce moment, la porte d'entrée de la cour s'ouvre. Une pauvre villageoise entre et se dirige vers eux. Elle porte sur le dos son fils atteint de la plaie noire. Elle s'appelle Khansê.

Khansê : Est-ce ici la maison du médecin, monsieur ?

Bedo : Oui, mère, c'est ici.

Khansê : Je t'en prie, mon fils, appelle le médecin.

Bedo : Parle mère ! C'est moi le médecin.

Khansê : O fils, n'importune pas les pauvres, je suis malheureuse. Tu te moques de moi, tu vois bien que mon fils est malade !

Bedo : Ce n'est pas une plaisanterie. Je suis réellement médecin. Pourquoi ne me crois-tu pas ?

Khansê : Mais alors, il y a des médecins kurdes ?

Bedo : Oui, il y en a et j'en suis.

Khansê : Petit père ! On raconte que tu es un grand médecin et que tu es puissant.

Bedo : Quoi qu'on ait pu dire, c'est moi. Ne crains rien.

Khansê : Que votre maison soit cent fois bénie pour avoir fait l'un d'entre nous un médecin.

Le fils de Khansê est toujours attaché au dos de sa mère. Elle est paralysée de joie : elle marmonne des bénédictions et semble se parler. Quant à Zino, elle voit se dérouler devant ses yeux, comme dans un film, toute sa vie, avec ses tristesses et ses joies.

Zino : Oui, ma fille, pourquoi n'y aurait-il pas de médecin kurde ? Il y a des Kurdes qui vont à l'école et qui étudient et ils deviennent des personnes importantes. Les Kurdes sont des gens comme les autres. Qui t'a dit que les Kurdes ne pouvaient pas devenir des gens importants ? La moitié des fonctionnaires de l'État sont des Kurdes, mais ils n'osent pas le dire aux pauvres gens, ma fille !

Khansê : Oui, mère, par Dieu ! Cette année le gouvernement est venu dans notre village pour construire une école. Le beg qui est le propriétaire du village est venu et il a déclaré devant nous : « Les Kurdes ne peuvent rien devenir, que feraient-ils d'une école ? »

Bedo : Non, ma sœur, non, ils ont menti.

Khansê : Alors, mon fils, que je sois ton rachat !

Zino : Que peut-on faire pour toi, ma fille ?

Khansê : Sois bénie, mère ! Par Dieu, j'ai amené mon fils auprès du docteur.

Biro : O Zino ! Cette femme est raidie de fatigue d'être demeurée debout. Assieds-toi !

Zino : Biro a raison. Ma fille, assieds-toi et débarrasse-toi de ton fils.

Khansê, tremblante et craintive, fait descendre son fils et le présente à Bedo.

Khansê : Par Dieu, que je sois votre rachat à tous !

Bedo vient au devant d'eux et tend la main vers l'enfant malade qui, dans ses loques et ses haillons, ressemble à un petit singe. Le chancre a rendu sa chair béante.

Bedo : Ce bel enfant est malade. Approche pour que je puisse te voir. N'aie pas peur ! Je suis ton grand frère. Grâce à Dieu, tu vas très bien. Venez demain à l'hôpital et avec l'aide de Dieu, il guérira rapidement.

Khansê : Par Dieu, non, seigneur docteur ! Que je sois le rachat de ta tête, je souhaite que tu le soignes ici. Sur ta tête ! J'ai déjà enterré quatre enfants. On dit qu'à l'hôpital on ne prend aucun soin des pauvres.

Bedo : Non, ma sœur, non. C'est un mensonge. Les pauvres ont naturellement leur place à l'hôpital. Je travaille aussi là-bas.

Zino : Mon fils, il y a du vrai dans les paroles de Khansê. Tout le monde n'est pas comme toi. Les pauvres ont une grande terreur de l'hôpital.

Khansê : Vois, seigneur docteur, je ne suis pas venue les mains vides. Sur ta tête et celle de cet enfant, depuis le printemps je vend des œufs et ma poule ayant cessé de pondre, je l'ai vendue aussi pour dix madjidi (1). J'ai réuni dix-neuf livres. Deux seulement me suffisent pour le pain, les besoins de notre nourriture et celle de mon âne. Les autres sont pour toi. Mais guéris mon fils et tant pis pour l'argent.

Bedo : Non, sœur, non ! Je ne veux pas de ton argent. Je guérirai ton fils.

Khansê : Alors tu considères que c'est peu ? Mais je suis pauvre, que puis-je faire ? C'est vrai que ce n'est pas beaucoup, c'est tout

ce que je possède et je n'ai rien d'autre. La maison de la pauvreté n'est pas prospère. On dit : « La pauvreté est la rouille de l'homme ». Tu ne l'as pas connue. La pauvreté est très difficile à vivre. Que personne ne la connaisse !

Encore une fois, la vie de Zino se déroule devant ses yeux. Elle sort son mouchoir et essuie ses larmes.

(1) Le madjidi équivaut à vingt piastres, soit le cinquième d'une livre. La livre vaut approximativement cinquante centimes.

DJAGARKHWÎN (1900)

Djagarkhwîn, « cœur meurtri », de son vrai nom Chaykhmus Husayn, né dans un village situé au nord de la Syrie, est le plus célèbre des poètes du Kurdistan septentrional et le type même du poète national. Il évoque tous les héros nationaux, toutes les régions du Kurdistan. Ses poèmes sont de formes et d'inspiration variées.

NOUS ET LES LOUPS

Frères loups, vous comme nous, êtes des braves
Mais vous, vous êtes des géants, compagnons des tigres et des
lions.

Nous et vous sommes compagnons – dans la misère,
Nous, c'est de jour que nous crions ; vous, c'est de nuit que vous
hurlez !

Nous, Kurdes et loups, sommes uns ; nous sommes en effet des
frères.
Nous aussi comme vous, nous fuyons par les montagnes.

Nous aussi comme vous, souffrons chaleurs, frimas, brouillards,
poussières.
Qui d'entre nous se fait tuer, tout comme vous, reste sans
recours !

Vertes campagnes pour les hommes ; mais à nous, rochers et
déserts !
Vos ennemis sont les fils de Fendo (1), nos ennemis sont les fils
des Mongols !

Notre désir, c'est le Kurdistan ; votre désir, c'est les moutons !
Mais chez vous comme chez nous, chacun dit : Pour moi seul !

Donnons-nous la main, contre l'ennemi unissons-nous.
Ils ne nous feront plus violence, cet ennemi et ce chien !

Bêtes et hommes, frères et compagnons d'infortune,
Nous et vous, sommes restés miséreux, parce que sans oncle ni
tante !

Kurdes et loups, toujours à errer, sommes devenus brigands et
voleurs.
Nous sommes malheureux : c'est grande honte à Ahrîman et à
Ormuz.

Loups malheureux, au cou penché, au cœur meurtri,
Kurdes impuissants, tous nous resterons des cœurs meurtris.

(1) Le chien, ennemi du loup

L'ORACLE DE LA BOHÉMIENNE

Un jour une bohémienne
Noiraude, pieds-nus, affamée,

A la chemise et à la robe en loques,
Avec à la main un bâton de platane,

A la taille fine, vieille et sèche,
Bouche, lèvres et joue tatouées,

Avec sa fille sur le dos
Et ses mamelles qui pendaient par devant.

Menteuse et sans religion
Et, à la ceinture, une omoplate (1)...

Hommes et femmes du village
S'assemblèrent autour d'elle comme des hiboux.

Chacun apportait quelque chose
Et la vieille disait la bonne aventure.

Quoi que disent ceux-ci et quoi qu'elle répondit
De toute façon les prédictions de la vieille étaient des menteries.

Puis elle vint chez moi
Pour m'amuser et me fêter.

Je lui donnai, moi aussi, un peu d'orge
Et elle sortit son omoplate.

C'était une antique omoplate et bien jolie
Avec trois trous au milieu.

Je mis mes doigts dessus.
La vieille poussa quelques soupirs.

La vieille semblable à l'Ange de la Mort
Regarda l'omoplate, puis me dit :

« Maître Djagarkhwîn
Ainsi je prévois ta bonne aventure.

C'est une charge très lourde
Que tu t'es imposée, sans réflexion.

Ce n'est pas une charge pour un ou deux.
Débarrasse-t'en, ça suffit bien.

A cause de cette charge et de cette fonction
Chacun est ton ennemi !

Les Kurdes, hommes et femmes,
Te sont hostiles !

Tu veux qu'ils deviennent des hommes
Maîtres d'un trône, d'une couronne et de la richesse !

Que d'un seul cœur, d'une seule âme, d'une seule voix,
Contre l'ennemi ils combattent !

Qu'ensemble ils se donnent parole
Et que vite ils réclament leurs droits !

Que comme des hommes ils s'unissent ;
Qu'ils prennent en mains massues et armes !

Qu'ils courent dans les montagnes
Et qu'ensemble ils réclament leur droits !

De Kermanschah à l'Euphrate
Qu'ils s'emparent de Mossoul, jusqu'en Khilat (2)

Et qu'un seul chef, fort et intelligent,
Parmi eux installe des ministres !

Que pour les Kurdes et le Kurdistan
On construise des écoles,

Afin que les filles et les garçons s'instruisent !
Qu'on fabrique canons et avions,

Et que les lettrés, bons et vertueux
Ouvrent la marche devant les soldats

Et que, comme le Maître Djagarkhwîn
Ils sonnent l'alarme et le combat ! »

(1) L'omoplate de mouton sert à dire la bonne aventure

(2) Célèbre montagne du Kurdistan de Turquie

EN CONTEMPLANT LA RAVISSANTE

Je ferai ton éloge ! Tu es grande et belle, élégante et très svelte,
Tu es hautaine comme Chosroès, le chef des Émirs et des Pachas.

Ton visage est électricité et soleil, tu embrases le cœur de fièvre
Tu es le feu de l'âtre et de l'enfer, la consommation des corps.

Tu es aussi pure que l'eau, aussi douce que l'argent,
Tu es tourbillon, ta taille fine subjugué les Seigneurs et les
Pachas.

Ta chevelure est abondante et parfumée, ton front la couronne de
Cheref Khan,
Tes sourcils sont des arcs et des arches, ton visage une rose épa-
nouie parmi les rochers.

Tes yeux sont des étoiles, ton nez une fraise jolie,
Tes dents sont de nacre et d'or, ta langue une lame fine.

Ton menton est blanc et tes boucles noires, tes pendants d'oreil-
les sont en diamants et en pierres fines,
Ton collier est de cristal et d'albâtre, ta poitrine est blanche
comme une étoffe.

Tes seins blancs sont dressés, tes hanches sont souples comme des
roses et des écharpes,
Tes orteils sont des cierges, des rubis et des perles.

Magnifique, élégante, amante étrange, les foulards de ta tête sont
diaprés,
O Maître Djagarkhwîn, je t'en prie, va l'admirer !

OSMAN SABRI (1906)

Osman Sabri est né près de Malatya dans le Kurdistan de Turquie. Persécuté et, en 1926, emprisonné pour sa participation au soulèvement kurde, il fuit la Turquie et se réfugie, en 1929, en Syrie sous mandat français. Auteur fécond, historien, poète mais surtout prosateur, il est l'un des meilleurs écrivains du Kurdistan septentrional. Il puise une importante partie de son inspiration dans le folklore qu'il a largement contribué à recueillir.

CHEÛTANQUOUNI

(Comme dans tous les peuples, chez nous aussi, les Kurdes, il y a une croyance au sujet des superstitions. D'après cette croyance, certains morts se lèvent après la mort. Lorsque ces morts portent le nom de quelque homme, celui-ci aussi meurt. C'est pourquoi ces hommes, qui sont des CheÛtanquouni, on doit les tuer à coups de pelle. On dit aussi que sans une pelle on ne peut tuer le CheÛtanquouni.

Dans les Confins, il y avait beaucoup de fakih (1) kurdes. Lorsque ces fakih parvenaient à Mela Djami (2) pour progresser dans leurs études et leurs connaissances, certains d'entre eux allaient en Iran et obtenaient leur licence de célèbres savants d'Iran. Pour toutes ces raisons, ils étaient assommants pour leurs camarades et leurs compagnons.

Les héros de cette histoire sont Fakih Omar et Fakih Hassan. Après avoir étudié le Mela Djami, pour progresser en science et obtenir leur licence, ils se dirigèrent vers l'Iran. Ils furent hébergés dans un village et cette aventure leur arriva. Pour que les lecteurs puissent bien la comprendre, nous passerons la parole à Fakih Omar.)

(1) Jurisconsulte, homme verse dans la connaissance de la loi divine

(2) Nom d'un livre d'étude

« Lorsque nous arrivâmes à la frontière de l'Iran, tard dans la soirée, nous fûmes hébergés dans un village. Comme il n'y avait pas de chambre dans le village, les villageois menaient leurs hôtes à la mosquée et leur apportaient repas et souper. Nous aussi, nous allâmes directement à la mosquée. Nous fîmes la prière du souper avec les villageois ; tandis que nous étions en train de manger, un bruit de pleurs et de deuil s'abattit sur le village. Les villageois qui nous avaient apporté la nourriture se disaient entre eux :

- Le fils de l'Agha du village est mort !
- Quel bon garçon et quelle délicatesse et si jeune...
- Dans tout le village on ne trouvait pas un garçon comme lui.

Nous apprîmes ainsi qu'après deux ou trois jours de maladie, le fils du chef avait cessé de vivre et avait rendu son âme à l'Ange de la Mort. Bon gré mal gré, quelque chose de la tristesse des villageois nous atteignait aussi. Surtout pour celui qui est en voyage, la rencontre des morts sur son chemin n'est pas agréable.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un Ancien du village vint chez nous de la part de l'Agha. Il nous dit :

- Si cette nuit, vous autres vous acceptez de faire le service de la lecture du Coran sur le cadavre du fils de l'Agha, nous laverons le cadavre et nous l'amènerons à la mosquée. Et l'Agha pour votre peine vous donnera deux pièces d'or.

Nous étions chez des étrangers et nous avions besoin d'argent. Ces paroles nous firent donc plaisir.

Une heure après, ils nous apportèrent le cadavre et chacun s'en retourna chez soi. Nous deux, nous avons recommencé nos ablutions et chacun, de chaque côté du cadavre, nous nous sommes

agenouillés et nous avons commencé la Récitation.

L'endroit où nous étions était une petite pièce sur le côté de la mosquée. Cette pièce avait deux petits trous dans le mur et avait été construite simplement pour le repos des hôtes.

La cheminée installée au milieu du mur qui faisait face à la porte avait été allumée. Le corps avait été placé dans un cercueil et avait été déposé la tête vers le feu et les pieds vers la porte. Nous, les deux amis, nous nous faisons face et comme des appeaux nous récitons le Coran à mi-voix.

La nuit s'était à moitié achevée lorsqu'un bruit de coups me parvint. D'abord je ne voulus pas croire mes oreilles. Mais ce bruit recommença une seconde fois. J'eus alors l'impression qu'il provenait du cercueil. De peur, mes yeux ne pouvaient plus voir les pages du Coran. J'avais beau essayer de les regarder, chaque fois mes yeux se tournaient irrésistiblement vers le cercueil. Mon esprit se troublait. Et si mon camarade n'avait pas été si occupé par la lecture, il aurait compris mon embarras. Mais la lecture à voix haute ne le rendait pas attentif à ma situation. Une fois de plus, le bruit de coups parvint du cercueil et comme à ce moment même mes yeux étaient tournés vers celui-ci, je vis le couvercle à demi-cloué faire un mouvement. Mon cœur, comme un oiseau, pris au lacet qui se débat, me frappait à la bouche. Quant à mon camarade Fakih Hassan, il était borgne et le cadavre se trouvait du côté de son œil borgne, il ne voyait rien du tout.

Sous prétexte de renouveler mes ablutions, je sortis et je fermai la porte à clé sur Fakih Hassan et le cadavre. Par un des trous du mur, je regardai. Un instant s'était à peine écoulé que le cercueil remua une fois de plus. Alors Fakih Hassan comprit tout et se dirigea rapidement vers la porte. Hélas ! Elle était fermée. Il souleva la porte de toute sa force et la secoua, puis il m'appela deux ou trois fois. Pendant ce temps, le cadavre s'était mis d'aplomb et soulevait le couvercle du cercueil. En vérité, celui-ci était vermoulu. Rapidement le cadavre enleva le linceul qui le recouvrait et le mit sous les bras. Ses yeux étaient rouges comme le sang. De la bave et de l'écume entouraient sa bouche et ses mains disaient quelque chose à Fakih Hassan. Le Fakih à l'œil unique était devenu fou. Il continuait sa récitation et soufflait sur le cadavre.

Mais les incantations du Fakih, au lieu de tuer le cadavre, le rendaient encore plus fort. Lorsque le cadavre vit que le Fakih ne l'écoutait pas, il se dressa, se dirigea vers le Fakih et s'en approcha. Celui-ci secoua la porte encore une fois et m'appela. Comme je ne répondais pas et que le cadavre s'approchait de lui, il lâcha la porte et se mit à fuir. Mais où aller ? Il ne lui était pas possible

de traverser les quatre murs. A chaque fois que le pauvre cadavre se tournait pour aller vers lui, le Fakih poussait des hurlements et appelait à son aide Son Excellence le Chaykh. Mais pourquoi continuer à vous fatiguer ? Il ne resta pas un seul wali (3), un seul nabi (4) auquel Fakih Hassan ne fit pas appel. A chaque cri, il se jetait d'un mur à l'autre. Fakih Hassan se fatiguait progressivement tandis que le cadavre devenait de plus en plus fort.

Enfin, le cadavre coinça Fakih Hassan dans une encoignure et l'attrapa. Face à la mort certaine, le Fakih se raidit et donna un coup de poing sur les yeux du cadavre qu'il jeta à terre. Un sang extraordinaire jaillit de la bouche et des narines du cadavre et Fakih Hassan, de peur, se mit à trembler comme un soufi en transe.

Ces cris avaient percé mon cœur et mes entrailles. Depuis un long moment déjà, les limites de la plaisanterie avaient été dépassées. De crainte d'ouvrir la porte, je grimpai sur le bâtiment et par le trou de la cheminée je saisis la main de Fakih Hassan et je le tirai en haut. Peu de temps après, le cadavre se redressa sur ses pieds et après avoir récité la prière de la chahada (5) il rendit grâce à Dieu. Puis d'une voix forte il nous parla ainsi :

– Mes frères, où êtes-vous allés ? Par Dieu, revenez.

Alors que j'allais lui répondre, Fakih Hassan mit sa main sur ma bouche et dit :

– Fils, aurais-tu quitté la Voie de Dieu ? Ce cadavre-là est un Cheïtanquouni, un revenant. Sais-tu ce qu'est un revenant, ou veux-tu être la cause de ma mort ?

En parlant ainsi, Fakih Hassan n'avait pas tort. Étant donné la peur qui l'étreignait, ses paroles n'avaient rien de honteux. Peut-être avais-je moins peur et d'ailleurs lorsque « le mort » et lui étaient dans la pièce, moi, au dehors, j'avais eu mal au ventre à force de rire. Doucement, je lui mis la main sur l'épaule et je lui dis :

– Nul besoin d'avoir si peur. Le mort ne connaît pas nos noms. D'ailleurs, il est tout seul et nous sommes deux. De plus, nous avons nos poignards. S'il a le courage de s'exposer aux coups de poignard, nul doute que nos mains pourront agir.

Jusqu'ici Fakih Hassan avait les oreilles bouchées et il me regardait dans les yeux. Lorsque j'eus fini de parler, il trembla encore un peu et me dit :

– Fakih Omar, mon cœur était effrayé. De plus, nous n'avons pas de pelle pour tuer le revenant. Est-ce que le revenant meurt à coups de poignard ?

– Comment donc ! Ils meurent comme des ânes. Mais ne crains rien. Il est bien possible que le type ne soit pas mort et soit

« tombé dans le sang ». S'il ne se ressaisit pas, le malheureux va se tuer par ses cris et ses lamentations. Je vais aller voir comment il se porte.

Le bonhomme continuait à crier et à se lamenter, il m'appelait sans répit. Je calmai un peu Fakih Hassan et je me dirigeai vers la cheminée. Notre mort se tenait debout au milieu de la pièce et continuait à nous appeler. A voix forte je lui dis :

– Qu'est-ce qui se passe ? Que veux-tu ?

– Frère, je ne veux rien... je veux seulement que tu t'approches... je ne suis pas mort... je suis tombé dans le sang... Assurez-moi, je vous en supplie que je ne suis pas mort, et allez ensuite annoncer la bonne nouvelle à mon père,... dites-lui : « Ton fils n'est pas mort ». Il vous fera un beau cadeau.

– Et moi, comment croirais-je que tu n'es pas un revenant ?

– Je ferai ce que tu voudras.

– Voilà, mon Coran est là, dans la panetière. Si tu me le donnes je saurais que tu n'es pas un revenant.

Le jeune homme, sans la moindre hésitation, alla chercher le Coran et la panetière et me les tendit dans la cheminée. Alors mon cœur fut convaincu que le brave n'était pas mort et qu'il était « tombé dans le sang ». Je descendis, ouvris la porte de la pièce et j'entrai. Après que Fakih Hassan se fut rassuré sur l'état de santé du jeune homme, il vint vers nous avec beaucoup d'hésitation. Il tremblait encore de temps en temps. Chacun de nous deux enleva quelque vêtement et le donna au revenant. En dépit de son insistance et de crainte que les villageois ne pensent que c'était un revenant et ne le tuent, je n'annonçai à personne la nouvelle durant la nuit. Le matin, lorsque les gens vinrent pour chercher le cadavre pour le porter au cimetière, ils virent le jeune homme assis au milieu de nous. Alors personne ne douta plus de sa santé.

Lorsque le père du mort apprit ce que j'avais fait, il tomba dans mes bras et me dit :

– Sans ton calme nous aurions tué le gars de nos propres mains. Puisque tu as délivré mon fils de cet état et que tu m'as évité le déshonneur de son meurtre, je veux te faire plaisir.

Après nous avoir accueilli trois jours chez lui, il nous fit ses adieux avec joie et honneur. Lorsque nous quittâmes le village, chacun de nous deux avait mis cinq pièces d'or dans sa bourse. »

(3) Saint

(4) Prophète.

(5) Le credo musulman

RASHID KURD

Originaire du Kurdistan de Turquie qu'il a fui, comme d'autres intellectuels kurdes, pour s'installer en Syrie. Mais là aussi (après le départ des Français), il a souvent été emprisonné.

Le poème que nous présentons a justement été écrit en prison et il est dédié à l'un de ses amis, prisonnier en même temps que lui et dont le père venait de mourir.

LE CHEMIN DES HOMMES LIBRES

C'est dur, ô camarade !
Ton père est mort et tu n'étais pas à la maison...
Ce père qui t'a élevé,
Avec caresses et douceurs,
Durant les derniers jours de sa vie,
Tu n'étais pas auprès de lui.
Sur le pas de sa porte, il scrutait la route
Il t'attendait le cœur battant...
Tu n'étais pas à son chevet,
Tu n'as pas essuyé la sueur de son front,
Tu ne lui as pas fait tes adieux,
Tu ne lui as pas baisé les mains...
Tu n'as pas versé les larmes
Qui étaient pour lui les plus douces,
Tu ne l'as pas accompagné au tombeau
La dernière demeure dont il ne reviendra plus...

*
* *
*

Moi aussi comme toi j'ai perdu
Mère, père, frères et foyer...
A cause des Turcs et des fascistes
J'ai été déraciné du Kurdistan.
Je n'ai plus rien revu,
La mort a tout emporté.
Voilà vingt années que j'erre,
Avec mes blessures et mes douleurs,
J'ai accumulé tant de malheurs et de misères,
Qui venaient de toutes parts...
Et pourtant je n'ai pas désespéré,
Je n'ai pas quitté le chemin que je m'étais tracé.
Qu'aurais-je pu faire ? Ce qui est passé
Je n'irai pas à sa recherche, je ne courrai pas après.
Ceci est le chemin des Hommes libres !
Celui où il n'y a ni désertion, ni fuite,
Où il ne peut y avoir de défaillance,
C'est le choix que nous avons fait...

*
* *
*

Toi qui es au loin, toi qui es tout près, sache
Que le jour viendra où on les connaîtra.
Ces chiens qui pour une pièce de monnaie
Pour un dollar sont devenus des galeux.
Ils vont bientôt disparaître.
Qu'on n'oublie jamais ce qu'ils ont fait.
Sans demeure, sans tombe et sans la moindre trace
Ils disparaîtront lorsque la vague s'avancera...
Alors ce Pays se dressera
Avec ses plaines, ses montagnes, ses rochers et ses pics,
Et ce peuple dont nous sommes issus !
Les Djawhar, les Bazar et les Kajê
Ne disparaîtront pas, ne mourront jamais...
Ni par les balles ni par les pendaisons...
Il faut que tous ensemble d'un seul cœur
Pour protéger ce Pays contre ses ennemis
Nous demeurions unis sans la moindre défaillance
Toi et lui et moi...

EREB SHEMO (1898-1979)

Ereb Shemo ou Arab Shamilov, originaire de la tribu yézidie des Hasani, est né près de Kars, ville située à l'époque, à l'intérieur des frontières de l'Empire russe avant d'être intégrée à la Turquie. Berger nomade, il s'installe après la Première Guerre mondiale dans la région kurde d'Alagöz conservée par l'U.R.S.S. C'est le plus grand prosateur kurde. Il connaît le turc, le russe et l'arménien. Ses deux romans les plus célèbres sont « Le berger kurde » et « Dim Dim ». Le passage présenté est extrait de ce dernier ouvrage : la résistance des Kurdes assiégés dans la forteresse de Dim Dim, en 1608-1610, commandés par un chef fameux, Émir Khan, le Khan-au-bras-d'or, est un des épisodes héroïques les plus connus.

LA RÉCEPTION DES CHEFS DE TRIBUS DE CHAMDINAN

– Comment se placent-ils ? suivant leur rang ? demanda exprès Chaykh Zadê.

– Les chefs des tribus importantes s’assoient tout en haut et les autres ensuite.

– Mais Khan-au-bras-d’or lui-même à quel rang appartient-il ? Est-il Beg, Agha ou Émir ? demanda Abd al-Razzaq au jeune homme.

– Khan-au-bras-d’or n’est ni Beg, ni Agha, ni Émir. C’est un Kurde. Il est mieux et plus haut placé que les Beks, les Aghas et les Émirs.

Sur les murs de la salle de réception, de nombreux tapis étaient accrochés. Tout un armement y était suspendu : on aurait dit que cet arsenal était celui de Khan-au-bras-d’or. Que n’y avait-il pas ?! Des masses, des flèches et des arcs, des sabres et des boucliers de tout genre, des lances articulées, des pistolets et un grand nombre de cottes de mailles... Au milieu, parmi ces armes, on remarquait un très grand sabre légèrement tordu. Son pommeau était d’argent rehaussé d’or. Sa garde était d’or et scintillait. On demanda au jeune homme :

– Mais à qui appartient ce sabre ?

– C’est le sabre de Khan-au-bras-d’or. Avec ce sabre, il a coupé les têtes de nombreux chefs iraniens. Il les frappait du haut de son cheval.

Chaykh Zadê et Abd al-Razzaq se regardèrent tout ébahis...

Au-dessus des armes, on avait accroché au mur, par rangées, de nombreux trophées. Il y avait des têtes de loups, d’ours, de lynx, de blaireaux, de lions, de léopards, de cerfs, de bouquetins, de moufflons aux cornes contournées, de renards et de lièvres. Parmi ces têtes, il y avait une qu’on ne connaissait pas. Ils demandèrent au jeune homme :

– Mais cette tête-là, à quel animal appartient-elle ?

– C'est la tête d'une hyène. Il y a longtemps, cette hyène déterrait les cadavres des gens qui venaient de mourir, les emportait et les mangeait. De plus, cette hyène faisait beaucoup de tort parmi nos gens. Elle volait les enfants, les emmenait et les dévorait. De nombreux parents pleuraient la perte de leurs enfants. Les chasseurs se mirent à la poursuite de la bête, nuit et jour, mais ils étaient impuissants. Les gens s'adressèrent à Khan-au-bras-d'or et en pleurant lui exprimèrent leur souffrance et leur douleur. C'est alors que Khan lui-même rassembla ses lévriers et se mit à la poursuite de l'animal. L'automne avait été tardif. Une femme raconta qu'elle avait vu cette hyène. Un jour où la neige était fraîchement tombée, Khan se chaussa de raquettes et, avec quelques autres chasseurs, ils rassemblèrent des chiens bergers, des molosses, et ils partirent sur les traces de l'hyène. Ces traces les conduisirent à l'entrée d'une grotte. Lorsqu'ils furent arrivés devant la grotte, les chiens aboyèrent et l'hyène sortit. Hargneuse, elle se jeta directement sur Khan, qui la frappa à la gueule de son trident de fer et avec son sabre lui donna deux coups sur la tête et la tua. On apporta la tête de l'hyène, on la fit sécher et on la suspendit ici. C'est de cette façon que les gens ont été délivrés de cette bête sauvage.

Soudain, on entendit un bruit de porte qui s'ouvre. Khan entra, Abd al-Razzaq et Chaykh Zadé se levèrent d'un bond. Khan les salua, ils lui rendirent son salut et respectueusement demeurèrent debout. Khan les pria de s'asseoir.

Khan était grand et corpulent. Son buste était particulièrement développé. Lorsqu'on voyait son bras gauche et sa longue chemise, on croyait voir le monstre des temps passés. Les gens étaient d'abord effrayés, mais lentement un charme émanait de lui. Ses moustaches et ses favoris étaient si longs qu'ils arrivaient derrière les oreilles. Khan était roux et on aurait dit qu'il avait teint ses moustaches au henné. Sa conversation était agréable et aussitôt on se prenait à l'aimer. Il portait sur le sommet de la tête un haut bonnet en poils de chameau autour duquel étaient noués deux mouchoirs de Diyarbekir dont les franges ondulaient et lui tombaient sur les épaules. Une magnifique ceinture, à laquelle était suspendu sur le côté gauche un petit poignard à manche d'ivoire blanc, ceignait sa taille. Sur le devant était passé un pistolet à la crosse d'argent ciselé de vipères. Khan portait un manteau au col orné de ganses noires qui lui arrivait élégamment à la taille. Il portait un large pantalon de drap gris rehaussé d'un galon rouge de la taille jusqu'aux chevilles. Aux pieds, Khan portait des bottes de Bagdad.

DJASIMÊ DJALIL (1908)

Djasimê Djalil est né dans la province de Kars. Il émigra pendant la Première Guerre mondiale à Erevan où il vit toujours.

TON MOUCHOIR

Ton mouchoir est comme un arc-en-ciel
Lorsque tu le portes à tes lèvres
Il ressemble à une rose épanouie ;
Lorsque tu le tiens en tes mains,
Il ressemble à un feu de braises ;
Lorsque tu le suspends à ton côté
Il ressemble à une chaîne d'or brillante ;
Lorsque, tout en extase, je regarde ton mouchoir,
Tu ressembles au soleil et moi à la lune !

Ton mouchoir, ton mouchoir, amour de mon cœur
Ressemble à un monde de Peris (1).
Je soupire, j'épuise mon cœur, nuit et jour
Afin de pouvoir m'emparer de ton mouchoir sans pareil ;
Pour broder délicatement de mes mains notre portrait à tous
deux ;
Je me sacrifie à toi et à ton mouchoir, chéri !
Quel est mon souhait, chéri ?
Puissé-je être ton mouchoir
Lorsque tu le portes à tes lèvres et à tes yeux.

Trad. Th. Bois

(1) Fée de la mythologie iranienne.

BERCEUSE

Lori, Lori, beau garçon,
Aux yeux noirs, aux sourcils arqués ;
Lorsque je te contemple
Mon cœur se remplit d'amour.
Dors tendrement, dors dans le calme
Lori, Lori, beau garçon
Mon tendre bambin, grandis vite
Deviens le soutien de ton père ;
Grandis vite, deviens un homme intrépide,
Garde notre Monde Nouveau,
Dors tendrement, dors dans le calme
Lori, Lori, beau garçon.

La nuit est tombée, tes parents sont endormis
Et endormi le cerf avec son petit ;
Les étoiles ont paru, la lune s'est levée,
Dorment en silence montagnes et fleuves
Dors tendrement, dors dans le calme
Lori, Lori, beau garçon.

Trad. Th. Bois

JE SUIS LA ROSE SAUVAGE

Je suis la rose sauvage qui n'est pas encore éclosé,
La rosée me couvre, je suis mouillée.
 Si tu ne me touches pas
 Je ne m'épanouirai pas.
 Si tu ne me touches pas
 Je n'embaumerai pas.
Je suis la rose sauvage, je suis la rose de montagne,
Loin de toi...

L'amour s'épanouit par les caresses,
Avec de l'amour attendris le sol autour de moi.
 Si tu ne me touches pas
 Je ne m'épanouirai pas.
 Si tu ne me touches pas
 Je n'embaumerai pas.
Je suis la rose sauvage, je suis la rose de montagne,
Loin de toi...

O cher jardinier aimé des roses,
Viens me tailler à l'entrée du défilé [de la montagne].
 Si tu ne me touches pas
 Je ne m'épanouirai pas.
 Si tu ne me touches pas
 Je n'embaumerai pas.
Je suis la rose sauvage, je suis la rose de montagne,
Loin de toi...

Si tu es vaillant emmène-moi,
Je demeurerai près de toi comme une jeune mariée.
 Si te ne me touches pas
 Je ne m'épanouirai pas.
 Si tu ne me touches pas
 Je n'embaumerai pas.
Je suis la rose sauvage, je suis la rose de montagne,
Loin de toi...

Irak – Iran



PIRAMÊRD (1867-1950)

Piramêrd, « le vieil homme », de son vrai nom Tawfiq Mahmud, est né à Sulaimaniya (Kurdistan d'Irak). Fonctionnaire ottoman, il s'installe dans l'Irak indépendant en 1924. Il a beaucoup écrit et a joué un grand rôle dans la « kurdisation » de la langue kurde dont il a condamné de nombreux emprunts aux langues voisines. Publiciste, il a aussi recueilli près de 6500 proverbes kurdes qui sont devenus une sorte de dictionnaire de la langue kurde.

LES ÉTOILES ET MOI

Les étoiles lointaines brillent dans la nuit
Elles sont aussi tristes que moi : elles n'ont ni repos, ni sommeil

Il y a des années que nous connaissons, elles et moi, des nuits de
veille
Dans la nuit, combien de fois, elles et moi, ne posons-nous pas la
tête sur l'oreiller.

Hier, à l'aube elles pleuraient sur mon sort
Elles me voyaient perdu, misérable parmi amis et ennemis

Je n'avais encore jamais vu telle sollicitude, quelqu'un pleurait
sur mon sort comme un nuage qui crève
C'était bien les larmes des étoiles ! Et moi qui croyait que ce
n'était que la rosée

J'ai prié le vent de leur demander la raison de leur tristesse
Car les étoiles ne sont pas comme nous, elles sont plus près de la
cour du Seigneur

Leur messager avait écrit sur l'herbe à l'aide de la rosée
« Le rayon de la douleur des Kurdes a atteint le ciel

Le cri des Kurdes du nord est parvenu au ciel
C'est le souffle de leurs soupirs qui fait couler nos larmes ».

DILDAR (1918-1948)

Dildar, « l'amoureux », nom de plume de Yunis Rauf, est né à Koy Sandjak, au Kurdistan d'Irak. Après avoir terminé l'école secondaire à Kirkouk, il part étudier le droit à Bagdad. Il pratiqua peu le métier d'avocat lui préférant la poésie. Dildar fut le plus brillant poète de son époque. Toute sa poésie est imprégnée de patriotisme ce qui lui valut de fréquents séjours dans les geôles de l'Irak hashémite. Le poème chanté que nous présentons a traversé les frontières et la plupart des Kurdes le considèrent comme leur hymne national.

« Ô Ennemi ! »

Ô ennemi, le peuple kurde vit toujours
Les obus de la machine du temps ne l'ont pas brisé ;

La jeunesse kurde se dresse hardiment,
Avec le sang elle a tracé la couronne de la vie.

Que personne ne dise : les Kurdes ont disparu ! Ils sont vivants,
Ils sont vivants et jamais nos drapeaux ne se mettront en berne.

Nous sommes les descendants des Mèdes et de Kay Khosrow
Le Kurdistan est notre religion, notre credo.

Nous sommes les descendants de la bannière rouge et de la Révo-
lution,
Contemple notre passé, combien il est ensanglanté.

Que personne ne dise : les Kurdes ont disparu ! Ils sont vivants,
Ils sont vivants et jamais nos drapeaux ne se mettront en berne.

La jeunesse kurde est là, elle se tient toute prête
La vie offerte au sacrifice suprême, la vie offerte au sacrifice
suprême, la vie offerte au sacrifice suprême.

GORAN (1904–1962)

Goran, de son vrai nom Abdullah Sulayman est le plus grand poète kurde moderne. Il a rénové la poésie traditionnelle et classique en y introduisant le rythme syllabique proche de la poésie orale kurde, le poème en prose et le vers libre. Ses créations poétiques écrites dans une langue remarquablement pure expriment le plus souvent l'amour de la liberté et ses idées avancées lui ont valu de fréquents séjours en prison. La plupart des poèmes de Goran ont été mis en chanson.

LA ROSE ENSANGLANTÉE

Scène 1

Le jeune homme

Regarde, on fête et on danse là-bas
Écoute le dahol (1), la flûte et le zorna (2)
Les couleurs chatoyantes se mêlent au brouhaha
Il n'y manque que le bruissement de ta robe de taffetas.
Je t'en supplie, donne-moi la main, il faut se hâter
Dans l'élan de notre amour courons vite danser.

La jeune fille

Sans roses pour mes cheveux : une rouge, une dorée
Je n'irai pas à la fête, je n'irai pas danser.

Le jeune homme

Au nom de ta beauté, au nom de ta beauté,
De ces demi-regards auprès du puits jetés,
L'automne est avancé, les arbres défeuillés, les jardins dénudés,
Où prendrai-je ces roses ? Leurs lèvres sont fermées.

La jeune fille

Sans roses pour mes cheveux : une rouge, une dorée
Je n'irai pas à la fête, je n'irai pas danser.
Si ton amour était sincère, si tu m'avais voué ton cœur,
Alors tu irais cueillir ces roses au jardin du gouverneur.

Le jeune homme (se dirige vers le jardin du pacha en chantonnant)

Le jardin du pacha est au-delà de la rivière,
Il est entouré de toutes parts par des bandes meurtrières
En m'y rendant je risque mille et un dangers
En y renonçant, j'encours la colère de l'aimée.

(Petit à petit, il s'éloigne de la ville)

Scène 2

Le jeune homme

Sans répit j'ai cherché au jardin du pacha
Voici des roses d'or que j'ai cueillies pour toi
De roses rouges hélas
Je n'ai trouvé trace.
Maintenant, viendras-tu avec moi à la fête danser ?

La jeune fille

Jamais ! sans orner ma chevelure de roses rouges en bouquet.

Le jeune homme (découvre sa poitrine)

N'accepterais-tu pas cette blessure à la place des roses rouges ?

La jeune fille

Les balles ennemies ont répandu ton sang, oh malheur !
Viens poser un instant ta tête sur mon sein
Et laisse-moi pleurer ce cœur aimé, perdu pour une fleur !

(1) Sorte de grosse caisse

(2) Sorte de clarinette Ces deux instruments accompagnent les danses kurdes

LE CHANT INTÉRIEUR

J'ai beau faire, ces idées qui me grisent
Je ne peux les couler dans le moule d'un vers

Les pensées intérieures et les mots de ma langue
Pourquoi tant de distance les séparent, je ne sais.

Puissé-je les dérouler comme un long parchemin
Et révéler le monde plus beau que le printemps

Révéler que l'espoir, le désir et le rêve
Brillent plus fort encore que les étoiles du ciel

Révéler le mystère du calme de la mer
Lorsque dans un murmure le zéphyr la caresse

Révéler à ce monde que sa poésie
Est remplie de sanglots plus que ne sont les larmes

Si le visage pouvait refléter un sourire
Ses rayons seraient plus brillants que le soleil.

Cependant, ô tristesse, ces merveilleux poèmes
Sont comme des oiseaux qui ne quittent pas le nid.

Sans répit ils gazouillent en moi, ils murmurent
Mais la plume ne les peut tracer sur le papier.

VOYAGE AU HAWROMAN

« Allahu Akbar » ! C'est l'appel du Mollah
Dans l'obscurité finissante de l'aube qui se lève...

La lune qui paresse en son nocturne voyage
Pâlit par peur d'entendre cacaber la perdrix !

L'étoile du soir, comme une goutte d'espérance
Disparaît parmi la neige des sommets !

Sur le chemin, derrière la montagne, s'entend un bruit de
sonnailles,
De la cachette du chasseur retentit un coup de fusil !

Mais voici que le monde entier s'illumine,
Toute la beauté de la terre éclate en sa nudité !

Les arbres sont agités par la brise matinale :
Et ils scintillent comme la frange des turbans !

Dans le bief du moulin, les oies et les canards
Attendent la lumière du jour pour ouvrir les yeux,

Mais on ne les appellera pas pour manger
Avant que les rayons du soleil n'atteignent le village.

Trad. Th. Bois

HUSAYN ARIF (1926)

Husayn Arif, né à Sulaimaniya, est un critique littéraire et surtout un nouvelliste fécond. Membre fondateur de l'Union des Écrivains Kurdes d'Irak, rédacteur en chef des magazines littéraires *Roshinbîr-î No* (Le Nouvel Intellectuel), *Nûser-î Kurd* (L'Écrivain Kurde), il a représenté l'Irak au V^e Congrès des Écrivains Asiatiques et Africains qui s'est tenu en 1973 à Alma-Ata, capitale de la République Socialiste Soviétique du Kazakhstan.

L'ENNEMI DE MAM KITEL

– Vois-tu ces deux-là, dit mon compagnon en indiquant la porte d'entrée de la mosquée.

Je tournais la tête sans enthousiasme.

– Quoi, ce vieil homme et son petit-fils ?

Ma réponse transporta d'aise mon compagnon dont le visage s'éclairait d'un sourire heureux.

– J'étais sûr que tu réagirais comme tous ceux qui ne sont pas au courant. Eh oui, voilà, ce n'est pas ça. Je suis sûr par contre que tu voudrais en savoir plus long... Alors, écoute mon histoire.

Sans attendre ma réponse, comme à son habitude, que Dieu le protège, il n'y a jamais moyen de l'interrompre, il commença son récit.

– Tu vois cet enfant assis aux aguets près du vieillard ? Jus- qu'ici personne ne sait qui il est, d'où il sort, d'où il vient. Per- sonne ne sait non plus comment il a atterri dans le quartier. Tout ce que l'on sait est qu'un beau jour, il y a quelques mois de cela, il s'est opposé violemment au vieil homme et depuis lors les gens du quartier l'ont surnommé « l'ennemi de Mam Kitel ». Attends, je sais que tu vas me demander qui est Mam Kitel. Mam Kitel est justement le vieil homme assis le dos au mur près de l'enfant. Et si pour le gosse, comme je viens de le dire, ni moi ni les habi- tants du quartier ne savons rien de sa vie qui puisse être rapporté, ce n'est certainement pas le cas de Mam Kitel qui est une vieille connaissance. Tu veux que je t'en parle, alors écoute.

Mam Kitel – tu le vois toi-même – porte bien son nom. Malgré son âge, il doit friser la soixantaine, regarde ce port de tête, ces épaules droites, cette démarche, cette allure ferme et surtout cette paire de moustaches... son nom lui colle à la peau. Tu as bien regardé, attends, patiente. Pendant plus de quinze ans, Mam Kitel a été l'unique vendeur de friandises du quartier. Les gosses n'en connaissent pas d'autres et même les adultes, comme leurs benjamins, ont encore sur la langue et le palais le goût des gazo (1) et des meskat (2) du grand plateau rouillé de Mam Kitel. Tous nos sous s'en allaient remplir la bourse de toile grise que tu peux voir enroulée dans la poche intérieure de sa veste.

Bref, je ne veux pas t'importuner plus longtemps. Voilà quinze ans que Mam Kitel s'est installé en bas de la mosquée dans cette petite pièce dont il a transformé la devanture en éventaire. Jusqu'à il y a trois mois personne n'avait pu mettre fin à son monopole de la vente de friandises. Celui qui de temps à autre osait se dresser pour lui arracher ce privilège, Mam Kitel sur l'heure lui faisait toucher terre et lui flanquait une bonne correction.

Mais voilà, mon ami, il y a trois mois de cela, imagine-toi, Mam Kitel s'est trouvé affligé d'un mal terrible. L'affreux garnement lui est tombé dessus. Il s'est accroché à lui comme un crampon faisant fi de ses imprécations et de ses supplications... et pour la première fois Mam Kitel sortait vaincu d'une bataille.

Sais-tu comment ? Mam Kitel nous l'a raconté lui-même :

– C'était un beau matin, alors que le bien et le mal ne s'étaient pas encore partagé l'univers, je fus réveillé par les cris incessants d'un enfant malingre. Je pensais d'abord qu'il s'agissait sans plus d'un camelot qui passait par là. Mais en prêtant mieux l'oreille je compris que les appels de l'enfant ne s'éloignaient pas... et ne se rapprochaient pas non plus d'ailleurs. L'enfant semblait s'être bien installé dans la ruelle et s'y plaire. Je n'avais pas le choix et je sortais. Que vois-je ? Un enfant de huit ans environ, accroupi contre ce mur-là. Il y avait devant lui un plateau où étaient empilées des friandises dont il vantait, en criant inlassablement, les merveilles. Comme le plus habile des vendeurs, il avait savamment et de façon avenante empilé sa marchandise. Je ne mens pas, Dieu est témoin, je m'approchais doucement, d'une main je lui pris le bras et de l'autre je soulevais le plateau :

– Fils, quel est tout ce tapage, lui dis-je. Pourquoi cet affreux tintamare, va le faire ailleurs.

Cet étrange enfant m'arracha le plateau des mains et d'une voix remplie de colère, les sourcils froncés, il hurla :

– Mais qu'est-ce que cela peut bien te faire ! Va donc à ton boulot valet de mosquée ! De quoi je me mêle !

Je ne mens pas, Dieu est témoin, quand il me jeta ceci au visage, j'ai vu tout rouge. Oh, combien j'ai été peu clairvoyant mais dis-moi comment aurais-je pu savoir. Je n'avais jamais rencontré sur le chemin de ma vie enfant aussi étrange. J'allais l'assommer de coups, me retenant à grand-peine, étouffant de colère, les yeux exorbités, je criais :

– Enfant issu du péché, garnement, quel fils de bâtard a pu bien t'engendrer. Je ne suis le domestique de personne. Une fois encore je répète, ici ce n'est pas ta place. Déguerpis, vide les lieux...

Tandis que je m'emportais, l'enfant perdait un peu de son assurance. Il recula et cria le visage toujours renfrogné :

– Cet endroit n'est pas ta propriété privée. J'ai le droit de m'installer sur la terre créée par Dieu !

Je ne mens pas, Dieu est témoin, c'en était trop et je n'étais plus capable de me contrôler. Je me jetais sur lui pour le mettre en pièces, mais le diabolin me fila entre les doigts et détala comme un lièvre.

Voici ce que me raconta Mam Kitel de ses tristes aventures. Tout le monde dans le quartier fut rapidement au courant, tu imagines. Ami, ce matin-là, au moment où les enfants s'égaillaient avec leurs quatre sous en poche pour acheter les friandises de Mam Kitel, et bien, l'enfant était bel et bien installé à l'entrée de la ruelle et, un à un, il détournait les enfants du quartier à son profit. Mam Kitel ne récupérait que de rares rescapés et sa main ressortait vide de la jarre au trésor. Il ne lui restait plus qu'à pourchasser l'enfant avec un bâton ou avec les pierres qui lui tombaient sous la main. Chaque fois, le petit sans faire ni un ni deux, soulevait son vieux plateau et prenait la poudre d'escampette. Aussitôt que Mam Kitel regagnait ses quartiers, lui aussi se réinstallait dans son coin.

Bientôt la nouvelle se répandit dans le quartier et grands et petits ne parlaient plus que de cela. Elle faisait les délices de tous et dans les lieux publics, là où l'on aime rire et plaisanter, c'était l'unique sujet de conversation.

Je ne le dis pas par fanfaronnade, mais tu sais combien nous pouvons être calamiteux. D'un côté, nous excitions l'enfant contre Mam Kitel, de l'autre nous en faisons de même avec Mam Kitel et attisons le feu de la discorde. Tu ne peux te figurer combien nous avons pu rire. Ha, ha, ha... Comment, nous étions tellement coupables ? Pourquoi donc ? D'où te vient tant de sensiblerie ? Rentre ces fadaises dans ton sac !...

- Arrête, cela suffit vraiment...
- Non, laisse-moi terminer mon histoire et je t'assure tu sauras si nous avons bien agi ou non. Patiente !

Nos deux héros se sont affrontés, se sont fait la guerre durant trois semaines. Mam Kitel voulait mettre l'enfant épaule à terre, tandis que le garnement voulait que ce petit jeu n'eût jamais de fin. Au fil des jours Mam Kitel s'épuisait, au bout du compte il succomba. Il était vaincu. Quelle défaite spectaculaire, du jamais vu !

Il proposa un accord à l'enfant : il l'adopterait comme son fils et lui devait le considérer comme son père. Désormais ils travailleraient et vivraient ensemble.

Quoiqu'il en soit, et quelle que fût l'intention première de Mam Kitel, l'importance de l'accord résidait dans le fait que dorénavant ils vivraient ensemble comme père et fils ou plutôt, comme tu l'as si bien dit, comme grand-père et petit-fils.

Combien les desseins du Très Haut et Très Puissant sont imprévisibles ! Autant Mam Kitel avait haï l'enfant autant il l'aime à présent d'un amour infini. A toutes les interrogations de son entourage, il répond :

- Je suis sûr, absolument sûr, qu'il n'est pas un enfant de ce bas-monde. C'est un angelot envoyé par le Seigneur, des hauteurs du ciel, pour combler ma soixantaine stérile.

Voilà, je te le demande une fois de plus, n'avons-nous pas eu raison de prendre parti pour l'enfant ?

Et moi, indifférent, je me contentais de hocher la tête.

(1) Gazo : sorte de nougat

(2) Meskat : friandise

IBRAHIM AHMAD (1914)

Ibrahim Ahmad, né à Sulaymaniya, est le plus grand romancier vivant écrivant en kurde. Après des études de Droit à Bagdad, il prend la direction de la célèbre revue Gelawêj (Sirius, 1939-1949) qui a contribué de façon définitive à l'essor de la littérature kurde. Il publie nouvelles et poésies dans diverses revues ; son premier recueil de nouvelles, Korawarî, « La misère », paraît en 1959 et il faudra attendre 1973 pour que paraisse enfin à Bagdad, Jan-î Gal, « La souffrance du peuple », qui est selon beaucoup le meilleur des romans écrit en kurde.

KHAZÉ

Devant chez nous, de l'autre côté de la rue, il y avait une vieille maison tombée en ruine. Elle semblait être le vestige d'une belle demeure frappée d'alignement que ses propriétaires n'avaient plus les moyens de restaurer. Il n'était pas de jour qu'un passant ne se demanda ou posa la question : « Mais pourquoi donc la municipalité ne rase-t-elle pas cette ruine qui abîme toute l'harmonie de la rue ? »

Un matin, au moment de sortir de chez moi, je vis des ouvriers en train de démolir laasure et je me félicitais de voir disparaître cette ruine qui nous narguait. On aurait dit un visage humain dont la moitié avait été arrachée par l'éclat d'un projectile.

Quelques jours plus tard, aux environs de midi, je vis à l'endroit même de la maison rasée, un lambeau de couverture de laine, roulée en boule, tellement crasseuse, les déchirures étaient telles qu'il n'était plus possible d'en distinguer la couleur. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de m'approcher de cette couverture puante si je n'avais aperçu tout près un seau fendu, une gargoulette ébréchée et une coupe bosselée et rouillée. Quelques personnes s'avançaient d'un pas rapide. L'un d'eux tira à lui un coin de la couverture et s'exclama étonné :

– Mais c'est Khazé !

La couverture ne résistait pas et on n'entendait aucun bruit.

– Serait-elle morte, dit l'homme en repoussant doucement la couverture. Un visage apparut, grands dieux, quel visage. Je suis obligé d'employer le mot « visage » pour décrire ce qui n'était plus qu'un trou béant. Une voix cassée, sourde et rauque s'éleva et supplia :

– Pour l'amour du ciel, ne me battez pas, je n'en puis plus !

Je m'approchais... la clarté du jour la gênait. De son bras replié comme un roseau, elle se cacha les yeux, des yeux semblables aux lèvres d'une blessure en voie de cicatrisation. Ce spectacle bouleversant, le drame de cette malheureuse, me rapprochaient de ces hommes qui m'étaient jusqu'alors totalement étrangers. Je m'avançais et demandais :

– Qui est cette femme ? Qu'est-ce qui se passe ?

L'homme qui se trouvait près de moi répondit abasourdi :

– Khazé ! Comment, tu ne connais pas Khazé ? Tu n'es sûrement pas du coin !

Et moi comme un élève pris en faute par son maître je répondis timidement au reproche intempestif du bonhomme :

– Oui, c'est cela, je viens d'arriver. C'est pour ça que je ne la connais pas.

L'homme semblait enchanté de rencontrer un tel ignare et déclara, visiblement rempli de fierté et d'orgueil :

– Ami, ce monstre qu'aucun être ne peut à présent contempler sans éprouver nausée et dégoût, était il y a une vingtaine d'années, une femme superbe, douce et charmante. Ses yeux noirs étince laient de rayons de lumière et ces rayons qui ravissaient les cœurs étaient à la fois insoutenables et bouleversants... L'éclat de son rire et sa démarche souple avaient transformé la véranda de Miran Beg en un paradis de bonheur, en fontaine de jeunesse. Les chansonnettes des jeunes et des moins jeunes évoquaient les joues roses, les yeux noirs et le port de reine de dame Khazé. Les jeunes gens semblables à un essaim d'abeilles bourdonnaient autour de la veranda dans l'espoir de l'apercevoir furtivement de loin. Si je dis pour l'apercevoir furtivement c'est parce qu'aucun d'entre eux n'aurait osé l'approcher.

L'homme s'arrêta un instant pour rassembler ses souvenirs et en soupirant il ajouta :

– Tu ne te demandes pas comment Khazé, une pauvre paysanne, a pu arriver dans cette riche demeure et comment celle-ci s'est transformée en lieu de pèlerinage pour ses jeunes admirateurs ?

Sans attendre ma réponse, il poursuivit comme s'il se répondait à lui-même :

– Khazé était une toute jeune fille de quatorze ans à peine, parée de toutes les grâces, lorsque ses parents, pressés par la misère le vendirent à un vieillard d'un village voisin qui l'épousa en échange d'une dot de trente livres. Khazé, pour qui ce mariage ne valait guère mieux que la mort, eut beau pleurer et implorer, rien

n'y fit. Le cœur inflexible de ses parents était plus sensible à la musique des pièces d'or du bonhomme qu'aux gémissements de Khazé. On l'emmena. Mais où ? En enfer ! Elle n'eut plus de répit ni le jour ni la nuit, sans parler des récriminations de sa belle-sœur, les criaileries du vieil époux, les coups et la brutalité des cinq enfants de son mari dont le plus jeune avait quatre ans de plus qu'elle. « Le bâton et la chair ne font pas bon ménage » dit un proverbe kurde ! Bientôt elle n'eut d'autre issue que la fuite, mais où trouver refuge ? Retourner chez son père, il n'en était pas question. N'était-ce pas lui qui l'avait poussée dans la tombe dans l'éblouissante clarté de sa jeunesse ? Il fallait qu'elle se mette hors d'atteinte de son mari. En désespoir de cause, elle demanda l'asile à Bayiz Agha dont la puissance était telle que le mari de Khazé ne pouvait même rêver d'aller lui réclamer sa femme.

La maîtresse de maison prit Khazé en affection dès son arrivée dans le château. Elle lui commanda des vêtements et la considéra comme sa propre fille. Khazé vécut ainsi durant quelques mois et c'est alors que N. fut nommé administrateur de la région. Il était un excellent ami de Bayiz Agha. Un jour il vit cette charmante jeune femme aux côtés de l'épouse de l'Agha. Lorsqu'il interrogea la dame, celle-ci lui fit les éloges de Khazé et ajouta :

- Elle est la femme d'un barbon qu'elle a abandonné en fuyant.

N. Beg fit comprendre à la dame que Khazé lui plaisait. Lorsqu'il fut parti l'épouse de l'Agha appela Khazé et lui dit que N. Beg l'avait remarquée et qu'il souhaitait qu'elle devienne la gouvernante de sa maison. Khazé éclata en sanglots et supplia :

- Que je sois ta rançon ! Je me suis réfugiée chez vous... vous commetrez une faute grave en me jetant dans les bras de ce rustre paresseux ! N'oubliez pas que je suis une femme mariée, que j'ai une famille...

- Le Beg n'est pas n'importe qui, répondit rageusement la femme. Il est un homme de bien et il te veut uniquement pour son service. Tu iras chez lui que cela te plaise ou non et si tu t'obstines il te jettera en prison ou pis encore t'expédiera au bordel !

La malheureuse fille se jeta aux pieds de la dame, lui baisa les mains, la conjura... Rien n'y fit. La femme était sans pitié. A bout de ressources, Khazé dit alors :

- Que je sois ta rançon ! Puisque c'est ainsi, permettez-moi de retourner auprès de mon mari, et que Dieu bénisse votre maison.

La femme entra alors dans une colère sombre :

- Je m'en vais faire chercher immédiatement ton fils de chien de mari et je le ferai flageller devant toi, sale hypocrite. Et vous là-bas, attachez les pieds et les poignets de cette folle et emme-

nez-là de nuit chez N. Beg.

Un énorme gaillard entra dans la pièce et emmena la pauvre Khazé à demi évanouie.

Dans la demeure de N. Beg, personne ne prit garde à Khazé pendant quelques jours, sauf une vieille qui papillonnait autour d'elle : tantôt elle la rassurait, à d'autres moments elle la terrorisait. Elle lui offrait de beaux vêtements, des bijoux, lui faisait des cadeaux...

Un mois se passa ainsi. Au fil des jours, Khazé s'habitua à la maison. Elle se lia d'amitié avec la vieille et en même temps, elle prenait goût au luxe, à la respectabilité. Une nuit, elle fut réveillée en sursaut par le pas d'un homme. Elle reconnut N. Beg. De gré ou de force, consentante ou menacée, en éveillant sa sympathie ou en lui demandant pardon... cette nuit-là Khazé devint la maîtresse de N. Beg. Elle vécut ainsi pendant un an et demi. Les notables de la région la traitaient respectueusement. On la recevait dans les meilleures maisons qui lui étaient toutes ouvertes avec grâce. On lui faisait tant d'amabilité... que même si elle avait une devineresse particulièrement clairvoyante, elle n'aurait pu savoir qu'elle vivait sur un tas de fumier dans la déchéance et le déshonneur.

Au bout d'un an et demi, N. Beg reçut une nouvelle affectation. Il s'en alla après avoir donné à Khazé les vêtements et les bijoux qu'elle portait et lui avoir laissé un peu d'argent.

La famille de Khazé n'avait jamais accepté sa conduite. Elle avait été impuissante tant que N. Beg protégeait la jeune femme. Aussitôt que celui-ci l'eut quittée, ils eurent enfin le champ libre. Et, une nuit, à l'improviste, Khazé fut enlevée par deux de ses frères qui la traînèrent au haut de cette colline. Là-haut, après l'avoir jetée contre un rocher, ils lui fracassèrent le crâne avec une grosse pierre et terminèrent leur horrible besogne en la frappant de plusieurs coups de poignards. Ils abandonnèrent le corps aux charognards. Le lendemain matin, un brave berger qui faisait paître ses moutons dans les environs, vit le cadavre. Il s'approcha posa la main sur le cœur de la malheureuse et se rendit compte qu'il battait encore. Il l'a transporta dans son village et elle survécut au bout d'une année de soins... pour devenir quoi ? La risée et l'objet de sarcasmes des enfants. De cette fée, on avait fait un monstre.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'on a découvert son identité... Oh, ce n'était certainement pas grâce à son visage ! Elle était devenue folle ; elle parlait toute seule et prononçait les noms de ceux qu'elle avait connus autrefois. Elle racontait ainsi la vie qu'elle avait menée. Depuis lors, elle mendie le jour et la

nuit elle trouve refuge à l'abri d'un pan de mur. Voilà cinq ans qu'elle a élu domicile dans cette ruine et y a passé toutes ses nuits. On vient d'abattre la maison et la voilà roulé en boule avec tout ce que le Seigneur Tout Puissant lui a accordé dans la vie ici-bas. Les gosses font terriblement souffrir cette malheureuse.

Une larme perlait aux yeux de l'homme lorsqu'il eut achevé son récit. L'autre se tourna vers moi et dit :

– Que Dieu lui fasse miséricorde, elle a déjà bien expié ici-bas.

A ce moment, comme si on la battait, Khazé se mit à hurler :

– Allez-vous-en, allez-vous-en ! Ne me frappez plus ! Soyez maudits ! De grâce, ne frappez plus.

Nous nous séparâmes, bouleversés. Ce n'était qu'un sentiment de pitié : aucun de nous ne songeait à trouver le moyen de diminuer les souffrances de la vieille Khazé ou d'alléger son malheur.

HAJAR (1921)

Hajar, « le misérable », de son vrai nom Abdul Rahman Charafkandi, est né près de Mahabad (au Kurdistan d'Iran). Proclamé chanteur national de l'éphémère République kurde de Mahabad (1946), il fuit l'Iran après la chute de cette République. Il erre alors en Syrie, au Liban et s'installe enfin en Irak. Au début des années 1960, il rejoint le mouvement de Mullah Mustafa Barzani. Il est rentré en Iran après la défaite de 1975.

NOTRE DESTIN

Nos oppresseurs, enrichis par notre pétrole
Ne nous laissent même pas une part suffisante pour alimenter la
 veilleuse de nos nuits sombres
Les étrangers dans notre Patrie
Se sont rassasiés et ont été gavés de notre pain
Tandis que nous, nous sommes pauvres, malheureux et misé-
 rables
Notre vie même, pourtant brève, est entourée d'embûches et de
 terreurs
Il nous est interdit de nous instruire dans notre langue mater-
 nelle...
Il nous est interdit de respirer en paix
On a massacré nos jeunes par milliers et par milliers
Aspirer à la liberté, exiger la liberté, est devenu un crime pour
 nous les Kurdes.

LAYE LAYE (Berceuse)

Sois sage, tendre bourgeon du jardin de ma vie
Je sais pourquoi tu pleures : ton berceau t'angoisse et t'opresse
Tu dis : « Pourquoi m'a-t-on emprisonné, pourquoi ai-je les poignets liés ?

Par ces chaînes et ces menottes mon corps est meurtri
Si je n'étais Kurde je n'aurais pas eu ces chaînes assujettissantes
Pourquoi donc ces menottes, ces chaînes cruelles ? »

Sois sage, mon petit garçon, laye, laye,
Ne pleure pas et je te dirai pourquoi il est bon pour toi
Que tu demeures enchaîné et que tu aies des menottes aux mains
Il est vrai que tu es le descendant d'une race de braves
Tu es un des enfants du loyal peuple kurde
Mais parce que aujourd'hui le Kurde est seul et sans soutien
Sa part dans la vie : ce sont les menottes, les chaînes, le cachot
Je te mets des menottes pour te donner l'habitude des chaînes
Pour que tu puisses survivre au supplice des cachots
Dors mon petit, mon fils, laye, laye
Mes mille espoirs, mon tout petit, espoir des lendemains inconnus.

HÊMIN (1921)

Hêmin, « le pacifique », de son vrai nom Muhammad Amin Chaykh ul-Islam, est né près de Mahabad. Il a été comme son ami Hajar, un poète officiel de la République de Mahabad, mais il ne quittera l'Iran qu'en 1968 pour s'installer à Bagdad. Ses poèmes ont été recueillis dans un diwan paru en 1974.

JE SUIS KURDE

En dépit de la pauvreté, des privations et de la souffrance
Je résisterai fermement contre les temps qui me contrarient, je
suis brave.

Je ne suis amoureux ni des yeux angéliques, ni des cous blancs
comme marbre,
Je suis épris des rochers, des monts et des cimes perdus dans les
nues.

Quel que soit le degré de mon dénuement, de ma misère et de
mes malheurs
Je ne servirai jamais mon ennemi et ne lui donnerai aucun répit !

Je défie les coups, les chaînes et la torture
Et même si mon corps est mis en pièces, je crierai de toutes mes
forces : je suis Kurde.

HASSAN MELA ALI QIZILJI (1914)

Hassan Mela Ali Qizilji est né à Turujan (au Kurdistan d'Iran). Il a participé à la création de l'éphémère République kurde de Mahabad (1946). Après la chute de la République, il se réfugie en Irak où il publie des nouvelles dans diverses revues kurdes. La plupart ont été traduites en arabe. Il s'exile ensuite en Bulgarie. Après la chute de la monarchie en Iran, il revient dans son pays natal. Il est arrêté et est actuellement emprisonné à Téhéran.

L'ŒUF DE HADI KHAN

Tu t'étonneras sans doute ! Peut-être croiras-tu qu'ici l'œuf a un sens particulier ou bien que Hadi Khan, semblable à un magicien, a pondu un œuf.

Non ! L'œuf est vraiment un œuf et Hadi Khan n'est ni un magicien, ni une poule. C'est un de ces hommes fortunés, grand propriétaire terrien, qu'à Senneh on appelle généralement a'yân (1). Cette histoire est véridique, elle a vraiment eu lieu. Il s'agit ni de fiction, ni d'artifice, non plus du fruit de l'imagination. Si tu n'es pas pressé par le temps, si tu as la patience d'attendre la fin du récit, tu verras que c'est encore plus étonnant que tu ne le penses. Pour moi, c'est encore plus étrange que si Hadi Khan avait été un magicien ou qu'il était devenu une poule pondeuse. Car, alors, il s'agirait d'une chose bizarre qui provoquerait le rire. Mais maintenant, ne t'approche pas, ne t'agite pas à l'avance, ne te mets pas en colère, calme-toi, attends la fin de l'histoire et tu sauras ce qui va arriver. Tu sauras quelle sorte d'animal féroce tu auras à affronter !

Bref, j'ignorais moi-même tout cela quand pour la quatrième fois je fuyais le régime réactionnaire et dictatorial de l'Iran. A Kermanschah, un ami me confia à un brave homme qui devait m'aider à passer la frontière. C'était un homme bon et respecté. Il était connu et avait bonne réputation. Il avait quelque autorité et pourtant il restait modeste et simple d'allure.

Nous nous dirigeâmes vers la gare routière et mon compagnon, s'adressant au préposé, lui dit : « Nous partons pour Senneh ». Alors, avec beaucoup de respect, le préposé nous attribua les deux bonnes places à l'avant du car et nous conduisit jusqu'à l'entrée du garage. Nous nous mîmes en route et nous quittâmes la ville. Moi, qui dans mon for intérieur, avais tellement peur que l'on me reconnaisse, je commençais à me reprendre et à me détendre un peu. Nous avons fait un peu de chemin lorsque nous aperçumes une cahute sur le bord de la route. J'étais encore sous l'effet du choc et ne comprenais rien à ce qui se passait. Nous n'étions pas encore arrivés à la hauteur de la cahute quand tout à coup surgit un homme à l'haleine fétide, au visage d'opiomane, accompagné d'un gendarme au cou maigre et débile, coiffé d'une casquette trop large qui lui donnait l'allure d'un champignon. Ils s'avancèrent et arrêtaient le car. Je pensais, en moi-même : « Par Dieu, pourvu que tout se passe bien ! Nous avons échappé au feu et nous voilà affrontant le serpent ! » Mon compagnon se tourna vers moi et me chuchota : « Ce n'est rien du tout ! »

Le chauffeur du car ouvrit la portière. La mine renfrognée, l'expression à la fois revêche et malade d'un individu en état de manque, l'homme à l'haleine fétide grimpa dans le car, sans saluer, sans exprimer le moindre souhait et s'écria : « Allez, donnez et faites vite ! »

Chacun sortit cinq qirans de sa poche et les lui donna. Mon compagnon remit un toman pour nous deux. Mais un jeune garçon, à l'allure délurée, au visage arrogant, qui semblait être l'un des villageois habitant un des villages situés en bordure de la route, s'agita et dit : « D'où prendrais-je l'argent ? Je ne l'ai pas ! Nous ne gagnons pas un toman par jour ! Non seulement il faut prévoir le prix du car, le pourboire du garçon du garage, les imprévus et les filouteries de l'épicier... mais, maintenant, il faut encore donner cinq qirans ! J'avais amené une outre de mast en échange de quoi j'ai acheté du thé et du sucre pour obtenir deux ou trois tasses ! Par Dieu, il ne me reste plus rien ! »

L'homme à la mâchoire saillante pencha la tête hors du car. Je pensais qu'il voulait appeler le gendarme pour faire descendre le

garçon et le faire arrêter. C'est à ce moment que mon compagnon, devant l'homme, dit rapidement : « Prends ». Je ne sais s'il fit cela par pitié pour ce garçon avec qui il avait peut-être quelque lien de parenté ou par crainte de nous voir ramener à la ville – ce qui aurait représenté pour moi une source de difficultés.

L'homme regarda par-dessus l'épaule ; mon compagnon lui mit un toman dans la main et dit : « Cinq qirans pour ce garçon et le reste est pour toi ». Le front de l'homme à l'haleine fétide se dérida, son visage s'épanouit, et l'air satisfait, il ouvrit un peu la bouche et dit d'une voix nasillarde : « Que Dieu te soit miséricordieux ! »

Il descendit du car et nous poursuivîmes notre route. Le garçon arrogant se mit à parler : « Ah, ah ! Avec ces cinq qirans, les cinq qirans des voyageurs, l'Etat veut faire fonctionner le trafic, les affaires !!! Par Dieu, qu'ai-je à faire des rues et des ruelles de Kermanschah ? »

Mon compagnon lui répondit : « Mon fils, on pouvait parler de cette façon-là l'année dernière, lorsque Mossadegh était au pouvoir. A présent, ce n'est pas utile : tu peux te faire arrêter et avoir de graves ennuis. Fais un peu attention à tes paroles ».

Alors, les cinq qirans semblèrent devenus la clef d'un talisman ou le bismillah des croyants et la route nous fut ouverte sans autre difficulté. Nous passâmes près de Taqusan qui évoque l'épopée de l'héroïque Farhad dans la légende de Shirin et Farhad et ensuite nous traversâmes Naw Darband.

Bien que nous fûmes au mois de Ramadan, nous nous arrêta-
mes près du chayxana de Mela Merwari. Mon compagnon qui comptait parmi les hommes religieux notoires, chercha un coin tranquille pour manger.

Parmi nos compagnons de voyage, les citadins burent leur thé et mangèrent, tandis que les gens simples firent leurs ablutions et leurs prières et se hissèrent à nouveau dans l'autocar ; on se mit en route. On aurait dit que les cinq qirans gardaient toujours leur efficacité car nous sommes passés par plusieurs cahutes de gendarmes sans le moindre ennui. La vérité est que, dans ces milieux, mon compagnon valait bien mieux que cinq qirans. Tout le monde le connaissait et même les gendarmes le saluaient lorsqu'ils le rencontraient. Je ne sais pas s'il leur avait déjà donné cinq qirans ou si sa richesse, comme une amulette épinglée à leurs lèvres, leur fermait la bouche !

Vir, vir... Le car poursuivait sa route et moi, confiant, je contemplais les vallons et les plaines, les ruisseaux et les rivières. Mon compagnon sommeillait et en donnait le jeûne pour prétexte. En réalité, il somnolait parce qu'il avait trop mangé ! Les

autres voyageurs conversèrent jusqu'à notre arrivée au chayxana... Nous descendîmes là. Le cafetier et tous les gens s'avancèrent pour saluer mon compagnon et je compris que le chayxana lui appartenait et que ces gens simples lui étaient liés.

Nous nous sommes reposés là pendant un moment. Ensuite, tandis que les voyageurs prenaient la route de Senneh, j'allais en direction du village. Je ne connaissais pas la région et ne savais quel chemin prendre. Deux hommes portaient les paquets de mon compagnon et marchaient à quelques pas devant moi. Je me hâtai pour les rejoindre. C'étaient des fils de la montagne et c'est seulement parce qu'ils étaient encombrés par les fardeaux que je parvenais à me tenir à leur hauteur !

Nous traversons un défilé lorsque nous vîmes apparaître un village. Je demandais si c'était le village de... « Mais non, répondirent-ils. Vois-tu la brume et le brouillard qui recouvrent le sommet du pic ? Le village de... est situé là-bas ».

Le pic était très haut, les pentes rugueuses et je n'arrivais pas à me rendre compte de la hauteur de la montagne.

La nuit tombait. Nous grimpons une vallée. L'odeur, le parfum des roses et des fleurs enivraient les hommes. Depuis le pied de la vallée jusqu'au sommet de la montagne se succédaient les jardins. Les arbres et les arbrisseaux, dont les sommets se rapprochaient, ressemblaient à des amis travaillant avec ardeur en communion de pensées. On aurait dit aussi qu'ils murmuraient des mots d'amour et que leurs feuilles vertes tremblaient sous la bise du Shino (2).

Pour moi, qui venait de purger une longue peine de prison, cette vision parut d'une si grande beauté que tout s'évanouit : mes soucis, l'âpreté du chemin, la fatigue, la lassitude. Nous marchions lentement quand, au coucher du soleil, nous atteignîmes le village de...

Quelques jours après, un jeune garçon de Senneh qui était un parent de mon hôte, vint nous rendre visite. C'était un garçon cultivé et intelligent. Je crois que, lui aussi, comme un poisson, avait fui l'hameçon du pêcheur. Pendant la journée, en raison de la présence des gendarmes et des marchands ambulants que nous soupçonnions être, pour la plupart, des indicateurs de la police, nous restions dans un jardin potager éloigné du village.

Le jardin était situé dans un endroit magnifique. Les cerises et les abricots étaient presque mûrs, l'eau coulait des sommets et des pics ; la neige brillante glissait en avalanche. L'eau coulait dans le jardin avec fracas et, à la source, les avalanches la mêlaient à la neige. Si elle coulait bruyamment dans la journée, la nuit, par

contre, la neige durcissait et le débit de l'eau était alors moins abondant et plus doux.

Dans ce jardin, il y avait un groupe d'ouvriers pauvres, maigres, à moitié nus. Ils fabriquaient du plâtre. Ils étaient en train de construire une maison pour le propriétaire du jardin. A midi, on leur distribuait trois galettes de pain. Quelquefois, il y avait aussi du petit lait. Je demandais à Abdul Ewrahman, le jardinier : « Quel est leur salaire ? » Il me répondit : « Un toman par jour ! » Je m'exclamais : « Comment peuvent-ils travailler d'aussi longues journées pour un toman ? » Il dit : « Ah ! Leur occupation est de cultiver ce jardin. Si, une année, la grêle tombe sur leurs arbres, il ne reste plus rien pour vivre. L'an dernier, c'était la pénurie ! En hiver, ils ont reçu de l'argent et ils se sont engagés à travailler pour un toman durant l'été et c'est pour cette raison qu'ils travaillent pour un tel salaire. Ces trois pains qu'on leur donne, c'est une générosité ! »

Abdul Ewrahman allait tous les midis au village apporter du pain pour les ouvriers. Nous aussi, nous lui donnions de l'argent pour qu'il nous rapporte quelque chose. Un jour, nous lui avions donné deux tomans pour qu'il nous apporte des œufs. Abdul Ewrahman revint, donna leur part de pain aux ouvriers et se dirigea vers nous. Il devait encore faire quelques pas pour nous atteindre ; il dit : « J'ai apporté du pain et de l'huile dans la maison de l'Agha. Pour deux tomans, je vous ai apporté des œufs, et quels œufs ! Des œufs Hadi Khan ».

Je demandais au jeune homme de Senneh : « Que veut dire des œufs Hadi Khan ? – « Par Dieu, je ne sais pas » répondit le jeune garçon.

Abdul Ewrahman s'avança, déposa ses paquets et alluma le feu. Il fit du thé, de bons œufs au plat et nous nous mîmes tous trois à manger. Durant le repas, je demandais à Abdul Ewrahman : « Que signifie les œufs Hadi Khan ? » Il répondit : « Ne t'es-tu donc pas aperçu combien ils sont grands et gros ? Regarde donc les coquilles ! » Je dis : « Abdul Ewrahman, pourquoi appelez-vous ces gros œufs Hadi Khan ? » Il dit : « Eh oui ! C'est ainsi qu'on les appelle dans la vallée de Gawaro et ceci a une histoire ». Je lui dis : « Alors raconte-la nous ! ».

Abdul Ewrahman qui était un homme simple et jovial sourit et se mit à raconter. « De l'autre côté de la montagne, dans le piémont du Awdalan, il y a un grand village prospère. Ce village possède deux cents maisons. Son nom est Nishur. Outre de nombreux jardins, il possède aussi plusieurs champs cultivés et son climat est bon. Hadi Khan en est le propriétaire. En plus de toutes ses propriétés, il s'est fait construire une belle maison. Avec sa

famille où il vient passer deux ou trois mois tous les étés. C'est un homme avare et pingre et, à l'exception des agents du gouvernement, même une souris n'a pas goûté à son pain.

Les habitants de Nishur, les jutband (3), comme les autres paysans, doivent lui verser un impôt : le pitake pushane (4), le ronane (5), le kawrane (6), le xuriyane (7), le muwane (8), le firujane (9), le beygarane (10).

Par le moyen du tapo (11), il prend la moitié ou le tiers de leur récolte de céréales, de graines ou de légumes. Quant aux reshayî shin (12), chaque année durant quelques mois, ils doivent trois jours de corvée et, s'ils mènent paître les troupeaux, ils sont imposés du ronane, du pushane ou du kawrane ou encore du xuriyane.

En plus de ces impôts, Hadi Khan exige des reshayî, quinze œufs pour chaque poule qu'ils possèdent.

Quand la famille de Hadi Khan vient s'installer à Nishur, le gizîr (13) va dans le village compter les poules. Il en dresse la liste qu'il remet à l'agha. Ensuite, il appelle les reshayî et leur fixe le nombre d'œufs qu'ils doivent apporter. Alors que les reshayî sont occupés à travailler comme paysans ou comme moissonneurs pour les jutband, ce sont leurs femmes et leurs enfants qui portent les paniers d'œufs à la maison de Hadi Khan.

Hadi Khan, pour mesurer l'épaisseur des œufs, a fait faire un trou dans une planche de bois. Son serviteur prend la planche de bois et calibre les œufs devant Hadi Khan. Il garde ceux qui ne traversent pas le trou et refuse ceux qui le traversent. Il n'en veut pas et le malheureux propriétaire les reprend et les échange contre de gros œufs. C'est la raison pour laquelle, dans cette région, nous appelons les gros œufs, les œufs Hadi Khan »...

(1) Notable

(2) Vent doux

(3) jutband paysans qui possèdent une charrue mais pas de terre

(4) pitake pushane une part sur le fourrage

(5) ronane une part sur l'huile

(6) kawrane une part sur les agneaux

(7) xuriyane une part sur la laine (de mouton ou de chèvre)

(8) muwane . une part sur les poils de chèvres

(9) firujane une part sur les poulets

(10) beygarane : la corvée

(11) tapo : le métayage.

(12) reshayî shin : « noirs » ouvriers agricoles

(13) gizîr gerant ou représentant du propriétaire

LE THÉ DU DIWAKHANA

Les murs fraîchement crépis, les trois fenêtres lavées avec soin, le diwakhana (1) avait été meublé et de beaux tapis déroulés sur le sol. On n'avait cependant pas jugé utile de faire beaucoup de frais pour l'office. Il ne fallait pas s'attendre à ce que les agha (2), avec leurs serviteurs, y fassent halte très souvent pour y être reçus, les uns au salon, les autres à l'office. Il faut dire que Mirzarahman, commerçant de Sablagh, Mahabad, était un agha de fraîche date... seulement depuis qu'il avait arraché le village de Qajir aux fils de Hama Salahkhan, en échange de leur dette et de ses intérêts.

Agha Mirzarahman n'appartenait ni à une tribu ni à un clan. Il n'était pas non plus issu d'une grande famille, ni propriétaire terrien. Bien qu'à l'heure actuelle il fût plus riche que tous les propriétaires des environs, les agha de Daibokri et les begzadé (3) des Faizullabegi n'en continueraient pas moins à le considérer comme un marchand d'étoffes de Sablagh : il n'était pas de leur rang. De plus, agha Mirzarahman n'était ni assez bon cavalier ni assez habile chasseur pour être admis dans leur cercle et avoir l'honneur de leur visite, de temps à autre, après une partie de chasse... Le seul univers sur lequel agha Mirzarahman avait régné jusqu'à présent était sa femme Khanim, le cuisinier de la maison et l'apprenti qui le secondait dans la boutique.

Promu aujourd'hui propriétaire terrien, il a sous son autorité soixante à soixante-dix familles paysannes. « Je ne vaudrais pas moins qu'eux, se dit-il. Malgré mes origines citadines, de Sablagh, et de vendre d'étoffes, me voilà maintenant un vrai propriétaire terrien. J'exerce autorité légale sur tout le village et j'en suis maintenant le personnage le plus puissant. Il me faut donc ouvrir un diwakhana pour impressionner les paysans et mettre fin aux railleries des agha et des beg. »

Et il aménagea le diwakhana. Il embaucha deux palefreniers et un chaychi (4), recommanda que l'on mette quelques tapis dans l'office, dressa une grande et lourde table sur laquelle furent disposés un samovar, une théière de porcelaine rouge, une ou deux douzaines de verres à thé, des soucoupes, un plateau pour les verres à thé, des sucriers, des boîtes à thé, des pinces à charbon, des soufflets, des seaux, du charbon de bois et bien d'autres choses...

Le mollah (5) du village, les sages, les kokha (6) de Qajir, deux par deux ou par petits groupes, vinrent souhaiter la bienvenue et féliciter le nouvel agha. Ils n'arrivaient jamais les mains vides : qui apportait un chevreau, qui un pot de beurre, qui une jarre de fromage, ou une poule, ou quinze à vingt œufs...

Quand il se vit comblé de toutes ces largesses, agha Mirzarahman enfla de plaisir. Il gonflait par couches successives et bientôt n'eut plus de place sous la peau pour la moindre couche supplémentaire... Avec des gestes d'agha et de beg, il criait :

« Holà ! Il y a quelqu'un ?

- Oui, oui, agha !

- Apportez du thé ! »

Le chaychi versait le thé dans un beau verre à thé, le déposait sur un petit plateau qu'un serviteur portait au diwakhana. Il le plaçait devant le visiteur assis le plus près de l'agha, puis repartait chercher un autre plateau de thé. Il n'était pas question de se conduire comme si l'on était dans un chaykhana (7), où l'on vous présente deux à trois verres de thé à la fois ! L'usage, dans les diwakhana des agha et des beg est très strict : on ne sert qu'un seul verre de thé à la fois.

Rasu avait déjà été chaychi dans des diwakhana. Le cérémonial du thé lui était familier. Bien avant le lever du jour, il chauffait le samovar et ne le laissait s'éteindre que très tard dans la nuit, lorsque tout le monde était couché. Tout au long de la journée et une partie de la nuit, quand l'agha réclamait le thé, Rasu le versait sans perdre une seconde. Jamais de retard, sous aucun prétexte...

Quelques mois passèrent ainsi. Agha Mirzarahman s'initiait aux manières des agha. Il découvrit que les paysans étaient faciles

à vivre, qu'ils se conformaient aux instructions données. Si bien qu'un jour il décida que le cérémonial du thé n'avait plus sa raison d'être. Fini le temps des cadeaux de bienvenue et des étrennes ! Les paysans ne venaient au diwakhana que pour y déverser leurs plaintes : ...le bœuf de sofi (8) Rahim piétine le champ de Hama Karim... ; la période d'irrigation du champ d'un tel a été détournée en faveur de tel autre, et maintes et maintes affaires de cette sorte... Pour des causes aussi peu rentables, est-il bien nécessaire d'offrir encore du thé à tout ce monde ?

Un beau soir, agha Mirzarahman, resté chez lui, réfléchissait à ses affaires. Toutes ses facultés étaient centrées sur la solution à apporter au problème du thé. Il disait : « Voilà à quoi toute leur intelligence a mené ces agha et ces beg, pourquoi, écrasés de dettes et des intérêts de celles-ci, ils voient leurs biens fondre au soleil ! Dans nos boutiques, quand un client passe une commande de tissus pour cent ou deux cents toman (9), nous faisons un bénéfice de deux qiran (10) par toman et notre profit s'élève à 20% ... C'est alors que nous offrons le thé. Ici, aujourd'hui, un bonhomme s'amène pour dire que sofi Rahim a été lésé, et je lui fais donner du thé ? C'est tout à fait stupide ! »

Khanim interrompit les réflexions de son époux pour annoncer :

« Agha, il ne reste plus de sucre et de thé que pour deux ou trois jours encore. Il faut envoyer quelqu'un en acheter à Bokan avant qu'il ne soit trop tard.

– Comment, s'écria l'agha, tout est déjà épuisé ? J'en ai acheté tout récemment. »

– Est-ce bien toi qui parle ainsi ? dit Khanim. Tu te crois encore en ville ! Nous consommons aujourd'hui, en quinze ou vingt jours, plus de sucre que durant toute une année en ville. A ce rythme, en moins de deux ans, nous aurons dilapidé le profit que nous avait valu notre commerce. Et pas question de repartir pour la ville, nous n'en avons plus le courage ! »

Agha Mirzarahman savait bien que sa femme avait raison, mais il ne voulait pas l'admettre.

« Khanim, n'oublie pas une chose capitale : nous ne sommes plus des commerçants de Sablagh, nous sommes des agha, des propriétaires terriens, du même rang que ces agha ou ces begzadé. La noblesse requiert de la fortune, comme disaient nos ancêtres. Voilà pourquoi il faut que notre porte soit grande ouverte, que nous ayions un diwakhana et que la table y soit dressée... Il y va de notre réputation ! Le grain n'a pas encore germé. Laissons-lui le temps de mûrir, et tu connaîtras alors les avantages de la propriété : près du quart des revenus de ce village, avec ses soixante

ou soixante-dix familles, est à nous. La propriété vaut mieux qu'un trésor puisqu'elle est intarissable. »

Khanim était silencieuse. Mirzarahman se disait en lui-même : « Soit, la propriété est un trésor, mais les comptes sont les comptes ! A-t-on jamais vu, au bazar, un commerçant, fut-il millionnaire, faire cadeau d'un chayı (11) ? D'accord, je ne suis pas comme ces agha et ces beg qui ont acquis leurs biens sans efforts. Ma fortune est le fruit de ma peine, le sang de mes veines, amassée qiran par qiran, chayı après chayı... Si ce diwakhana avait été un simple chaykhana, en ville, au lieu de perdre de l'argent chaque jour, on aurait pu faire un beau profit. Après avoir payé le chaychi, les serveurs, il resterait un bénéfice... Il faut trouver une solution à ce problème : si je ferme le diwakhana, cela n'empêchera pas les paysans de venir... Ils continueront de se plaindre et de se lamenter... et ceci en présence de ma femme et de mes enfants... Non, ce n'est pas possible ! Il suffirait que je fasse ranger le samovar et les accessoires de thé pour qu'un personnage influent arrive à l'improviste ! Comment faire alors pour ressortir le tout ? Non seulement les paysans me mépriseraient, mais je deviendrais la risée des agha et des beg... »

Tout à coup, le visage d'agha Mirzarahman, comme celui d'un philosophe aux prises avec un problème inextricable et soudain inspiré, s'illumina. Un sourire de bonheur sur les lèvres, il s'exclama :

« Khanim, tout va bien. Demain, j'enverrai quelqu'un acheter du thé et du sucre. Nous ferons attention. »

Le lendemain, comme à son habitude, il se rendit au diwakhana. Une ou deux personnes l'y attendaient déjà. Il demanda à Rasu d'apporter du thé. Ils burent ensemble, discutèrent de leurs affaires. Lorsqu'il fut à nouveau seul, agha Mirzarahman fit venir Rasu et lui dit :

« Mon fils, mon petit... Dorénavant, chaque fois que je te demanderai du thé, il ne sera plus nécessaire de le faire sur-le-champ. Tu diras, par exemple : il n'y a plus de sucre, je dois aller en chercher à la maison... Une autre fois, tu diras : il n'y a plus de thé, ou encore : je viens à peine de remplir le samovar, et l'eau n'a pas encore bouilli... Enfin, trouve une excuse chaque fois que je demanderai du thé. »

– Bien, agha. Certainement. »

A partir de ce moment-là, le thé et le sucre devinrent denrées rares, sacrées, inaccessibles, introuvables... Rasu n'avait plus qu'à se reposer. Ses fonctions de chaychi se limitaient à annoncer : « Il n'y a plus de sucre, il faut aller en chercher à la maison... Je viens de remplir le samovar. Il faut que j'aille chercher du thé... »

L'eau est encore froide... »

Pendant quelque temps, agha Mirzarahman fut rassuré au sujet du sucre et du thé. Rasu continuait à dire : « Oui, agha... » ou quelque chose comme ça. Rien de plus.

Un jour, vers midi, les chiens se mirent à aboyer plus fort que d'habitude. Des étrangers arrivaient au village. Agha Mirzarahman se mit à la fenêtre du diwakhana et aperçut une demi-douzaine de gendarmes montés sur la place du village. Celui qui était en tête n'était pas armé et paraissait être l'officier de l'escouade. Agha Mirzarahman dépêcha Rasu à la maison pour annoncer l'arrivée des gendarmes et demander de leur préparer une collation. Lui-même, accompagné de serviteurs, descendit à leur rencontre. Il demanda aux paysans qui se trouvaient là de prendre soin des chevaux. L'officier et les gendarmes mirent pied à terre. Agha Mirzarahman leur fit mille politesses et, s'effaçant devant eux, les invita au diwakhana. Pendant le trajet, il se creusait les méninges pour retrouver les quelques mots de persan qu'il avait appris dans son enfance afin de leur souhaiter la bienvenue et leur faire des compliments. Mais subitement son front se dérida et un large sourire illumina son visage, l'image d'un homme ravi par une présence très bienvenue. De temps à autre, comme un bœuf de trait malade de la fièvre aphteuse, sa langue s'enroulait dans sa bouche et ses lèvres se pinçaient, des mots en persan en sortaient, inarticulés, saccadés, incohérents... Il essayait de faire comprendre à l'officier que ses aïeux n'avaient pas l'habitude de se nourrir de doyne (12) et de cheleme (13), qu'ils n'étaient pas inférieurs aux Persans de Kachan... Il répétait sans cesse :

« Soyez les bienvenus, soyez les bienvenus... Vous m'honorez de votre présence. Je suis votre serviteur ».

En même temps, il dit à Rasu :

– Apporte-nous du thé.

– Agha, répond Rasu, il n'y a pas de sucre. Il faut que j'aille en chercher à la maison.

– Sincèrement, ajoutait agha Mirzarahman en se tournant vers ses hôtes, si vous ne veniez pas de temps à autre au village, les malfaiteurs, les voleurs, les bandits emporteraient tout. »

A Rasu :

– Rasu, dépêche-toi, apporte le thé.

– Agha, il n'y a plus de thé. Je vais en chercher chez votre femme...

– Oui, oui, votre Grâce, si vous n'étiez pas là pour surveiller le pays, si de temps en temps vous ne nous honoriez pas de votre visite, les paysans se soulèveraient et ne nous obéiraient plus. Seule la crainte des autorités les retient. Ils ne craignent même

pas Dieu. ...Rasu, le thé ! Dépêche-toi !

– L'eau est froide ! répondait Rasu. Le samovar n'est pas assez chaud.

A ce moment-là, l'officier échangea un regard d'intelligence avec un des gendarmes. Il semblait dire : « Ce bonhomme débite des fadaises et je commence à croire qu'il n'a pas l'intention de nous offrir la moindre tasse de thé ». L'expression de l'officier saisit agha Mirzarahman aux tripes. Il savait que pour les gendarmes rien n'est plus facile que de trouver un prétexte pour des tracasseries : sortir de la pièce pour enfouir une douzaine de cartouches dans un trou de mur, ou dans la mangeoire de l'écurie, ou au beau milieu d'une botte de paille... On ordonnerait une perquisition et on découvrirait les cartouches ! Il faudrait alors le prix de trois à quatre années de sucre et de thé pour se tirer d'affaire.

Soudain, comme s'il venait d'être mordu par un serpent, agha Mirzarahman bondit vers l'office et dit, en maîtrisant sa voix :

– Fils, Rasu... Dans quel malheur es-tu en train de nous entraîner ? Qu'est-ce que c'est ? Le sucre et le thé sont là ! Sers le thé, mon ami, le thé... le thé... Je t'en conjure. Je te le jure, par Dieu, je te parle tout à fait sérieusement, par la foi du serment de la répudiation... Sers le thé... le thé !

(1) dıwakhana, « salle d'audience », vieille institution et marque spécifique de l'hospitalité kurde. Plus la salle est grande et le nombre d'invités important, plus les agha jouissent d'influence et de rayonnement.

(2) agha, titre réservé jadis aux chefs de tribus.

(3) begzadé, « fils de beg », titre de noblesse.

(4) chaychi, personne en charge du service du thé.

(5) molla, dignitaire religieux.

(6) kokha, maire d'un village.

(7) chaykhana, salle de café.

(8) sofi, mystique.

(9) toman, monnaie persane, environ 1 franc 50

(10) qıran, le dixième d'un toman

(11) chayi, le centième d'un qıran.

(12) (13) doyne et cheleme, nourriture de pauvre.

كوپ | ندر و او له بهر حۆيه وه به ئوراني نه لى | :

باغچه ي پاتسا له و بهر ئاوه .
خىلى دوسمن ده ورده داوه .
ئه رووم : رينگام لى گيراوه .
ناروم : چاوكان ليم تو راوه !

بهره بهر له دى دوور كه وتوه | :

(2)

كوپ :

به باغچه ي پشادا ورد گه رايه . خوارو ژوور .
زه رد هه بوو . بوم چنبت . چنگ نه كهوت گولى سوور ،
نازانه نه مجا ديت بو شايى و هه ئه پر كنى ؟

كچ :

نايهه . گوو ماوبه تى بو سه ره سوور چه پكى !

كوپ ! به حدى مرا حابى نرازان | :

ناته وى ئهه زامى سه ره دلهم له باتى ؟

كچ :

هه ي هاوار ! نه نلى دوستميس پى كانى ؟
يا كسى تاوتى سه ره بنزده سه ره رانم ؛
با بلريم بو دى . بو گوانى دو رانم ' ...

گولی خویناوی !

(۱)

کور :

بروانه : تسایی به ، چۆپی به . له و ماله .
گولی بگره ! زورنایه ، دههۆله . شسنا له !
زهر دو سوور تیکه ئ بوون ، زن و بباو . هه رابه .
له و ناوه هه ر هاره ی هه یاسنی نو نابه !
سا تو خوا ، خیرا که . با برۆین . دهست بگرین .
به کامی دلدار ی بیکه وده هه له رین ! ...

کچ :

گول نه بئ بو سه رم : ئان چه پکنی . زه رد چه پکنی .
نا به م بو زه ما و دن . نا به م بو هه له په رکنی !

کور :

کچ له رینی جوانینا . کچ له رتی جوانبا .
کچ له رینی نیونیکای هاو جوئی کابا .
پانزه . گه لای دار پراود . باغ رووته .
گول کوانی گول لئوی به بزه پتکووته ! ...

کچ :

گول نه بئ بو سه رم : زه رد چه پکنی ، ئان چه پکنی .
نا به م بو زه ما و دن . نا به م بو هه له په رکنی !
بندایه دل به من . به هه موو مه عناوه ،
دوو چه پکت نه هانی له باعه چی پاشاوه ! ...

ŞEYTAŇQŪŇI

— 1. —

* Şeytanqunî welî her miletî li nik me kurdan ji der heqê xerjafatan da bawerîyêk beye. Li goreyî wê bawerîye, hin mirî pişî mirîna ra lîbin. Gava ew mirî navê kîjan mirovî hildin, ew ji dimire. Ji bo vê yekê kîjan miriye ko şeytanqunî bibe bi meîdê dikujin. Ji ber ko dibejin, şeytanqunî bê merê bi tu tiştî nayê kuştin.*

Di hejmarê Ronahiyê a 14 an da bi navê (terşê şevê) min bendek belav kirî bû. Di wê bendê da min hin xerafeyên ko di nav kurdan da çih girtî jimarî bûn. Şeytanqunî, ji wan xerafan yek e. Îro min divê çirokeke qewimî li ser wî navê han binivîsim.

Li Serhedan feqeyên kurdan gelek hebun. Dema ev feqe digehêştin Mela-camî (navê kutêbekê ye), ji bo pêşvebirîna xwandin û zanîna xwe, hinekên wan diçûn Îranê û destûra xwe ji zanayên Îranê ên fêrs distandin. Bi vê yekê han di nav heval û hogirên xwe da dilgîr dibûn.

Bokeyên vê çirokê feqe Emer û feqe Hesen, pişî ko Mela-camî xwandî bûn, ji bo pêşvebirîna zanî û standîna destûra xwe berê xwe dabûn Îranê, li gundekî bûn mîvan û ev çirok li wan qewimî bû. Ji bo ko xwandevan qenc serwest bibin, emê rê b. din gotîna feqî Emer.

Dema em gihêştin sînorê Îranê bi êvara dereng ra em li gundekî bune mîvan. Ji ber ko di gund da ode nîne, gundî mîvanên xwe dibin mizgeftê û her yek ji gundiyan jê ra nan û şivê dibe. Em ji rast çû bûn mizgeftê. Me bi gundiyan va bi hev ra nîmêja şivan kir û hin me nan dixwarin ko dengê gurî û şînê bi ser gund ket. Gundiyan ko ji me ra nan anî bîn bi hev ra ev gotin dikirin.

— Kurê mixtar çû rehma Xwedê!..

— Çi kurekî çak û dilpaqijî. Pir jî ne ajot..

— Di topa gund da kurekî welê peyda ne dibû.

Ji van gotinên han me zanî ko kurê mixtar pişî békêfiyêke du sê rojan emra Xwedê kirîye û canê xwe sipariyê ruhîstîn. Bivê neyê hinek ji diltengiya gundiyan hatî bû me jî. Nemaze, mirov î li ser rêkê be, di rîya xwe da raste miriyan were, ne tişteki xweş e.

Saetek ne borî ko risîpiyekî gund ji aliyê mixtar va hate cem me. Ji me ra digot: heke hûnê îşev li ser cendekê kurê mixtar xetmek quran bi xwînin, emê cendek bişon û rakin mizgeftê. Mixtar wê di ber westa we va, du zêran bide we. Berê me î li welatê

biyaniyan bû û ji me ra dirav diviya bû. Me qîma xwe bi vê gotinê anî. Pişî saetekê cendekê mirî anî nik me û her kes çû mala xwe. Me her dîyan ji destmêja xwe nuh kir û her yekî di hêleke cendek da çok berdane erdê û dest bi xwandinê kir.

Çihê em lê da, mezeleke biçûk, di rex mizgeftê da bû. Ev mezela ko ji du kunên biçûk pê va tişteki di dîwarên wê da tîne bû, bi tenê ji bo raketîna mîvanan hatî bû çêkirin. Pîxerî di nîvêla dîwarê enîya derî da vêketî bû. Cendek di nava tabûteke textîf da, serî berve agî û ling bi derî da bûn. Me her du hevalan weke kewê nêçirê li pêşberî hev bi dengêki nivîhînd quran dixwand.

Şev gîha bu nivî ko dengê xirtînyekê li pêş min hat. Berê, nun ne xwast ko bi guhên xwe bawer bibim. Lê pir ne ajot ko ew deng careke din hat. Êdî ji min ra şivîşk çêbû bûn ko ev dengê han ji tabûtê dihat. Ji trsan, nema çavên min dixwastin li rûpelên quranê binêrin. Min çiqas ceħda xwe dikar ko binêrin, herwekî hinek bi zor çavên min badine ser tabûtê. Eqlê min li hev ketî bû. Heke hevalê min, ne ji pîrmîjûlayiya wî bûna dê tertîlîna min bir bibûna. Lê xwandîna bi dengê xurt, ew agahî halê min ne kir. Tu ne çû, careke din dengê xirçinê bi tabûtê ket. Ji ber ko vê care çavê min î li tabûtê bû, livîna dergehê tabûtê ê nivîzbarmarkî bi her çavên min ket. Ji trsan dilê min, wekî teyrê ko bi dafa dîkeve û hol dibe, xwe li ber devê min dixist. Ji ber ko hevalê min feqe Hesen î bi çavê'î bû û cendek li hêla çavê kor hatî bû, tişteki ne didit.

Bi bawîka nuhkirîna destmêjê ez bi derketim derva û min derî di ser feqe Hesen û cendek ra girtî û li paş kuneke dîwêr guhdariya halê wan kir. Bistek ne çû ko tabût bi carekê liviya. Hînga feqe Hesen her tişt zanî û zûka revî ber derî. Lê mixtarin ko derî gurtî dit. Carekê bi hêl rahîştêrî û hezand, hînga du sê dengan gazî min kir. Di vê navberê da bû ko cendek xwe qenc tev da û derê tabûtê li ser xwe rakir. Bi rast hêreke ziravqetîn bû. Hema pê ra qerqer (kefen) jî bi ser serê xwe va anî û daxiste bin çengên xwe. Her du çav jê sor û mîna xanê bû bûn. Kef û kopik bi dor dêv da dihat û bi destan hin tişt digotin feqe Hesen. Feqeyê bi çavêki ji trsan dîn bû bû Wî her dixwend û pufe ser cendek dikir.

Lê çihê ko xwandîna feqecendekê bûkuje û wî jê xilas bike; hin xurtîr dikir. Dema cendek

dti ko feqe guh nade daxwaza wî, hema rabû ser xwe û qesda feqe kir û hervê çû. Wê gavê dengelî welê bi feqe ket ko kevî li ber dibûne kerî. Bi lez û bez dişa derî rahêjand û du sê dangan gazî min kir. Dema min lê venegerand û cendek ji nizîki lê kir, hêla derî berda û baz da. Lê kû da biçuyal ji her çar diwaran derbaz bûn ne mîkûn bû. Çiqas cara cendekê reben berê xwe didayê ko here cem, feqe qirek dida xwe û gazî ji Hezretî şêx dikir. Çi serê we bişînim, tu ewliya û enbiya ne man ko feqe Hesên gayiyê nekir. Bi her qirekê ra xwe li diwarekî davêcê diwarê din Pê da pê da feqe Hesên diwestî û cendek xurt dibû. Dawî, cendek feqe Hesên li kuncelî asê kir û girt. Feqe li ber murînê ji dest bire xwe û kulmekê di pê ra li ser çave cendek da û pê ra xiste erdê. Xûneke ecêb di dcv û bêvilên cendek ia avêt û feqe Hesên ji ji tirsan wekî sofîyê bi cerbezê diricîfî.

Vê hêreya han di û hinavên min zî kirin. Êdî ji mîj va ji sinorê henektan borî bû. Bê ko ji tirsan, dêrî vekim, ez hilkişim ser xêf û di pîrêriyê ra min rahîste destê feqe Hesên û hilkişande jor. Pîr ne ma, cendek rabû ser xwe û pişî şehadetê, ji Xwedê ra sipas kir. Paşê bi dengelî bilind holê gazî me kir.

— Gelê biran hun kû da çûne? . Ji bo Xwedê be werin cem min.

Hîn min dikirî lê veşerîm ko feqe Hesên destê xwe da ser devê min û got

— Kuro, ma tu ji rîya Xwedê ketiye?!. Ev cendekê han şeytanqûnî bûye. Ma qey tu nizanî ko şeytanqûnî çi ye? an te divê bibî sebeha serê mel..

Feqe Hesên di gotina han da ne î neqey bû. Tîrsa ko bi ser kefî, ev gotina wî ne dighande warê sermê. Lê tîrsa min ne ewcend bû. Ji xwe dema wî û mirî (cendek) hev û din di nava mezelê da dibûn û tanin, li derve ji pirkenîne zikê min eşiya bû. Hêdîla min destê xwe da ser guhmikê u gotê Ne heweyî hinde tîrs e. Mirî navê me nîzane. Bi destelepê ji, ew yekê û em dudû ne. Bi ser da me vençer hene. Heke dilê wî heze xwe bide ber devên xençeran, bê şik destên me dikarin bilivin.

Feqe Hesên heya wê hingê guh bi xwe da girtî bun û li çavên min dinêrin. Çava golînê min qedîyan, hînêf ricîfî u got

— Feqe Emer dilê min ditirsîye. Ji wê pê va li nik me mer ji nîne ko pê cendek bikujin. Ma şeytanqûnî bi xençeran dimire?!.
8

— Çawan? wekî keran dimirin. Lê metirse, dibe ko camêr ne mirî be û bi xunê ketu be. He xwe ragire, mêrik xwe bi qîr û zariyan kuşt, ez binêrum ka çî hewala wî ye.

Mêrik her qîr û zarî bu, bê atlahî gazî me dikir. Min hînêfî dilê feqe Hesên rihet kir û ez çum diyarê pîxerîyê. Mîriyê me di nivê me zelê da rawestî u her gazî me dikir. Bi dengelî xurt min gotê

— Te xê e û çî dixwazî?

— Bîra, ez tiştekî naxwazime. Bi tenê min divê tu werî cem min. Ez ne mirime. Xweya ye ez bi xunê ketime. Werin yek torpan bîdîn ko ez li xwe kim û mîzgîniyê bîdine bavê min û bêjin, kurê te ne miriye. Dê beşîşeke hêja bide we

— Ezê çawan bawer bibim ko tu şeytanqûnî ne buye?

— Te çî divê, ezê welê bikim.

— Qurana min bi tûrê nên va li wir in, heke te dane min, dê zanibim ko tu şeytanqûnî ne buye

Mêrik bê dudilî çû quran u tûrê nên anfa û di pîvêriyê ia duêjî min kirin. Hinga dilê min runişt ko camêr ne mirî bûye û bi xunê ketiye. Ez rabum hatim jêr çî derê mezelê vekir û cûm cem. Piştî ko feqe Hesên bi rihetîya mêrik bawerî anî, bi dudihyêke mezin hate cem me. Hîn ji cararan diricîfî.

Me her yekî hinek kunc ji xwe kirin û dane mêrik. Tevî bergera wî, ji tîrsa ko gundî ne bêjin şeytanqûnî buye û nekujin, min bi şev haya kesî ne kir. Sibê dema hatin ko cendek berin goîstanê, mêrik di nav me da runiştî dilin. Êdî şika kesî ji rihetîya wî ra ne ma bû. Piştî ko havê mirî tevîra min zanî, xwe avête himbêza min u got

— Heke ne ji tewîfîna te bûya, me dê lawîk bi destê xwe bîkuşt. Mafîr ko te lawê min ji wî hafi u ez ji ji ara kuştina wî xelas kirim, ezê dilê te geş bikim.

Piştî ko sê rojan em li nik xwe kîim mîvan, bi dilweşî û rumet bi rê kirin. Gava em li wî gundî bi îê ketin me her yekî pênc zêrên zêî beşîş beida bûn kîsê xwe.

OSMAN SABRÎ

Kirivariya Hawarê

Ji bo Sarîyê Sîriyeyan sînî Ji bo welatên din li êkî ngilîzî

Xwedî û geronevêzê beşîşyar Mir Celadet

Ali Bedir Xan, Şam—Sîriyê

Directeur Propriétaire Lamin Djeladet Aali

Bedir Khan, Damas Syrie

ŞAM — ÇAPXANA TEREQIYÊ — 1943

ЭЗ ГӦЛА БӦЯНИМА

Госте һ'эзьри
Аветик' Исаһанһанр'а

Эз гӧла бӧйанима, һе ванабуи.
Сэр мын хӧнав, хӧнав у хуси.
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Бӧлге мын ванабын,
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Эз бинхвӧш набым.
Эз гӧла бӧйанима, эз гӧла ч'йама.
Жь тӧ — дур ..

Һ'ӧб дьхӧльдӧ жь һ'эзькрьне,
Бы һ'ӧбе нармкӧ дора мын хвӧлйе.
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын.
Бӧлге мын ванабын,
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын
Эз бинхвӧш набым.
Эз гӧла бӧйанима, эз гӧла ч'йама
Жь тӧ — дур ..

Бал ване дӧлал, машоде гӧла,
Вӧрӧ бычьрпин мын жь дӧве занга,
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Бӧлге мын ванабын;
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Эз бинхвӧш набым.
Эз гӧла бӧйанима, эз гӧла ч'йама,
Жь тӧ — дур ..

Һӧрке э'гит би, бей, мын быби,
Ми́на буквӧке тӧе ль мын ша би,
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Бӧлге мын ванабын;
Кӧ дӑсте хвӧ нӑди мын,
Эз бинхвӧш набым,
Эз гӧла бӧйанима, эз гӧла ч'йама
Жь тӧ — дур ..

TABLE DES MATIÈRES

Préface	07
Avant-propos	12
 PREMIÈRE PARTIE : LA LITTÉRATURE ORALE	
A. La littérature orale populaire	19
Les proverbes	
Les contes en prose	25
– Comment naquit le pouvoir de l'État	26
– Une chasse au lion avec un bâton	28
– Un pardon généreux	30
Les poésies	33
– Dits amoureux	34
– Étourdie	36
– La fleur d'or	38
– O cavalier, cavalier	39
– Notre maison	40
– O ma belle	41
– La grue	42
– Pomme	44
– La bataille	45
– Berceuse	46
– Le printemps	47
– Ritchko	49
Les éloges	51
– Éloge de la jeune fille	52
– Éloge du jeune homme	55
Une prière yézidie	57
– Hymne à Tawus-e Melek	58
Les chansons populaires	61
– Leyla	62
– Chant de la délaissée	63
– Chant d'enlèvement	65
– De tout mon cœur	67
Chants d'automne	69
– La jeune fille	70
– Le jeune homme	71
L'hymne des Pêshmarga	72

B. La littérature orale des professionnels	74
– La naissance de Mamê Alan	75
– Chaykh Soliman aux pieds-ornés-de-grelots	77
– Le vizir intelligent	80
– Siyahmad et Shamsi	85
– Isa Dela	88
– Kharabo	91
– Le départ	96

DEUXIÈME PARTIE : LA LITTÉRATURE ÉCRITE

A. L'époque classique	105
Malayê Djaziri	106
– Ton nom	107
– Les fils des mages	108
Ali Tarmuki	112
– La chanson de ma terre	113
– Le collier de rubis	114
– Le don de la poésie	115
Ahmadê Khanî	116
– Mem o Zin (fragments)	117
Ahmed Bek Komasi	121
– Dans le désert	122
Hadji Qadir Koyi	123
– Le printemps	124
– Plus tard	126
Chaykh Reza Talabani	127
– Le pays des Baban	128
B. L'époque moderne	131
Turquie – Syrie – Liban – U.R.S.S.	133
Émir Djeladet Bedir Khan	135
– La berceuse de la mort	136
Émir Kamuran Bedir Khan	139
– Chanson populaire	140
– Le soleil noir	141
Musa Anter	142
– Chez le médecin	143
Djagarkhwîn	146
– Nous et les loups	147

– L’oracle de la bohémienne	148
– En contemplant la ravissante ..	151
Osman Sabri	153
– Cheïtanquouni	154
Rashid Kurd	159
– Le chemin des hommes libres ..	160
Ereb Shemo	162
– La réception des chefs de tribus de Chamdinan ..	163
Djasim-ê Djalil	165
– Ton mouchoir	166
– Berceuse	167
– Je suis la rose sauvage	168
Irak – Iran	169
Piramêrd	171
– Les étoiles et moi	172
Dildar	173
– O ennemi !	174
Goran	175
– La rose ensanglantée	176
– Le chant intérieur	178
– Voyage au Hawroman	179
Husayn Arif	180
– L’ennemi de Mam Kitel	181
Ibrahim Ahmad	185
– Khazé	186
Hajar	191
– Notre destin	192
– Laye Laye	193
Hêmin	194
– Je suis Kurde	195
Hassan Mela Ali Qizildji	196
– L’œuf de Hadi Khan	197
– Le thé du diwakhana	203

BIBLIOGRAPHIE EN LANGUE FRANÇAISE

Les ouvrages concernant la littérature kurde sont peu nombreux et pour la plupart difficilement accessibles. Encore plus rares sont les sources en langue française.

Il faut mettre à la première place l'ouvrage de R. Lescot, « Textes kurdes, contes, proverbes et énigmes », Paris, 1940 (1^{re} partie) et « Mamê Alan », Beyrouth, 1942 (2^e partie) qui donne en même temps les textes kurdes et leur traduction.

A. Jaba, « Recueil de notices et récits kourdes », St. Petersbourg, 1860.

Émir K. Bedir Khan et L. Paul-Margueritte, « Proverbes kurdes », Berger-Levrault, Paris, 1937.

B. Nikitine, « Les Kurdes », Paris, 1956.

G. Chaliand, « Anthologie de la poésie populaire kurde », Stock, Paris, 1980.

Le R.P. Th. Bois a publié de nombreuses études sur la littérature kurde dans la revue *al-Machriq*, Beyrouth, 1955, 1959. Elles ne sont accessibles que dans les bibliothèques. Son livre, « Connaissance des Kurdes », Khayyat, Beyrouth, 1965, est plus accessible ainsi que son chapitre dans « *l'Islamologie* », par F.M. Pareja, Beyrouth, 1957-1963 et son article « Kurdes et Kurdistan : Folklore et littérature » de « *l'Encyclopédie de l'Islam* », (fasc. 85-86, Leyde et Paris Maisonneuve et Larose), 1981.

N. Zaza, « Contes et poèmes kurdes », éd. Peuples et création, 1974.

J. Blau, *Le kurde de 'Amādiya et de Djabal Sindjār*, Paris, 1975.

Les revues *Hawar* (L'appel) et *Roja Nû* (Le jour nouveau) publiés en Syrie entre les deux guerres mondiales, qui constituent une mine de textes littéraires, sont accessibles seulement dans les bibliothèques.

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Clément, Malakoff
le 12 Septembre 1984
Dépôt légal : 3^{me} trimestre 1984

EDITIONS FINDAKLY
22, avenue Jean Aicard
75011 PARIS

mi...
li na...
bikirana.
14. Lè roja
rè de, halé Sür ü
halé we rahettir bibi
15 Ü tu, ey Keq mahum
kelo tu de heta ez
bilindkirin? Het dojehê tu
dê hijî xwari.
16 Yê ko
dike guhdatî
yê ko we re
dike, ü yê
ew yê ko e
17 Ü
vegerya
pa, çarab tana wam
Mapu tunk aultana
Hpo dî p êke nîgê
na çapari çarab tana
na, wakiwê
mam Xangê
Gw dî çare
Eğra P. çarab tana
Kare ko
deni.
18. Gêde
19. Gêde
20. Gêde
21. Gêde
22. Gêde
23. Gêde
24. Gêde
25. Gêde
26. Gêde
27. Gêde
28. Gêde
29. Gêde
30. Gêde
31. Gêde
32. Gêde
33. Gêde
34. Gêde
35. Gêde
36. Gêde
37. Gêde
38. Gêde
39. Gêde
40. Gêde
41. Gêde
42. Gêde
43. Gêde
44. Gêde
45. Gêde
46. Gêde
47. Gêde
48. Gêde
49. Gêde
50. Gêde
51. Gêde
52. Gêde
53. Gêde
54. Gêde
55. Gêde
56. Gêde
57. Gêde
58. Gêde
59. Gêde
60. Gêde
61. Gêde
62. Gêde
63. Gêde
64. Gêde
65. Gêde
66. Gêde
67. Gêde
68. Gêde
69. Gêde
70. Gêde
71. Gêde
72. Gêde
73. Gêde
74. Gêde
75. Gêde
76. Gêde
77. Gêde
78. Gêde
79. Gêde
80. Gêde
81. Gêde
82. Gêde
83. Gêde
84. Gêde
85. Gêde
86. Gêde
87. Gêde
88. Gêde
89. Gêde
90. Gêde
91. Gêde
92. Gêde
93. Gêde
94. Gêde
95. Gêde
96. Gêde
97. Gêde
98. Gêde
99. Gêde
100. Gêde